

A romantic close-up photograph of a man and a woman about to kiss. The man is on the left, leaning towards the woman on the right. The lighting is soft and warm, creating a intimate atmosphere. The woman has long, dark hair. The man is wearing a light-colored shirt. The overall mood is tender and affectionate.

*Carriña*

*Alex F.A.S.*

Cariña  
Alex H.S.

**Avertissement** : Ce roman comporte des scènes érotiques dépeintes dans un langage adulte. Il vise un public averti et ne convient donc pas aux mineurs. De ce fait, l'auteur décline toute responsabilité dans le cas où cette histoire serait lue par un public trop jeune

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, n'autorise d'une part que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple et de d'illustration. Aux termes de l'article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite ». Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cet ouvrage est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des institutions existantes ou ayant existé serait totalement fortuite.

**ISBN:** 9781082241956

Copyright @ 2019, Alex H.S. Crédit photo : ©pixabay.com/fr/

Souvenirs, souvenirs...

Février 1999

## *Elio*

Je ne sais même pas comment qualifier ma rencontre avec Amandine. Un heureux hasard ? Le destin ? Un accident de parcours ? Une bouffée d'oxygène ? Un grain de folie ? En fait, c'est un peu de tout ça à la fois.

Ça fait deux semaines que j'ai mis un terme à ma relation et je n'ai pas la pêche. C'est le second week-end que j'erre de pub en pub sans but précis. J'ai tellement le cafard, que je me botte le cul tout seul pour m'obliger à sortir et voir du monde, mais mon vague à l'âme doit se ressentir, car les gens me tiennent à distance. Honnêtement, ça m'arrange. Je n'ai aucune envie de parler ou de danser. Je ne suis même pas motivé pour boire ! Je tente une dernière fois avant de rentrer. Je laisse mes jambes aller où elles veulent, de toute façon, mon cerveau n'est pas en capacité de réfléchir. Sauf qu'au moment de pousser la porte, je prends conscience que c'est la troisième fois de la soirée que j'entre à El caliente. Sans motivation, je me fraie un passage jusqu'au comptoir. Carlos vient me voir pour prendre ma commande. C'est à ce moment-là qu'on me tape sur l'épaule. Tournant la tête, je découvre Anita, la cousine de mon ex. Il manquait plus que ça ! Je l'aime bien, mais s'il y a bien des gens que je ne voulais pas rencontrer, c'est la famille de Monica ! Seulement, dans une petite ville comme la nôtre, où tout le monde se connaît, je me dois de faire contre mauvaise fortune bon cœur aussi j'entame un échange avec elle. La discussion m'obligeant à reprendre contact avec la réalité, le cocktail aidant, je regarde autour de moi. L'assemblée s'amuse, boit, rigole... Anita me parle, mais je n'écoute que d'une oreille distraite. J'appréhende tellement qu'elle mette la rupture avec sa cousine sur le tapis.

En faisant un tour d'horizon, je vois que la jeune fille qui se tient aux côtés d'Anita m'est totalement inconnue et qu'elle ne semble pas s'amuser beaucoup elle non plus. Je remarque aussi son charme. Si seulement elle pouvait lâcher la télévision du regard quelques secondes pour me faire face.

À plusieurs reprises pendant mon échange avec Anita, mes yeux se portent sur l'inconnue, espérant qu'elle tourne la tête vers nous ou tout simplement qu'elle s'anime. Sérieusement, on mettrait une statue à côté d'elle, je suis sûr qu'elle serait plus vivante ! Anita continue de me parler, mais mon attention est désormais ailleurs. Pourtant, elle prend gentiment de mes nouvelles, me pose des questions sur les futures sélections. Je réponds mécaniquement, espérant que ce ne soit pas pour faire un compte rendu à Monica, sans réussir à lâcher sa voisine

des yeux.

Mais quelle bêteuse ! Le seul moment où elle décroche de l'écran, c'est pour prendre son verre. Verre-écran, écran-verre. Ah, tiens, son regard m'effleure... Pas la plus petite réaction, pas un sourire. Décidément ! Je sais que j'ai une réputation de Don Juan et je ne la contredirais pas. Mais là...

Anita doit avoir remarqué l'intérêt, si on peut appeler ça comme ça, que je porte à la demoiselle, car elle propose de me la présenter. Tiens, elles se connaissent ? Je suis de plus en plus curieux ! J'accepte. À ma grande surprise, Amandine, puisque c'est son prénom, est française. Ceci explique pourquoi je n'avais pas souvenir de l'avoir déjà vue. Je laisse Anita tapoter sur l'épaule de son « amie », elle fait ça si bien. La petite française se tourne alors vers nous avec un grand sourire sur les lèvres. Et Dieu, quel sourire ! D'un coup, la salle semble plus éclatante, plus lumineuse. Mon cœur se met à battre comme si je venais de traverser le terrain pour marquer le but de la victoire. Si je suis dans cet état avec un sourire, qui ne m'est même pas destiné, ça promet !

Anita lui parle quelques secondes. Amandine pose ses yeux sur moi. Je lui fais un sourire, mais à l'inverse, le sien tremble. Je regarde discrètement autour de moi alors qu'elle reporte son attention sur Anita. Rien de particulier. Tout le monde continue de danser, de s'amuser. Personne ne nous prête le moindre intérêt. C'est donc bien moi qui lui ai fait cet effet. Je sais que je ne suis pas irrésistible, mais quand même ! Tandis que je reprends la discussion avec Anita, elle retourne à son écran. Plusieurs fois, je jette un regard sur elle. J'ai réussi à la surprendre une fois les yeux posés sur moi. J'ai adoré sa réaction : elle a tourné la tête. Je crois bien qu'elle rougit. Ça me rassure. Même au plus bas, j'arrive encore à séduire. Mais bon, je la vois ce soir pour la seule et unique fois, alors, autant arrêter de m'exister tout de suite et fuir le plus loin possible de cette dangereuse étrangère. Je salue Anita. Au moment où je croise Amandine, elle daigne quand même me regarder. Je lui fais un signe de tête qu'elle me rend, puis passe la porte dans le sens inverse. Pour la dernière fois de la soirée.

Je pars tranquillement vers ma voiture, hanté par ce sourire à damner un saint. C'est bizarre l'effet que cette fille a sur moi. Je ne l'ai vue que quelques minutes et, déjà, elle a envahi ma tête. Je bifurque dans une petite rue sur la droite. À cette heure de la nuit, je sais qu'elle est déserte. Tant mieux parce que j'ai besoin d'un moment de solitude. Je m'adosse au mur et je serre les paupières, aussi fort que je peux. Peine perdue. C'est pire encore. Son sourire, ses expressifs yeux noisette me poursuivent, me donnent la chair de poule, attisent mon désir. Je m'exhorte au calme. Cette fille n'est pas pour moi ! Je ne la reverrai même jamais alors autant la chasser de mon esprit pour le bien de ma santé mentale. Et de mon cœur. Ce traître n'arrive toujours pas à retrouver un rythme normal. Dire

que nous n'avons fait que nous saluer !

Sentant la tension retomber, je quitte la ruelle et reprends le chemin qui me ramène à ma voiture. Il faut reconnaître que la fraîcheur des nuits de janvier aide à calmer certaines pulsions.

À peine arrivé à mon véhicule, je mets le contact ainsi que le dégivrage en route. Non pas qu'il gèle, mais pour enlever la buée qui s'est installée sur les vitres et chauffer un peu l'habitacle. Être resté prostré aussi longtemps dans la ruelle m'a refroidi au point que je n'ai pas encore réussi à me remettre de l'engourdissement dû aux basses températures de la saison. Ni même à calmer totalement les ardeurs que la petite française a fait monter en moi.

Alors que je m'assieds sur le siège conducteur en m'emmitouflant davantage dans mon blouson, je vois trois silhouettes venir vers moi. Il me semble reconnaître la démarche d'Anita. Pour m'en assurer, j'allume les phares. Mes soupçons sont confirmés. Mais une troisième les accompagne. Elle, je suis sûr, elle n'était pas avec les filles quand je les ai croisées au pub. J'attends qu'elles s'approchent davantage pour leur proposer de les amener à destination, tout en profitant du temps qui m'est donné pour détailler la petite Amandine et la nouvelle venue. Je mettrais ma main au feu qu'elle aussi est française. Elles sont à peu de chose près de la même taille. Elle est plutôt pas mal, plus jolie qu'Amandine. Pourtant, elle ne me fait aucun effet. Je regarde plus attentivement cette petite chipie qui m'a tapé dans l'œil. Par rapport à la jeune fille que j'ai rencontrée tout à l'heure, c'est le jour et la nuit. Si au pub, elle ressemblait à une statue de glace, là, elle est bien vivante et tout sourire. Maintenant que je le vois bien, je reconnais ne pas m'être trompé. Il est tout simplement sublime.

À mesure qu'elles approchent, elles regardent la voiture, inquiètes. J'ai comme qui dirait l'impression qu'un véhicule, contact en route et feux allumés, semble être quelque peu... alarmant. Pour rassurer ces demoiselles, je sors de l'auto, me poste bêtement à côté, leur fais de grands signes et me demande pourquoi elles stressent encore plus. C'est en apercevant Anita tenter de percer le mystère, que je comprends. « ;Tonto<sup>[1]</sup> ! Tu es dans la lumière des phares, comment veux-tu qu'elles voient qui tu es ? » Je me décale, m'approchant d'elles, ce qui a l'effet escompté de soulager Amandine et Anita, ainsi que leur amie, par la même occasion.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me demande Anita.

— J'allais partir. Il m'a semblé te reconnaître alors je me suis dit que je pourrais vous déposer quelque part.

— On rentrait, nous aussi.

Je jette un coup d'œil aux deux autres qui parlent entre elles. Effectivement, je ne me suis pas trompé, la troisième est, également, française. Qu'est-ce que je

regrette de ne pas comprendre le moindre mot de leur langue ! J'aimerais tellement savoir ce qu'elles se disent. Si elles ne connaissent pas l'espagnol, ça ne doit pas être simple tous les jours. Tout à coup, elles s'arrêtent de parler, se tournent vers Anita et moi qui les regardons, intrigués, puis elles éclatent de rire.

Je tente de ne rien laisser paraître, mais cette fille, qui n'a pourtant rien de spécial, produit vraiment un drôle d'effet sur moi. Ses yeux attirent les miens, les gardent captifs. Son sourire appelle le mien et son rire... son rire me prend aux tripes.

— Tu sais de quoi elles parlent ?

J'en viens à me demander si la Amandine que j'ai sous les yeux à ce moment est la même que celle que j'ai rencontrée au pub El Caliente tellement elle est différente. Tout à l'heure, elle ne lâchait pas l'écran, évitant méticuleusement mon regard, maintenant elle m'y emprisonne tout en discutant avec sa copine. Si au moins, elles pouvaient parler espagnol, ça simplifierait un peu les choses !

— Pas le moins du monde. Mais, elles ne s'engueulent pas, c'est déjà pas mal.

— Pourquoi ? Ça leur arrive souvent ?

— On ne se dispute pas, on communique avec passion !

— Jamais plus d'une fois après l'autre, rajoute Amadine en éclatant de rire avec sa camarade.

Alors comme ça, elles parlent espagnol, les canailles ! Et plutôt bien, en plus.

— Qu'est-ce qu'elles ont consommé, tes copines ? demandé-je à Anita.

— Caro, je ne sais pas, mais Mandy, uniquement de l'eau.

— Avec quoi dedans ?

— Rien d'autre que des glaçons.

— Qu'est-ce que ça doit être quand elle boit de l'alcool !

— Elle a déjà un sacré caractère en étant sobre, alors ivre...

— Vu son comportement au pub, je la croyais plutôt discrète et effacée.

Anita éclate de rire.

— Surtout pas elle ! Timide, oui, mais pour le reste... Oh non !

Anita finit par me présenter Caroline puis je leur propose de les ramener. Elles acceptent. Enfin, toutes sauf une qui perd le sourire et reste muette. De leur côté, Anita et Caro, se précipitent sur les portes arrière. Amandine manifeste son mécontentement, en français certes, mais au ton de sa voix il n'y a aucun doute et Caroline lui répond en rigolant. Mais quoi ? Puisqu'elles parlent espagnol, qu'elles le fassent ! Zut, alors ! Je suis déjà prêt à partir, mais pas ces demoiselles. Qu'à cela ne tienne, ça me laisse plus de temps avec elles. Contrairement aux passagères arrière qui semblent comploter, Amandine devient encore une tout autre personne. Le sourire tombe, les couleurs, ou du moins le peu qu'elle pouvait avoir, ont déserté son visage. Ah, voici la timide ! Je la

reconnais, j'ai croisé sa sœur plus tôt dans la soirée. Je lui fais un sourire pour la détendre. Ça marche ! Un peu, au moins. Elle me le rend, mais il est loin de ressembler aux précédents. Toutefois, ses joues se teintent de rouge et elle détourne rapidement le regard. J'adore. Cette fille est un véritable défi !

Peu à peu, durant le trajet, elle se détend et participe à la conversation que j'ai entamée avec mes deux autres passagères. Elle retrouve également un peu d'entrain et j'avoue la préférer ainsi.

— Vous retournez à El Caliente, demain soir ?

— Si tu y vas, je pense ça s'impose, me répond Anita en regardant malicieusement Caroline.

— Je dirais même que c'est une obligation.

— Pourquoi ça ?

— Tu es aveugle ou quoi ? Tu crois qu'on ne s'est rendu compte de rien ?

Ah ! Enfin, elles parlent espagnol. Et ce que j'entends me plaît. Je tends un peu plus l'oreille, en attente de renseignements complémentaires.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Que vous vous plaisez tous les deux.

Bon, ça n'aura pas duré bien longtemps. Elles repartent dans leur langue maternelle ! Au moment le plus intéressant, qui plus est ! Ça m'énerve !!!

— Qu'il m'attire, c'est un fait, encore faut-il que ce soit réciproque. En général, chez moi, ce genre d'histoire est à sens unique.

— Pas cette fois, crois-moi. Il te dévore des yeux depuis tout à l'heure. Je ne sais pas ce que tu lui as fait au pub, mais ça a marché.

— Justement, je n'ai rien fait. Il me plaît tellement que je suis tétanisée.

Nous, on se contente d'écouter sans comprendre le moindre mot, échangeant un regard piteux à travers le rétroviseur.

— C'est bizarre, d'habitude, elles ne parlent dans leur langue que lorsqu'elles sont seules.

Amandine rétorque en français sans me lâcher des yeux. Et quand elle me fixe comme ça, avec ce sourire... hum... quelques sensations me remontent le long de la colonne vertébrale, dispensant une certaine chaleur dans tout mon corps. Comment une fille si timide, il y a à peine cinq minutes, a-t-elle pu se transformer en... séductrice ? Allumeuse ? Voilà que j'en perds mes mots. Bravo, Don Juan !

— Mais qu'est-ce qu'elles racontent ?

— J'en ai pas la moindre idée et je ne chercherais même pas à savoir. Au fait, Caro a amené de l'eau-de-vie faite par ses parents, ça te dit de venir la goûter avec nous demain soir ?

Tout à coup, les françaises se taisent et sont plus attentives à notre échange.

Caro semble ravie alors qu'Amandine se crispe. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais ça me plaît. À chacun son tour d'être mal à l'aise, guapa<sup>[2]</sup>.

— À quelle heure ? demandé-je en la regardant.

— Vingt-deux heures, c'est bon ?

— Parfait. C'est le combien chez toi ?

— Numéro 25, appartement 1B.

Je répète plusieurs fois pour les mémoriser et dans un élan de générosité, Amandine souffle sur le pare-brise pour faire de la buée puis y note les coordonnées. Quelques secondes plus tard, elle comprend la futilité de son geste. Eh oui, guapa !

À vingt-deux heures pétantes, le lendemain, je sonne à l'interphone de l'appartement 1B de l'immeuble numéro 25. Dès que le grésillement de l'ouverture à distance résonne, je pousse la porte, grimpe la volée de marches qui mène au premier étage, frappe à l'appartement B, pressé de retrouver ma belle étrangère.

Malheureusement, il va me falloir attendre encore un peu, car elle n'est pas tout à fait prête. Effectivement, en passant devant la porte de la salle de bain, j'entends les filles discuter. Je ne comprends pas ce qu'elles se disent, pourtant cette fois, elles se parlent en espagnol, mais je ressens l'énervement dans la voix de Caroline, l'agacement dans celle d'Anita et la tension contenue dans celle d'Amandine.

Une à une, elles sortent de la pièce. Sauf Amandine. Enfin, dix minutes après, elle consent à venir, mais au lieu de nous retrouver, elle file dans la cuisine pour proposer son aide à la mère d'Anita. Celle-ci, malgré son empathie et sa gentillesse légendaire, se montre rude en l'envoyant nous rejoindre dans le salon.

Elle entre dans la pièce, rouge comme une pivoine, me saluant avec un sourire timide.

— ¡Aya madré mía !<sup>[3]</sup>

Je n'ai pu retenir mes paroles. Je ne vois plus qu'elle. Enfin, elle ou sa robe... elle qui cache sa robe ou sa robe qui ne la cache pas... je ne sais même plus où j'en suis ! La jeune fille que j'ai en face de moi est tout bonnement à tomber. La timide petite française a laissé place à une véritable déesse. Je la détaille des pieds à la tête. Je la dévore du regard, sentant une pression me nouer l'estomac. Je bataille pour reprendre mes esprits et rester poli et courtois envers mes hôtes, mais il faut avouer qu'Amandine ne m'aide pas beaucoup. Enfin... si, mais pas à garder la tête froide ! Pour être prête, elle l'est sans aucun doute, mais je doute que la gent masculine le soit pour un tel spectacle ! Sans être indécente, la courte

robe noire qu'elle porte est très... suggestive ? C'est comme ça qu'on décrit un vêtement qui ne laisse pas énormément de place à l'imagination ? Bref, suggestive ou pas, elle lui va comme une seconde peau et elle est... ; caliente<sup>[4]</sup> ! Tout à coup, le nom du pub de notre rencontre me revient à l'esprit. Je ne suis même pas étonné. En y réfléchissant, le dirais que le destin à un curieux sens de l'humour.

Après une heure de torture où j'ai dû prendre sur moi pour être à l'écoute de l'échange familial sans la regarder plus que nécessaire, faisant attention à ne pas descendre plus bas que les yeux, nous partons. Je vais enfin être un peu plus libre de mes actes.

Comme prévu, nous retournons à El Caliente et comme je m'y attendais, tous les regards masculins ont du mal à se détourner d'elle. J'entends même quelques voix féminines reprendre leur compagnon...

Je vais au comptoir en compagnie d'Anita tandis que les filles vont saluer des amis rencontrés les week-ends précédents. Elles parlent, rient, s'amusent. Toutes les deux rayonnent et personne ne s'y trompent pas, quel que soit leur âge. Les françaises sont très appréciées et s'attirent une cour dont elles n'ont pas idée. J'en profite pour admirer à loisir ma nymphe. Voir autant d'hommes lui porter de l'attention m'est difficile, mais quand Domingo s'approche d'elle, je dois réellement prendre sur moi pour ne pas laisser mes instincts primer. Domingo, c'est un trentenaire qui a la fâcheuse manie de sauter sur tout ce qui porte une jupe. Mais, qu'il fasse gaffe à lui, parce que celle-ci est pour moi ! Il tapote sur le bras d'Amandine pour attirer son attention. Mon cœur rate un battement. Elle se tourne vers le nouvel arrivant, discute quelques instants avec lui, puis fait un signe de tête négatif en levant la main face à lui et retourne à sa conversation. Domingo insiste. La réponse d'Amandine reste inchangée. Elle tente de conserver sa courtoise, mais son sourire se crispe de plus en plus avant de disparaître totalement. Ma patience a atteint ses limites, la colère monte et ça me démange de lui mettre mon poing dans la figure. Mais nous venons juste de nous rencontrer, je n'ai donc aucun droit d'intervenir malgré l'envie qui me chatouille, alors je serre les dents.

— Détends-toi, pollo<sup>[5]</sup>, la petite française a du mordant, fais-lui confiance, me lance Carlos en me tendant mon verre.

— Tu la connais ?

— Pas trop mal. C'est la deuxième fois, qu'elles viennent.

Soupçonneux, je lui pose directement la question.

— Tu es sorti avec elle ?

— Que veux-tu que je te dise ? Tu cherches un prétexte pour passer tes nerfs

sur quelqu'un ? Je ne te donnerai pas cette joie.

— Donc la réponse est oui.

— Nous sommes copains, c'est tout ce que tu as à savoir. Fais-lui confiance, elle ne se laisse pas faire. Elle a du tempérament la petite.

## *Amandine*

Je me tourne vers Elio, lui fais signe de la main, mais continue de discuter avec l'intrus. J'échange quelques mots avec Caroline qui éclate de rire, fait un sourire crispé à mon pot de colle que je finis par délaissier pour rejoindre Elio et Anita à pas rapides.

— Ah, te voilà, toi. Je croyais que tu serais restée là-bas toute la soirée, me taquine Anita.

— Tu rigoles, il est bourré que s'en est une horreur.

Rafael m'appelle. Je m'approche de lui et réponds à sa question. Oui, le type est saoul et il risque de poser des problèmes.

Je m'accroche au bras d'Elio.

— Ça va ? me demande-t-il surpris.

— Pas trop, en fait. Il me colle trop, je lui ai dit qu'on était ensemble pour qu'il me fiche la paix, mais il ne m'a pas cru. Tu veux bien faire comme si c'était vrai ?

Il reste coi. Moi-même, je ne sais pas où j'ai trouvé le courage de lui demander aussi ouvertement une telle question. J'ignore même s'il est célibataire !

— Non.

— S'il te plaît. Juste en me prenant par les épaules, rien d'autre.

— Désolé, je n'aime pas le mensonge.

Il pose sa main libre derrière ma nuque et m'embrasse. Ses lèvres sont chaudes et exigeantes, il m'en coupe le souffle. Je lâche son bras et m'agrippe à son pull, tout en lui rendant son baiser. Quand il y met fin, je le regarde, les yeux brillants, sans réussir à émettre un son.

— Maintenant, ce n'est plus un mensonge, nous sommes ensemble.

— Ah, oui, d'accord...

Caroline et Anita, qui ont, a priori, vu toute la scène, semblent aussi médusées que moi.

— Domingo a beau être un gros ballot, il n'en reste pas moins un homme. Que croyais-tu avec une robe pareille ?

— J'espérais te séduire, toi.

— Voilà qui est réussi. À ceci près que tu séduis la moitié de la population masculine qui est de sortie ce soir !

— Mais je m'en fiche des autres.

— Tu n'as donc aucune idée de la sensualité que tu dégages ? Tu n'avais pas

besoin de cette robe pour me plaire. Tu n'as pas quitté mes pensées depuis hier.

— Oh...

— Viens, on va aller dans un endroit où il y a plus de monde. Tu passeras peut-être un peu plus inaperçu.

— Je vais prévenir les filles.

— D'accord, mais je veux être seul avec toi.

Après avoir étouffé quelques minutes au pub « Limites », nous partons nous promener dans les ruelles désertes. Nous faisons plus ample connaissance, échangeons de chastes caresses, quelques baisers, une ou deux confessions, puis encore des baisers. Je reconnais qu'avec lui, c'est mon passe-temps favori. J'aime l'embrasser et j'adore la façon dont il me tient quand il m'embrasse. Comme si j'étais la seule pour lui, comme si je lui appartenais. Il me donne confiance en moi, une valeur que je ne possède pas. Pourtant, il le fait si bien...

Ce week-end est notre dernier en Espagne. La gorge nouée, Caroline et moi tentons de faire bonne figure, mais c'est vraiment difficile.

L'affection et la générosité des gens que nous avons rencontrés et qui nous ont accueillies ont marqué notre cœur.

Alors ce soir, pas question de traîner dans la salle de bain, pas plus que de sortir vêtue un sac. Je me pomponne, me maquille avec soin, m'habille le plus simplement possible, mais j'active le mouvement. Ce soir, chaque minute compte et les filles ne se privent pas de me taquiner sur mon empressement à retrouver Elio.

Une fois prêtes, nous partons d'un pas rapide vers notre pub favori. À notre arrivée, nous sommes accueillies par Carlos et Rafael qui délaissent leurs clients pour venir nous serrer dans leurs bras. Ils savent que c'est la dernière fois qu'on se voit. Eux aussi semblent affectés. Nous avons pourtant passé peu de temps avec eux, mais notre amitié a été immédiate.

Il est encore tôt, alors nous grappillons quelques minutes en portant un toast à notre rencontre. Notre discussion est interrompue par l'arrivée d'Elio qui pose un bras autour de ma taille, salue sèchement mes compagnons et m'emmène loin d'eux.

Collés l'un contre l'autre, nous déambulons dans les rues, le cœur lourd. Nous n'échangeons pas un mot, seulement la chaleur de notre présence.

Nous arrivons près du pont en pierre. Il s'arrête, m'y fait asseoir puis se recule de quelques pas. Devant mon regard interrogateur, il avoue :

— C'est l'endroit de la ville que je préfère. Ça me semblait impossible de ne pas y graver ton souvenir.

- S'il te plaît, ne fais pas ça ! dis-je en me levant.
- Et pourquoi pas ? Tu t'en fiches, toi, puisque tu t'en vas.
- Non, Elio.

À ce moment, je ne retiens plus les larmes. Qu'elles coulent pour qu'il voie à quel point ce départ m'est égal.

- Partir, te quitter est la chose la plus difficile que j'ai jamais eue à faire.
- Pourtant en venant, tu savais bien que tu finirais par rentrer chez toi.
- C'est vrai. Je t'abandonne. Je ne me doutais pas que je tomberais amoureuse.

— Comment veux-tu que j'arrive à te laisser aller après ça, guapa ? Si j'avais eu la moindre idée que mes sentiments étaient réciproques...

Il me rejoint et me serre contre lui. Quel merveilleux endroit !

— J'ai envie de te revoir, une fois encore avant que tu partes. Te savoir si près de moi et ne pas profiter de toi alors que tu vas me quitter est une torture.

Je ne réponds pas. J'en rêve tout autant que lui, mais je ne vois pas vraiment comment faire.

Nous reprenons le chemin qui nous ramène auprès des filles pour finir la soirée tous ensemble.

Dimanche matin, dernier jour chez Anita. Nous partons en fin d'après-midi, mais commençons à ranger les affaires dont nous n'aurons plus besoin.

- Ça va Mandy ? C'est pas trop dur ?
- Une véritable partie de plaisir...
- Tu es amoureuse, toi.
- Et malheureuse.

— Je veux bien te croire. Pourquoi vous n'essayez pas de vous revoir cette semaine ?

— On en a envie. Il me l'a même demandé, mais comment veux-tu qu'on fasse ?

— Il pourrait pas venir jusqu'au pensionnat ?

— Sûrement, si. Mais après quoi ? On vole dix minutes sous les regards bienveillants de la directrice et du curé ? Quel intérêt ?

Ces dernières paroles sont un déclic qui nous pousse à réfléchir comme si nos vies en dépendaient. Nos méninges se mettent en action et prévoient le maximum de détails.

Le déjeuner terminé, nous partons passer l'après-midi au Teotihuacan en compagnie d'Elio à qui nous expliquons ce que nous avons imaginé.

Malgré tout, le moment arrivé, c'est difficile de le quitter. Et nous devons

encore faire nos adieux à toute la famille d'Anita.

Pour ce dernier jour ensemble, il m'attend devant mon lieu de travail. Moi qui essayais d'être discrète, c'est raté ! Sa notoriété grandit au fil des semaines et dans les petites villes qui entourent la sienne, il est déjà bien connu. Forcément, un joueur de hand-ball qui attire les sélectionneurs nationaux ce n'est pas rien et dans les petites agglomérations, on en parle. Sauf que j'étais la dernière idiote à être au courant. Je l'ai appris en tombant sur un journal mardi midi. Ça, il ne s'en est pas vanté ! Comme si c'était une honte ! Pff... Alors forcément, quand une petite stagiaire étrangère fréquente une star sportive montante, ça jase ! Et effectivement, à la sortie du bureau, mes collègues, intrigués de voir quelqu'un attendre, le regardent avec insistance. Finissant par reconnaître la star de la ville voisine, ils se l'accaparent, nous volant de précieuses minutes du peu de temps que nous avons péniblement réussi à grappiller.

Dès que nous réussissons à monter dans la voiture, nous partons en direction du travail de Caroline pour la prendre à son tour, puis allons boire un verre tous les trois pour exposer à Elio ce que nous avons prévu. Autant il sourit en apprenant que nous sommes logées dans un internat religieux, autant il est outré de savoir qu'on a menti à la mère supérieure et au curé.

À dix-neuf heures, Caroline nous quitte pour rentrer tranquillement à la résidence et nous filons manger une pizza vite fait. Il est encore tôt, le restaurant est vide et, par conséquent, le service rapide.

Pendant tout le repas, il garde ses distances. Je vois sur son visage des plis amers se former. Il pense déjà à mon départ... Je pose une main sur la sienne. Il lève les yeux vers moi.

— S'il te plaît. Fais-moi un sourire, sinon je vais éclater en sanglots.

Il tente. Je le remercie pour son effort.

Les pizzas avalées, il jette quelques billets sur la table puis nous filons à la voiture, main dans la main. Nous roulons en silence à la recherche d'un endroit tranquille que nous finissons par trouver. Ce n'est pas l'endroit le plus romantique, mais au moins nous sommes seuls, à l'écart de la circulation. Nous restons un long moment à discuter. Nous nous chuchotons nos sentiments, notre tristesse sur le fond musical de la cassette qui est dans l'autoradio. La chanson qui passe à ce moment-là me parle, c'est impressionnant. La personne qui en a écrit les paroles doit avoir vécu le même genre de situation c'est pas possible autrement. « Otro amor ». Oui, je vais partir, Oui je vais souffrir, oui l'amour que je porte à ce jeune homme restera vivace. Eh oui, je vais avoir un trou béant dans le cœur. Je le vois serrer les paupières. Apparemment cette chanson ne parle pas

qu'à moi.

— Elio... s'il te plaît.

Je pose les mains sur son visage. Il ouvre les yeux. Ils sont aussi embrumés que les miens. Cette fois, c'est moi qui prends l'initiative. J'approche son visage du mien et juste au moment où nos lèvres vont se rejoindre, un retentissant coup de tonnerre nous fait sursauter. L'orage qui menaçait depuis le début de l'après-midi, rendant l'atmosphère étouffante, éclate enfin. Nous nous regardons et éclatons de rire. Avec la violence de la pluie qui tombe sur la tôle de la voiture, nous renonçons à tenter de nous parler, on n'entend même plus la musique. Alors je profite de sa présence autrement. Je me rapproche de lui, au point de me retrouver sur ses genoux. Il passe un bras autour de mes épaules, et à défaut de mots, nos bouches communiquent autrement, avec l'aide de nos mains.

La pluie finit par se calmer, sans s'arrêter pour autant. Maintenant, elle tombe finement. La lourdeur de l'air a fait place à la fraîcheur. La température est devenue agréable. Prise d'une frénésie subite, sûrement une crise d'hystérie qui précède une crise d'angoisse, je ne sais pas, je sors de du véhicule et me mets à danser sous la pluie, riant de plaisir, offrant mon visage au ciel.

Elio me rejoint dehors, tentant de me faire rentrer dans la voiture.

— Ça fait tellement plaisir de voir la pluie !

— Tu vas finir par tomber malade !

— Mais non, pas avec une petite pluie de rien du tout.

— C'est vrai que tu y es plus habituée que moi.

— Je ne te le fais pas dire.

— Les départs ? Tu y es habituée aussi ?

— Oui, malheureusement.

— Ça fait toujours aussi mal ?

— Ça dépend de qui tu quittes.

— Celui-ci ? Il te fait mal comme à moi ?

— Oui. Bien plus que les autres.

— Viens dans mes bras, cariña<sup>[6]</sup>.

J'aime quand il m'appelle comme ça. Je ne me fais pas prier et vais me réfugier contre lui, auprès de sa chaleur, de son amour, trempée, mais heureuse d'avoir encore un peu de temps à partager avec lui.

— Ton grain de folie va me manquer.

— Au moins tu ne m'oublieras pas.

— Je t'aime trop pour t'oublier.

Surprise, je lève les yeux vers lui. Une larme se mêlant à la pluie coule sur son visage.

— Je ne voulais pas, excuse-moi, c'est sorti tout seul.

— Non ! Moi aussi, je t'aime, Elio.

Soulagés l'un comme l'autre par la réciprocité de nos sentiments, nous nous serrons fort. Nous nous en doutions, mais maintenant, nous savons.

— Je n'ai pas envie de rentrer.

— Je sais...

J'ai l'oreille contre sa poitrine. J'entends son cœur battre. C'est bizarre, il me semblait avoir entendu dire que les sportifs avaient un rythme lent même pendant l'effort. Pourtant celui d'Elio bat la chamade.

— Il n'y a rien pour moi, là-bas.

— Ne dis pas ça. C'est ton pays, bien sûr qu'il y a quelque chose pour toi. Ta famille, tes amis, tes études...

— Si tu savais à quel point tout ça a peu d'importance par rapport à toi.

— Ne dis pas ça, cariña. Tu as ton avenir à construire. On est qu'au début de nos vies.

Durant ce qui doit être la plus courte demi-heure du monde, nous nous sommes contentés de rester l'un contre l'autre. Appuyée contre son torse, ses bras me serrant au plus près de lui, par la taille, les doigts entrelacés, nos pouces se caressent, désireux de graver ce contact au plus profond de nous, repoussant le moment de nous quitter, tachant de garder chacun, notre chagrin pour nous. Mais savoir que ce sont les derniers moments que nous partageons est un supplice.

Puis, le désastre arriva. Aucun de nous ne veut repartir. Les regards perdent leur pétilllement, les sentiments se font lourds.

Nous essayons d'être forts, mais nous avons du mal. Pour cacher les larmes qui m'échappent, je râle contre la pluie, grimace un piètre sourire pour tenter de minimiser ma peine. Peine perdue. Nous ressentons chacun la peine de l'autre. On n'a même plus besoin de parler pour se comprendre. Lui aussi lutte pour être courageux. Il me propose de remonter en voiture pour détourner mon attention, mais c'est trop tard. Je pose mes mains sur ses joues et essuie, de mes pouces, les traîtresses qui lui ont échappé.

## *Elio*

Quand elle pose ses mains sur mon visage comme elle le fait à ce moment, c'est comme si on n'était plus Elio et Amandine, mais une seule et même personne. Ce geste tendre, ce regard empli d'amour resteront gravés en moi à jamais. On m'a déjà dit « je t'aime », mais pas une seule fois on ne m'a regardé de cette façon ou fait preuve d'une telle tendresse envers moi. En aucune façon, on n'a estimé nécessaire de me prouver ces paroles. Pour toutes, je suis Elio Martinez, joueur de hand-ball qui commence à avoir une notoriété et qui leur sert de faire valoir. Pour Amandine, je suis Elio, tout simplement. Elle ne voit en moi que l'homme, pas la star en devenir. C'est pour tout ça que je l'aime.

Prenant conscience de la force de ce qui nous unit, je la plaque brutalement contre moi et l'embrasse avec désespoir. Pour la première fois de ma vie, je suis amoureux et ça fait mal. Pourquoi a-t-il fallu que la seule qui m'inspire de tels sentiments ne puisse rester auprès de moi ?

Au loin, les cloches de l'église sonnent dix coups. C'est l'heure de la ramener. Je maudis ce rappel à l'ordre.

Nous montons en voiture, faisons le trajet en silence. Arrivés à la résidence, nous volons quelques minutes supplémentaires pendant lesquelles nous nous promettons de nous écrire jusqu'à sa prochaine venue. Elle me souhaite bonne chance pour les sélections, ouvre la portière, pose péniblement un pied par terre.

Je l'arrête. Je n'arrive pas à me résoudre à la laisser partir tellement ça fait mal. Alors, je sors la cassette de l'autoradio, la glisse dans son boîtier et lui offre en souvenir de cette soirée. En mémoire de moi, de nous.

Elle s'inquiète de n'avoir rien à me donner en échange, sans se douter que l'amour sincère qu'elle m'a témoigné est la plus belle chose qu'on pouvait m'offrir. Sans compter qu'en restant ici, j'ai tous les endroits où nous sommes passés pour me souvenir. J'ai le pont en pierre, celui qu'on aime tant, j'ai Anita pour parler d'elle, El Caliente et, apparemment, Carlos aussi. Oh non, je ne risque pas de l'oublier, puisque je lui ai montré tous les endroits de la ville que j'aime tant !

Elle sort de la voiture, ferme la porte, essayant de faire le moins de bruit possible, et se dirige d'un pas lourd vers l'entrée du bâtiment. Péniblement, elle se résigne à frapper.

Celle-ci s'ouvre sur le visage souriant du curé. Elle se tourne vers moi, me lance un dernier regard puis pénètre dans la résidence, la tête baissée.

J'attends que la porte se referme sur elle pour partir. Je dois tenir bon. Elle a eu le courage de rentrer, à moi d'en avoir pour en faire autant.

En contournant le pensionnat, pour rejoindre la route, j'avise une fenêtre allumée. Une silhouette se découpe dans la lumière. C'est la dernière chose que je verrai d'elle. Elle, ne verra de moi que les phares d'une voiture s'éloignant d'elle dans la nuit, la laissant partir, emmenant avec elle la bouffée de fraîcheur qu'elle a apportée à ma vie et le bonheur que nous avons partagé.

Vendredi, dix-huit heures. Je suis garé sur le parking du gymnase qui fait face à la résidence. C'est plus fort que moi. Il a fallu que je la voie une dernière fois. Personne ne sait où je suis. Personne n'a besoin de savoir que j'assiste, impuissant, au départ de ma chère française. Le minibus qui les ramène en France est là.

Deux hommes y chargent les bagages pendant qu'elles remercient et embrassent le curé et la mère supérieure.

Caroline monte la première, s'installe et attend.

Au moment de monter à son tour, Amandine se tourne en direction de ma ville, regarde quelques instants. J'ai envie de sortir de la voiture et de lui crier que je suis là, tout près d'elle, que je ne veux pas qu'elle parte. Mais je n'ai pas le droit. La voyant essuyer ses yeux, je ne peux lui infliger encore plus de tristesse.

Elle se hisse lourdement dans le véhicule, s'installe à son tour tout en tentant de rester digne.

Les deux hommes grimpent à leur tour. Ils attachent leur ceinture de sécurité. Le monteur se met en route, le minibus amorçe sa route vers la France. Amandine fond dans les bras de Caroline.

Le minibus passe devant moi et la ramène chez elle.

Maintenant, je peux laisser libre cours à mon chagrin.

Souvenirs, souvenirs...  
Avril 1999

## *Amandine*

Enfin de retour chez nous ! Ce que j'appelle chez nous, pour Caroline et moi, c'est l'Espagne. Nous y sommes toutes les deux tombées amoureuses. Amoureuses du pays, des gens que nous avons rencontrés, de leur hospitalité et de leur générosité. Amoureuses de cette liberté d'être sans jugement.

On est lundi douze avril. Nous venons d'arriver chez Anita. La route a été particulièrement longue. Peut-être à cause de notre impatience. Durant les trois heures de trajet, nous avons échangé très peu de mots. Elle, concentrée sur la route, moi sur ce qui nous attend. Je suis ravie de retrouver les copains, de revoir la petite ville qui nous a accueillies avec autant d'affection, mais surtout, je suis heureuse de revenir auprès d'Elio. Mais en attendant notre rendez-vous, il va me falloir être très patiente... Nous nous sommes écrit pendant les mois de notre séparation, et si chacune de ses lettres était accueillie comme la chose la plus précieuse au monde, le revoir est pour moi le Saint Graal.

À peine arrivées, nous sommes prises sous l'aile de la famille, comme à chaque week-end au mois de février. Comme eux aussi sont en vacances à l'occasion des fêtes de Pâques, les parents d'Anita ont laissé à notre entière disposition leur appartement de Tarragone pour les trois jours à venir.

Le lendemain, nous préparons les affaires nécessaires puis nous mettons en route. À cette époque de l'année, nous nous attendions à trouver la plage bondée, un soleil resplendissant... que nenni ! Nous prenons nos sacs de vêtements et les quelques provisions, que la maman d'Anita nous a préparées pour l'occasion, puis entrons dans l'appartement. Sans rien ranger, ne prenant que le temps de mettre au frais ce qui en a besoin. Nous nous glissons dans nos maillots de bain, prenons serviettes et lunettes puis filons sur la plage.

Pour le coup, la surprise est totale. Personne dans l'eau, personne sur le sable. Même le soleil est aux abonnés absents. Nous persistons pendant un long moment, puis transies de froid, nous rentrons et nous réchauffons avec une bonne douche. Une fois prêtes, et surtout bien couvertes, nous allons faire un tour sur la promenade. C'est comme en France : des boutiques souvenirs, encore fermées pour la plupart, des bars, des restaurants. Bien plus loin, Caroline et moi voyons un bâtiment imposant, avec des palmiers, des espaces de verdure tout autour et surtout des clôtures agrémentées de caméras. Intriguées, nous

demandons à Anita de quoi il s'agit. C'est une des meilleures discothèques de la ville. Avec un petit salon installé sur la plage... Voyant nos airs quelque peu perplexes, Anita comprend et devance notre demande en déclarant aussitôt que oui, elle est ouverte tous les soirs de la semaine pendant les vacances de Pâques, alors, oui, nous pourrons y aller ce soir. Nous continuons notre promenade en préparant notre programme pour la soirée : rentrer tranquillement à l'appartement, manger sans se presser, revenir ici prendre le dessert chez ce glacier artisanal, qui nous met tant l'eau à la bouche, puis filer à la discothèque et s'amuser toute la nuit.

Programme que nous suivons à la lettre. Je m'amuse tellement que le manque d'Elio ne m'effleure pas de la soirée. Nous rentrons aux petites heures du matin, fatiguées, mais heureuses. Nous profitons du lever du soleil sur l'horizon de la méditerranée, puis rentrons nous coucher. Vers quatorze heures, nous tentons la plage à nouveau, sans plus de succès que la veille, alors nous décidons de rentrer.

Samedi. Enfin. ! Nous devons retrouver Elio à vingt et une heures au restaurant Teotihuacan.

Ce jour-là, même si l'appréhension est présente, l'impatience de retrouver mon cher amour prime. Durant toutes ces semaines passées loin de lui, il n'a pas quitté mes pensées, m'entraînant dans une mélancolie de plus en plus profonde, devant laquelle, mes copains s'inquiétaient. Ils sont tellement plus habitués à voir une fille pleine d'entrain et de ressources que me voir dans cet état est compliqué à gérer pour eux. Un jour, Pascale m'a posé une question toute simple : « Es-tu amoureuse de lui ou de ce que vous avez partagé ? ». Sur le moment, j'ai répondu de lui, bien sûr. Quelques jours plus tard, je la maudissais de m'avoir posé cette question qui n'arrêtait pas de tourner en boucle dans ma tête. La réponse a fusé d'elle-même quand elle a demandé, cependant, j'avoue qu'avec la distance, elle a laissé un méchant doute s'immiscer en moi. Mais maintenant qu'on est là, de retour, je peux donner la même réponse sans aucun doute possible. Je suis amoureuse d'Elio et en manque de ce qu'on partageait.

Nous arrivons en avance et en profitons pour discuter de choses que nous ne voulons pas que des oreilles indiscretes entendent. En fait, c'est surtout que mes coquines de copines veulent me poser plein de questions sur mes retrouvailles avec Elio. Comment je me sens, qu'est-ce qu'il va se passer entre nous, est-ce que je vais l'embrasser de suite... en clair, toutes les questions auxquelles j'évitais de réfléchir pour conserver une certaine spontanéité, et surtout ne pas me faire stresser inutilement. Merci les filles ! Heureusement, le cocktail alcoolisé me détend un peu parce qu'Elio entre à ce moment dans le restaurant.

Les bourriques notent mon changement d'humeur. Non seulement elles comprennent, mais en plus, elles me taquent sans laisser la moindre place à la discrétion.

Lui, zeyeute à droite, puis à gauche, à notre recherche. Il semble nerveux. Quand enfin il nous aperçoit, un sourire étire ses lèvres. J'ai l'impression qu'il n'avait pas envie d'arriver en premier. D'un pas vif, mais calme, il nous rejoint sans me quitter du regard et moi, hypnotisée par mon Apollon, je ne peux détourner le mien de lui. Ça fait deux mois qu'on s'est quittés, deux mois que j'ai avec un gouffre à la place du cœur, un manque à ma vie. Enfin, je le retrouve. Je revis. À nouveau, je respire à plein poumon comme si j'avais été privée d'oxygène jusqu'à ce moment. Je recommence à sourire. Comment ai-je réussi à vivre loin de lui aussi longtemps sans m'écrouler davantage ? Peut-être grâce au soutien de Caroline. Elle seule connaît toute mon histoire avec Elio. Elle seule a été témoin, autant du bonheur que j'ai eu auprès de lui que de la souffrance ressentie par notre départ. Elle seule connaît la force de mes sentiments pour lui, elle s'en est même rendu compte avant moi. Elle seule perçoit mes sentiments avec autant de puissance et d'empathie. Je suis partie effectuer un stage dans un pays étranger avec une fille que je n'aimais pas. Je suis revenue amoureuse, déchirée, mais avec une amie.

Elio fait la bise à Caroline et à Anita puis s'assied à mon côté. Discrètement, il pose sa main sur ma cuisse, m'embrasse juste sous l'oreille et prend le temps de me murmurer que je lui ai manqué. Je m'attendais à toutes sortes de retrouvailles, mais sûrement pas à être traversée par des vagues de frissons. J'en ai la chair de poule. Je sens la chaleur de sa main sur ma cuisse. Elle se répand en moi, faisant vibrer des parties de mon anatomie que je ne connaissais même pas.

Le repas se déroule dans une atmosphère sereine avec beaucoup d'œillades. Il nous raconte le déroulement des sélections et nous annonce tranquillement qu'il fait désormais partie de l'équipe nationale et qu'il serait fier de me montrer le premier grand changement qu'il a opéré dans sa vie grâce à une avance non négligeable.

La dernière goutte de café avalée, nous payons notre repas puis sortons du Teotihuacan. Sur le trottoir, les filles déclarent qu'elles nous laissent en tête-à-tête afin qu'on puisse se retrouver à loisir et passer un peu de temps ensemble. Avec un clin d'œil, Caro me jette un : « Tu sais où nous trouver, n'est-ce pas ? ». « Oh, oui ma Caro, auprès de ton petit Rafa ! ».

— Ça ne te dérange pas si on marche ? Je n'ai pas pris la voiture pour si peu.

— Pas du tout, au contraire, la nuit est si belle.

— Et pas le moindre signe d'orage, dit-il en se renfrognant.

Ce que je trouve bizarre. Il aurait eu un sourire nostalgique, j'aurais compris, mais, là... Main dans la main, les doigts entrelacés, je me laisse guider à travers les ruelles en l'écoutant me parler. Lui qui est peu bavard habituellement. Je vais de surprise en surprise. Et ce n'est pas fini ! En fait, son premier grand changement est de s'être offert un appartement et d'être parti de chez sa mère. Sachant comment elle était avec lui et son frère, je me réjouis pour Elio tout en plaignant intérieurement le pauvre Diego resté seul avec une mère ultra-protectrice. Il s'arrête à quelques mètres d'une porte et tend le doigt vers une fenêtre du premier étage. On est arrivés à destination. Autant, je pense pouvoir retrouver les filles toute seule, autant, je suis sûre de ne pas être capable de revenir ici sans lui. Il ouvre la porte, me fait entrer dans le hall puis me précède dans l'escalier jusqu'à la porte de son appartement. Depuis qu'on est arrivés devant l'immeuble, j'ai senti un changement s'opérer en lui. Un changement qui ne me plaît que très moyennement. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que la soirée ne finira pas aussi bien que je l'aurais espéré.

Il donne un tour de clé, ouvre cette seconde porte et s'efface pour me laisser entrer. Ce que je fais de quelques pas, une boule au ventre. Il enlève sa veste et me fait visiter. Il m'explique brièvement son déménagement, la joie qu'il a ressentie en se libérant totalement de l'emprise de sa mère, mais rien de plus personnel. Pas le moindre contact. Ni physique, ni visuel. Il me propose un verre, que j'accepte, s'esquive dans la cuisine pour préparer les boissons.

Pendant ce bref moment de solitude, je me poste devant le canapé, face à la fenêtre pour regarder tomber la nuit et réfléchir à son comportement ainsi qu'à sa signification. L'incompréhension s'empare de moi. Pourquoi avoir joué l'amoureux heureux de me retrouver si c'est pour me larguer quelques heures plus tard ? Toutefois, je lui suis reconnaissante d'avoir attendu qu'on soit seuls pour me l'annoncer.

Il revient au salon. Je lui tourne le dos, mettant je ne sais quoi au défi de me donner tort.

J'entends le bruit d'un verre qu'on pose sur du bois. Je retiens ma respiration et attends. Il m'a vraisemblablement amenée ici pour me parler sans témoin, alors qu'il parle. Dès qu'il aura ouvert les hostilités, je les poursuivrai. Je suis déjà relativement douée pour le conflit, mais là, venant de passer deux mois de souffrance et d'errance émotionnelle, ne vivant que dans l'attente du jour de nos retrouvailles, deux mois à réfléchir à un moyen qui me permettrait de rester ici, auprès de lui, je ne compte pas lui faciliter les choses. Surtout que ce moyen, je l'ai trouvé avec Caroline. Nous avons même commencé à nous renseigner pour mener notre projet à bien. Il ne me restait plus qu'à retrouver ma tendre moitié ainsi qu'Anita pour leur exposer notre projet et le rendre quelque peu

« officiel », auprès d'eux pour commencer, puis, le plus dur pour la fin : nos parents. On avait tout calculé : retour en France pour passer le bac puis retour définitif ici pour vivre nos vies. Rien de bien compliqué en somme.

Contrairement à moi qui me crispe, il prend une grande inspiration et commence à parler. Je serre les dents. Comme j'aurais aimé me tromper ! Je réfute ses arguments, mais il tient bon.

J'aime ce garçon et il est absolument hors de question que je reparte comme ça. Il veut me quitter ? Non, je ne suis pas d'accord. On habite trop loin l'un de l'autre ? Oui, bon d'accord, ça, c'est vrai, mais putain écoute ce que j'ai à te dire, tête de bois ! Seulement, il refuse d'entendre. Pour lui, l'aîné de nous, seule sa solution est la bonne, car il a la sagesse de l'âge. Nerveusement, j'éclate de rire à cette réponse. Jusqu'à maintenant, je suis restée délibérément dos à lui. Mais sa voix le trahit. Alors, je me retourne et le regarde droit dans les yeux.

— Depuis quand l'amour et la sagesse vont de pair ?

— Mandy... ne complique pas davantage les choses !

Ah ? Parce que c'est moi qui les complique ? En fait, on est tous les deux dans le même état. Nous nous aimons, bizarrement, je n'ai aucun doute sur ce point. Il n'a pas plus envie que moi de mettre un terme à notre histoire, mais d'après lui, c'est le mieux et il ne lâchera pas. Je le comprends en le regardant. Mais moi non plus. Je suis revenue spécialement pour lui, le cœur en liesse et l'esprit empli de projets pour notre avenir, alors il me doit quand même bien un baiser d'adieu, non ? Finalement, je laisse tomber. Ce premier départ m'a nerveusement épuisée et je n'ai pas la force de mener un combat épique. Je pose la main sur sa joue et lui demande un dernier baiser.

Il refuse.

J'insiste.

Il entoure ma taille d'un bras, glisse son autre main sur ma nuque et prend possession de mes lèvres en lâchant un grognement. J'aime la manière dont il me tient, comme si je lui appartenais, parce que d'une certaine façon, c'est le cas. Son baiser est exigeant, à la limite de la violence. L'un comme l'autre, nous ressentons une immense colère contre la vie qui nous a fait nous rencontrer et nous aimer avec autant de passion. De la colère envers l'autre. Moi parce qu'il refuse de continuer ou juste de m'écouter. Lui, parce que je refuse d'abandonner. De la colère envers nous-mêmes, car face à l'autre, il nous est difficile de garder l'esprit clair et que ça devient impossible au moindre contact.

Notre lucidité nous échappe à mesure que notre baiser s'approfondit et notre volonté s'enfuit, amenuisant notre contrôle sur nos corps. Désormais, ils agissent par eux. Pour eux, dans la douleur de cet amour qui nous consume.

Mon désir prend le dessus sur mon innocence et je me laisse guider par mes

instincts. Je passe les mains sous son t-shirt. J'ai envie de le toucher, de découvrir son corps de toutes les façons possible. J'en ai besoin. Sa peau est chaude, douce.

Elles descendent le long de sa colonne vertébrale pour prendre possession de ses fesses. Je les ai tellement dévorées des yeux... comme tout le reste d'ailleurs. Le tissu me contrarie, aussi je remonte mes mains le long de son dos pour mieux les glisser à l'intérieur même de son sous-vêtement. Mais ce n'est pas encore suffisant. Je comprends ce qu'il m'arrive même si je peine à croire en l'audace dont je fais preuve. Je prends entièrement conscience que j'ai besoin de l'avoir pour moi, corps et âme, au moins une fois. J'appuie mes caresses pour le rapprocher de moi.

Il m'embrasse, mordille le lobe de mon oreille, trace des sillons sur ma gorge avec la pointe de sa langue, il me rend folle, me fait découvrir des sensations très agréables. Mon intimité commence à être douloureuse. J'aime ce qu'il me fait et l'effet que je produis sur lui. Les quelques gémissements qui s'échappent de ma gorge agacent son désir. Son érection est telle que j'ai peur que ça lui fasse mal. En bonne âme que je suis, j'abandonne la paire de brioches pour voler à son secours. À peine ai-je le temps d'ouvrir la ceinture qu'il pose ses mains sur les miennes.

— Non...

Je n'accepte pas cette réponse et lui cloue le bec d'un baiser tout en tenant son visage entre mes mains.

— Quoi, non ?

Cette fois, c'est moi qui lui mordille le lobe de l'oreille et l'embrasse dans le cou. S'il y réagit comme moi, j'ai toutes les chances de gagner.

— Il ne faut pas...

Parle toujours, dis ce que tu veux. S'il y a une chose que tu ne sais pas de moi, c'est que j'obtiens bien souvent ce que je désire, et là, mon amour, c'est toi que je veux. Et cette fois, c'est toi qui abdiqueras.

— Il ne faut pas quoi ?

— Faire ça. Mandy... tu es...

Comment est-ce que j'arrive encore à garder autant de lucidité ?

— Quoi ?

— Tu sais... très bien ce que... je veux dire.

Oui, je le sais, mais tu le diras. J'arrête mes caresses, le fixe dans les yeux.

— Non, dis-moi.

— Amandine, enfin, tu es... je serai le premier pour toi.

— Je veux que tu dises ce mot qui semble te faire si peur.

Malgré tout l'amour et le désir qui brillent dans ses yeux, il est paniqué. Et je

le comprends. Moi aussi, je suis effrayée et pas seulement parce que ce sera ma première fois. Je lui fais entièrement confiance. Après tout, faire l'amour pour la première fois avec quelqu'un qu'on aime aussi fort, quoi de plus merveilleux ? Comme lui, ce qui me fait terrifier, c'est que ça rende notre séparation encore plus douloureuse.

— Tu es vierge.

— Et alors ? Je te rebute juste parce que je n'ai jamais laissé personne me toucher avant toi ?

— Non, guapa.

De dépit, il s'assoit sur le canapé.

— Tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de partager ce moment avec toi. Je n'ai que ça en tête depuis le jour de notre rencontre. Dans un certain sens, pour moi aussi ce serait la première fois. Non, ne me regarde pas comme ça. Oui, j'ai de l'expérience dans ce domaine, mais je n'ai jamais partagé avec une autre ce que nous avons tous les deux. Seulement, depuis que j'ai compris que tu es encore vierge, je suis tiraillé entre deux feux : celui de te laisser ton innocence pour celui qui sera le bon pour toi ou te voler ce bien si précieux.

— Et tu as fait ton choix.

— Oui.

— Le mien a-t-il un peu d'importance pour toi ?

— Toi, tu as de l'importance. Mais tes choix, les décisions que tu prends nous concernant, j'essaie de les ignorer parce qu'ils sont pris avec ton cœur, pas avec ta tête. Pourtant, c'est ce que j'aime chez toi, mais c'est aussi ce qui nous fait souffrir le plus. Je veux que tu puisses être libre d'aimer quelqu'un sans que mon souvenir n'entache ton avenir.

— Rien te concernant n'entachera mon avenir. Ce n'est pas coucher avec toi, qui marquera ma vie au fer rouge. C'est notre rencontre, c'est toi et les sentiments que j'ai pour toi.

Je m'accroupis entre ses jambes, je veux le voir réagir, profiter de ses yeux et surtout voir ce qui les traverse.

— Elio... Amour, regarde-moi, s'il te plaît. Dès le premier instant que je t'ai vu, je suis raide dingue de toi. Jamais je n'ai aimé comme ça et jamais plus je n'aimerai de cette façon. Ça me fait mal d'être loin de toi, ça me fait mal que tu refuses de m'écouter, ça me fait mal de ne pas réussir à te faire changer d'avis. Mais laisse-moi au moins être maîtresse de mon corps. Je te veux, toi. Je veux t'offrir le peu que je possède, je veux que tu sois mon professeur. Elio, apprend-moi à t'aimer et montre-moi à quel point c'est merveilleux de l'être par toi.

Il fouille mes yeux à la recherche de quelque chose qui pourrait contredire mes paroles. Mais il est trop tard. Sa tête a enfin laissé la place à son cœur. Les

larmes brillent dans ses yeux, il me serre dans ses bras et me traite de diablesse. Oui, j'en suis une. Une diablesse amoureuse qui vivra l'enfer dans quelques heures. Il bascule en position allongée sur le canapé, m'entraînant avec lui. D'un coup d'épaule, il inverse les positions.

— On voit l'expert, dis-je en rigolant.

— À ce niveau, on est à égalité. Je connais le sexe rapide, mais là, avec toi, je vais prendre tout mon temps et découvrir l'amour. Nous apprendrons tous les deux, ensemble.

Il m'embrasse sur le côté du cou, me mordille le lobe de l'oreille, me déclenche la chair de poule et des frissons de plaisir en titillant l'endroit sensible. J'entends son sourire.

## *Elio*

Elle a la chair de poule ! J'adore savoir que j'en suis responsable. Surtout être celui qui lui fait découvrir toutes ses sensations.

Moi qui voulais être l'adulte responsable dans cette histoire, prendre la meilleure décision pour notre bien à tous les deux, c'est raté ! Tant qu'elle était loin, ça semblait si facile. J'avais oublié le pouvoir de ses yeux sur moi, et surtout, j'ignorais à quel point l'amour peut être puissant et douloureux. J'ai essayé de lutter contre elle, mais j'ai perdu. Je n'arrive déjà pas à gagner contre moi... Tu veux que je t'apprenne ? Très bien. Je vais t'apprendre et j'apposerai mon empreinte sur toi comme tu as pris possession de mon âme.

J'ouvre son chemisier, bouton par bouton, déposant à leur place un baiser, ne laissant qu'une infime ouverture, mais me repaissant du peu que je vois. Je la regarde tout en remontant les mains vers sa poitrine. Elle s'accroche à mes yeux, leur dévoile le plaisir que je lui procure, l'amour qu'elle a pour moi. Je saisis ses seins et laisse sortir un petit gémissement. Comprenant ma requête, elle se tend vers moi en fermant les yeux. Autorisation obtenue, je titille un téton du pouce et son frère de la langue.

Petit à petit, je redescends vers la ceinture de son pantalon. Sa respiration s'accélère et elle se tend davantage aussi avide de mes caresses que moi du velouté de sa peau. Je continue. Malheureusement, plus le plaisir la gagne, plus le mien redouble et plus je m'impatiente de prendre possession d'elle, entièrement. Moi, l'homme d'expérience, je suis tombé dans le piège que j'évite depuis des années. Mon cerveau et mon corps se disputent le droit de régner sur cet instant et je fais l'erreur de chercher une réponse sur son visage. Ce que j'y vois aiguise encore plus mon appétit d'elle. Mon corps gagne. J'ai besoin de sentir son contact, peau à peau sans rempart et je veux que ce soit elle qui me déshabille. Silencieusement, je guide ses mains vers mon torse. Elle a compris. Fébrilement, elle se redresse, enlève mon t-shirt, qu'elle envoie je ne sais où, et s'empare de moi. Elle laisse ses mains errer sur moi, sa bouche prend ses propres initiatives... Je n'ai aucun besoin de lui enseigner quoi que ce soit, ses membres ont compris cette danse. Ses caresses me mettent dans un tel état que je ne peux attendre plus longtemps. Gardant au maximum mon self control, je la rallonge, me glisse doucement en elle en donnant de légers coups de bassin pour fissurer la porte qui m'empêche d'accéder à la terre promise. J'ai peur de lui faire mal. Alors, je donne des coups de plus en plus rapprochés sans la quitter des yeux. Je

sens que ça commence à céder, mais je vais devoir y aller plus franchement. Je me penche plus près d'elle, m'excuse, l'embrasse avidement et assène le coup de grâce.

Un faible cri de douleur passe la barrière de nos lèvres. Je prends totalement possession d'elle quelques minutes encore avant de tenter de retrouver mes esprits.

Brutalement, je m'éloigne d'elle, lui indique la salle de bain attenante à ma chambre. Bon d'accord ça ne ressemble pas à un comportement de gentleman. Mais de deux choses l'une : d'abord, je n'ai jamais prétendu en être un et ensuite, je préfère éviter le moment de gêne quand elle se rendra compte que perdre sa virginité apporte aussi des modifications physiologiques.

Alors qu'elle se lève pour suivre le chemin que je lui ai indiqué, je file dans la cuisine, prendre de quoi nettoyer. Peu de temps après, elle ressort de la pièce toute penaude et me trouve assis sur mon lit.

— J'ai oublié mes vêtements, lâche-t-elle.

— Je te les ai mis sur la chaise.

Décidément, je ne m'habituerai jamais à ses changements de personnalités. Je tapote le lit à côté de moi. Elle vient s'y asseoir. Sans lui laisser plus de répit, je la pousse pour l'allonger, la serviette qui l'entoure s'ouvre sous la brutalité de l'acte. J'adore mon canapé, mais pour certaines choses, un lit est quand même plus pratique. Tout à l'heure, c'était impromptu. Cette fois, nous y prendrons notre plaisir pour que notre amour soit total. Je la goûte de la tête au pied, lui faisant découvrir quelques gourmandises bien cachées, mais ô combien délicieuses et redoutables quand on sait les prodiguer. Plus libre de mes mouvements, j'explore son corps, le grave dans ma mémoire grâce à mes mains, enregistre sa saveur, me délecte des gémissements et des cris qui lui échappent. Je prends à nouveau possession d'elle, j'alterne rapidité et lenteur. J'ai trouvé ce qui la mène au point de plaisir ultime. Désormais, je laisse mon corps donner le rythme qui leur convient. J'apprécie chaque seconde de ce corps à corps et mêle mon plaisir au sien. Je l'attends puis nous franchissons le seuil de la félicité, ensemble.

Je me laisse tomber à côté d'elle, l'attirant contre moi. J'ai beau avoir agi comme un salop en flanchant, je n'en suis pas un et j'ai besoin de ce moment de tendresse qui se profile. Silencieusement, elle lève la tête vers le réveil avant de se caler au creux de mon épaule. Elle me caresse le torse sans descendre trop bas. Mais c'est suffisant pour réveiller mon appétit à peine rassasié. Le glas a sonné. Sa main remonte sur ma joue. Je ferme les yeux. Qu'elle me croit endormi, ce sera bien mieux. Elle dépose un baiser sur mon front en me chuchotant une phrase qui me résonnera en moi pour le reste de ma vie : « Il

n'est pas né celui que j'aimerais autant que toi ». Les yeux me piquent, mais je lutte pour ne pas trahir mon mensonge. La douleur que je voulais à tout prix éviter s'insinue sournoisement. La garce a juste attendu le bon moment pour sortir de sa cachette. Je sens les mouvements du matelas, la fraîcheur se poser à l'endroit où son corps reposait contre le mien, il y a encore quelques secondes. Elle se rhabille sans me regarder, tandis que je la dévore des yeux. Mais je n'anticipe pas assez rapidement ses actes et je me fais prendre. Alors j'utilise la seule chose que je connaisse pour faire passer plus facilement la pilule : je deviens un salop. Avec elle, j'ai l'impression de ne faire que ça.

— Maintenant que tu as eu ce que tu voulais, il est clair, je pense, que c'est à ton tour de respecter ta part du marché. Oublie-moi et vis ta vie comme si on ne s'était jamais rencontrés. Ne cherche plus à reprendre contact.

— Ne t'inquiète pas, tu n'entendras plus jamais parler de moi.

J'entends l'émotion contenue dans sa voix. J'ai déjà beaucoup de mal à gérer la mienne et à taire ma souffrance, alors entendre la sienne, même si elle tente d'être brave, est difficile.

Elle sort de la chambre.

Je ne bouge pas.

La porte d'entrée s'ouvre puis se referme doucement. La gorge serrée, je prends conscience du caractère définitif de la chose.

Frustré, en colère, j'enfonce la tête dans mon oreiller et je hurle ma peine.

Je ne peux pas la laisser partir. Pas comme ça. Pas en la laissant croire que je suis ce monstre.

Je me lève, cours jusqu'au canapé, sans prendre la peine d'enfiler un caleçon, puis regarde par la fenêtre.

Je la vois passer la porte de l'immeuble, faire quelques pas. Comme au ralenti, elle s'arrête, se retourne, lève la tête.

Nos regards se croisent, se capturent.

Je crois voir une larme rouler sur sa joue. Ses lèvres bougent, mais je n'aurai jamais leur message. Elle n'a pas été dupe de mon manège et ça me rassure.

Elle tente un sourire, sans y parvenir, se retourne et s'éloigne de moi à tout jamais.

On s'est rencontrés, on s'est aimés, on s'est quittés. Encore.

La boucle est bouclée. Mais mon cœur va avoir beaucoup de mal à se remettre de la rencontre avec cette petite tornade qui m'a appris ce que voulait dire AIMER...

De nos jours,  
2019

## *Elio*

Depuis toujours, mon frère et moi avons une relation fusionnelle et nous n'hésitons pas à nous confier l'un à l'autre.

Diego connaît l'existence d'Amandine et l'importance qu'elle a eue dans ma vie à une certaine époque. En fait, il n'a pas vraiment eu le choix, puisque c'est lui qui a ramassé les morceaux. Et je sais qu'il l'a maudite pendant un certain temps.

Au fil des années, j'ai appris à la garder dans un coin de ma tête et à me concentrer sur mon objectif premier : ma carrière. Après tout, puisque je ne pouvais pas tout avoir, autant réussir dans ce qui me restait.

De ce fait, il pense que je l'ai oublié. D'ailleurs, mes récentes fiançailles le lui confirmaient. Ce qu'il ignore, c'est qu'à l'apparition des réseaux sociaux, j'ai entrepris des recherches et depuis que je l'ai retrouvée, je la suis de très près. Il n'a pas non plus le moindre soupçon quant à mes sentiments pour elle ni même que j'ai accepté une proposition de travail en France où je vis depuis maintenant quatre semaines.

Mais là, j'ai besoin de ses conseils et je vais être obligé de lui dire toute la vérité.

Je compose le numéro, la boule à l'estomac. C'est la première fois que je fais des cachotteries à mon frère, et même si je suis sur le point de lui avouer, je le vis mal.

Il décroche rapidement, j'ai à peine eu le temps de préparer ce que je vais lui dire. Mais les mots sortent tous seuls réussissant à expliquer la situation à Diego. Comme je m'y attendais, après un moment de choc, j'ai droit à une remontée de bretelles.

— Et que crois-tu que maman va dire ? Tu trouves enfin le courage de demander à Nuria de t'épouser et tu la plantes à la dernière minute pour une fille qui t'a fait souffrir ? C'est déjà difficile à avaler, mais en plus tu pars t'installer en France. Tu n'as donc pas assez souffert à cause d'elle ? Tu ne parles même pas la langue qui plus est !

— Je vais l'apprendre.

— T'as rien dit à personne !

— Je te le dis à toi.

— Ouais, une fois que c'est fait et qu'il n'y a plus moyen de te faire revenir sur Terre !

— C'est justement pour ça que j'ai rien dit avant ! Depuis le suicide de papa, j'ai passé ma vie à faire ce qu'elle veut pour la protéger et si j'ai fait partir Mandy, c'est en partie à cause de maman justement. Et puis, je te rappelle que j'ai peut-être souffert à cause d'elle, mais que c'est moi qui l'ai quittée. Alors, merde ! Aujourd'hui, j'ai quarante ans et j'ai le droit d'être heureux !

— Il y a de la rébellion dans l'air !

— Écoute, j'étais dingue de cette fille. Ce n'est pas de ma faute si aucune n'a réussi à me la faire oublier. Ni la sienne.

— Même pas Nuria ?

— Même pas Nuria. Et tu sais ce que ça signifie pour moi ? Tout simplement que c'est elle qu'il me faut, alors je viens la chercher, que ça plaise ou pas à maman.

— Et je t'aurais sûrement encouragé, mais depuis le temps, elle doit être mariée !

— Veuve.

— À son âge ! Décidément, elle n'a pas de chance avec les mecs. Depuis longtemps ?

— Son veuvage n'a commencé que quelques semaines avant mon arrivée. Comment tu expliques ça, toi ?

— Une coïncidence.

— Une sacrée, alors.

— Je reconnais. Mais ce que je veux te dire, c'est que pour elle, votre relation est de l'histoire ancienne puisqu'elle s'est mariée et a eu des enfants.

— C'est moi, le fautif. C'est moi qui lui ai dit qu'on devait continuer nos vies et nous oublier. Mais j'ai bien vu son regard quand elle est partie. Il était douloureux, comme le mien. Chaque fois que je ferme les yeux, je le revois. Chaque nuit, il me hante. C'est une torture dont je suis à la fois le bourreau et la victime.

— Peut-être, mais c'était il y a vingt ans. Tu veux faire quoi, maintenant ?

— À vrai dire, c'est pour ça que je t'appelle. Je ne sais pas comment l'aborder.

— T'as fait quoi depuis que tu es là-bas ?

— Quand je ne suis pas au gymnase, je la regarde vivre.

— Tu passes ton temps à l'espionner ?

— Euh... oui.

— C'est du propre !

— Je sais, je ne suis pas fier de moi. Mais je ne sais pas comment faire.

— Et si justement, au lieu de l'aborder, tu ne faisais que créer un lien visuel.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Depuis le temps que tu l'espionnes, tu as dû remarquer son rythme. L'heure

à laquelle elle part au travail, celle à laquelle elle en revient, par exemple.

— Elle travaille chez elle.

— Alors, quand elle fait ses courses, à quel endroit, la fréquence... Créé un contact visuel. Ne cherche pas à lui parler. Laisse-lui le temps de te voir, de te reconnaître, de croire ce qu'elle voit et de s'en remettre. Et là, c'est elle viendra t'aborder.

— Le mercredi matin, elle va au marché qu'il y a en bas de la rue avec les petits qu'elle garde.

— Et bien, c'est génial ! Un marché, c'est la proximité, le côté familial, tout le monde se parle même sans se connaître, des liens se créent. Pars un peu avant elle et fais ce que tu as à faire.

— Je suis tellement paralysé par la peur, que je ne sais pas comment agir. Je comprends mieux pourquoi elle avait du mal à quitter la salle de bain d'Anita !

— Tu es pris par le temps ?

— Non, pas vraiment.

— Alors fais ce que je viens de te dire, ça va te demander un peu de patience, mais si tu n'es pas pressé...

— Ça à l'air pas mal.

— Je dis quoi à maman ?

— Bonjour de ma part.

— Si elle me demande où tu es ?

— En déplacement.

Nous discutons encore quelques minutes avant de raccrocher. Diego doit encore se demander dans quelle situation, j'ai eu la bonne idée de me mettre...

Cet échange avec mon frère m'a asséné un coup assez rude. Il est vrai qu'en un mois, je n'ai fait qu'espionner ma petite française avec le pari fou de reconquérir mon amour d'adolescence. Mon seul plan élaboré était de la retrouver, de m'installer au plus près de chez elle, renouer le contact et la séduire à nouveau. Les deux premières parties étaient déjà réalisées, il ne restait plus que les deux dernières, et là, mon frère m'a été d'un grand secours. Je connais son emploi du temps, il ne me reste plus qu'à mettre les conseils de Diego en application. Pour une meilleure organisation de mon plan d'action, je note sur papier son emploi du temps de la semaine. Mais le soir, elle part à seize heures quinze pour ne revenir qu'à dix-huit heures. Que peut-elle donc bien faire durant tout ce temps ?

**Mission n°1 : Savoir ce qu'elle fait après l'école**

**Mission n°2 : Tenter de se faire apercevoir**

### **Mission n°3 : La séduire à nouveau**

Samedi après-midi, je profite de la période ménage de la petite famille pour aller faire mes propres courses tout en mettant au point une façon d'aborder ma "cible". Cependant, je me pose aussi des questions sur cette jeune fille qui n'est là que le week-end, arrivant systématiquement avec un sac. Elle ne peut pas être une aide-ménagère vu qu'elle reste deux jours. Est-elle de la famille, une sœur, une belle-sœur, une cousine ?

À force de me triturer le cerveau avec des questions auxquelles je ne suis pas près d'avoir de réponses, je finis par perdre le fil de mes courses. Comme si faire des achats alimentaires dans un pays inconnu, avec des produits inconnus, n'était déjà pas assez difficile, même en se concentrant dessus...

En rentrant, je range vite fait mes achats, me prépare un repas que j'avale devant une émission à laquelle je ne comprends pas un traître mot.

Mercredi matin, le visage fatigué d'une nuit sans sommeil, je me prépare lentement, avec espoir de calmer mon stress et descends la rue pour rejoindre le marché.

Il est dix heures. Je sais que je descends en même temps qu'Amandine, mais le temps qu'elle attache les petits dans la poussette, m'en laisse suffisamment pour prendre un peu d'avance.

Pendant quelques minutes, je parcours les étals, le nez au vent, les yeux fixés sur la rue des hirondelles, notre rue, prenant soin d'être le moins visible possible pendant l'arrivée d'Amandine. Sachant qu'elle vient avec sa voisine, je tente de calmer ma fébrilité en me disant qu'en fait de contact, le seul possible qu'on pourrait avoir, serait visuel, comme m'a dit Diego.

La voilà...

Je la regarde avancer tout à sa discussion malgré la vigilance dont elle fait preuve envers les petits.

Du coup, je me demande si j'ai la moindre chance d'être vu. Ou tout au moins aperçu.

Je dois admettre que, dans le cas inverse, faire confiance à mes yeux me serait difficile. Comment croire qu'une personne qui m'a chassé puisse elle-même venir dans mon pays, près de chez moi ? J'aurais l'impression de devenir fou en n'osant croire ce que je vois, croyant plus à un mirage qu'à autre chose.

Encore faut-il qu'elle ressente la même chose que moi. Et avec le récent décès de son mari, rien n'est moins sûr.

## *Amandine*

Les choses rentrent tout doucement dans l'ordre. N'ayant souscrit ni contrat de mariage, ni assurance-vie, je n'ai eu pour seul soucis que de régler et résilier les abonnements de mon mari et de piocher dans nos maigres économies pour payer la crémation. Maintenant, il ne reste plus qu'à retrouver une discipline de vie qui rassure autant les garçons que moi. Heureusement que Nata met un peu de fantaisie le week-end et qu'Élisa, en partageant le même emploi, me garde sur les rails durant la semaine.

Nos longues promenades me permettent de me vider un peu des tensions afin d'accueillir mes fils en toute sérénité le soir, les sorties au parc après l'école me donnent un peu de répit avant de rentrer. Les deux dernières années passées avec mon mari ont été tellement difficiles que cet appartement m'étouffe chaque jour davantage même en l'absence de Nicolas. Je supporte de moins en moins d'y vivre. Je n'ai pas les moyens de le quitter et de toute façon, je refuse de retirer mes fils du contexte rassurant des habitudes et des lieux connus. Ils commencent à retrouver le sourire et un peu de la joie qu'ils ont perdus ces derniers mois. Tout ce que je souhaite maintenant, c'est de leur donner une vie pleine de rire et d'amour.

— Allez, ma fille, c'est mercredi ! Un petit tour au marché et les couleurs des étals égaieront un peu ta journée, me motivé-je en changeant la couche du petit qui me regarde avec un grand sourire. Bah, oui, qu'est-ce que t'en penses toi ? Tu t'en fiches pas mal en fait, hein ? Tant que ta couche est vide et ton ventre plein... Tu as bien raison, va, profite en tant que tu peux.

Je prépare le second, puis sors retrouver Élisa sur le palier.

— Prête ?

— C'est parti !

Nous descendons aux garages où nous récupérons les poussettes et installons les plus petits.

En descendant la rue, nous discutons de tout et de rien, mais ce n'est pas vraiment dans nos habitudes. En général, on profite de ces moments de solitude pour se confier sur nos problèmes de couple, d'éducation ou de comportement de nos enfants ou de ceux qu'on garde, ayant pour double but d'évacuer la pression tout en ayant une oreille attentive pour les quelques fois où l'autre n'arrive pas à trouver une solution.

— Au fait, Mandy, tu as des infos concernant le nouveau voisin ?

— J'ai juste appris par Rose-Marie que c'était un espagnol qui ne parle pas le moindre mot de français.

— Le pauvre, ça ne doit pas être facile tous les jours pour lui.

— Tu m'étonnes.

— Pourquoi tu ne vas pas lui proposer ton aide ?

— Tu sais très bien pourquoi.

— Tu peux bien trouver une demi-heure le samedi ou le dimanche pour lui parler.

— Je n'ai pas beaucoup de temps avec ma fille, alors j'aimerais bien en profiter au maximum.

— Je sais bien, mais bon, quelques minutes...

— Non. En plus, depuis le temps que je n'ai pas parlé, je ne suis pas sûre de pouvoir tenir une conversation, même de base.

— Tu n'aurais pas plutôt peur que ça te rappelle des souvenirs plus ou moins agréables ?

— Si tu crois que j'ai besoin de ça pour penser à lui... Il me suffit de regarder Natalia.

— Elle lui ressemble donc tant ? Tu ne m'as jamais vraiment parlé de lui.

— Parce que c'est difficile.

— Encore maintenant ?

— Ça l'a toujours été. Il a été mon grand amour.

— Nicolas le savait ?

— Oui. Il a voulu tenter sa chance malgré tout.

— Comment il a vécu ça ?

— Très mal. Tu as bien vu comment ça a fini.

— Tu veux dire que son alcoolisme était dû à ça ?

— Oui, réponds-je honteusement.

— Je croyais que c'était parce qu'il avait perdu son boulot.

— Non, c'est le départ de Natalia qui a précipité un peu les choses.

— J'aurais cru qu'au contraire, de ne plus l'avoir sous les yeux au quotidien, aurait simplifié les choses pour lui.

— Pour lui, oui. Mais pas pour moi. Ne te méprends pas j'aime mes garçons, mais ma fille... Bon, changeons de sujet. Tu sais, vu qu'il fait beau, je pense que je vais profiter pour aller marcher un peu avec les enfants le samedi matin, comme ils ne font pas de sport, ça ne leur fera pas de mal, et à moi non plus.

— Tu veux aller marcher où ?

— Au bord du canal. Jusqu'à la première écluse. Pour commencer, ça peut être sympa.

— C'est sûr.

Nous arrivons au marché en continuant notre discussion. Les étals sont déjà équipés des fruits d'été, donnant l'eau à la bouche aux petits qui sont pressés de manger fraises et framboises.

Durant notre promenade, et malgré l'attention qu'on porte aux enfants et à nos emplettes, je sens un malaise grandissant. L'impression d'être... surveillée.

Élisa me regarde sans comprendre. Après tout comment pourrait-elle savoir ce qu'il se passe dans ma tête ? Je lui confie mon impression et elle éclate de rire. Mais me voir relever la tête aussi souvent commence à l'inquiéter.

— Tu es sûre que tu ne psychoterai pas un petit peu.

— Je me fais peut-être des idées, ou peut-être pas, je ne sais...

Je m'interromps. Élisa tourne la tête vers moi.

— Quoi ? Il y a quelqu'un ?

— Oui...

— Tu sais qui c'est ?

— C'est juste pas possible ! Qu'est-ce qu'il ferait là ? C'est une hallucination !

Mon cœur accélère. Ça ne peut pas être lui, il se trouve à des centaines de kilomètres, sans compter qu'il ne parle pas le moindre mot de français.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est purement impossible.

— Tu crois avoir vu qui ?

— Un fantôme du passé.

— Mandy !

— Le père de Nata.

— Tu es sûre de ne pas avoir rêvé ? Qu'est-ce qu'il viendrait faire en France ?

— C'est justement la question que je me pose. En y réfléchissant, il est possible qu'il soit venu pour le boulot, mais dans ce cas il n'aurait rien à faire dans un marché au milieu de la matinée.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— C'est un joueur de Hand-ball.

— Un sport que tu connais bien.

— À un certain moment, oui.

— Tu ne suis pas les matchs ?

— Non, il jouait en équipe régionale quand on s'est rencontrés. Mais comme il venait d'être sélectionné pour la nationale, j'ai préféré arrêter de regarder. Le voir aurait été trop difficile. Il voulait qu'on s'oublie pour vivre, j'ai essayé...

— Mais sans succès.

— Tu penses qu'on puisse oublier le grand amour de sa vie ?

— Je t'avoue que je ne sais pas.

— Tu crois au coup de foudre ?

— Pas vraiment.

— Et pourtant...

— C'est ce que tu as vécu avec lui ?

— Si rester coite en rencontrant quelqu'un, que le moindre éloignement est une déchirure, que tu ne conçois pas ta vie sans lui et que tu tombes intensément amoureuse dès le premier regard, c'est signe de coup de foudre, alors oui.

— Pourtant, j'ai toujours entendu dire qu'un amour débutant par un « coup de foudre » ne durait pas.

— Moi aussi. Mais ça fait des années qu'on ne s'est pas vus. Et puis est-ce qu'il se souvient de moi ? J'en doute. Il était déjà un Don Juan à l'époque, alors maintenant qu'il a une certaine célébrité... et puis, ce que je « ressens » pour lui, est-ce vraiment de l'amour à l'heure actuelle ou juste la réminiscence d'un souvenir ? Est-ce que ce ne serait pas un manque parce que mon mari vient de décéder et que ma fille, sa fille, est partie de la maison ?

— Votre fille.

— Pardon ?

— Tu as dit : ma, sa ; mais elle est votre fille. Elle est née de l'acte d'amour d'après ce que j'ai cru comprendre.

— Me concernant, oui. De son côté, je ne sais pas.

— Tu m'as bien parlé d'un coup de foudre, non ?

— Oui, mais il était peut-être pas réciproque. Je ne le saurai jamais.

— Nata est courant de quoi ?

— De toute l'histoire.

— De tout ?

— Dès qu'elle a été en âge de comprendre, nous en avons discuté. Elle a toujours su que Nicolas n'était pas son « vrai » père. De toute façon, elle était déjà grande quand on s'est rencontrés.

— Et quand les garçons sont nés, ça n'a pas posé de problème ?

— Bizarrement, non.

— Juste par curiosité, si tu tombais sur lui au coin de la rue, qu'est-ce que tu ferais ?

— Très bonne question. Ramène-le-moi et je te dirai.

— Tu ne sais pas ? Vraiment ?

— Tu sais, le lendemain de notre rencontre, quand il est venu nous chercher, j'ai mis presque une heure pour sortir de la salle de bain, pourtant j'étais prête.

— À ce point ?

— Ce que je ressentais était tellement fort que j'avais peur. Peur de mes sentiments, peur d'avoir rêvé, peur d'avoir mal interprété les signaux. Peur de me faire jeter encore une fois. Parce que celle-là aurait été la pire de toutes.

— Et bien !

— Je sais, ça fait mélodrame.

— Comment as-tu pu épouser Nicolas ?

— Je l'aimais. Pas de la même façon qu'Elio, mais je l'aimais. Et puis, l'un comme l'autre, nous devons continuer nos vies. C'est ce qu'il m'a demandé, alors j'ai tout tenté pour l'oublier...

Nous faisons le trajet de retour, perdues dans nos pensées. Heureusement, les petits, qui commencent à fatiguer, ne lâchent pas les poussettes parce que l'attention du départ n'est plus présente. Si une impression me met dans cet état, je n'ose pas imaginer ce que ce serait si je devais le croiser un jour.

Tous les matins, après la sieste, nous sortons pour faire prendre l'air aux enfants. Éliisa a bien compris que parler d'Elio était douloureux pour moi, alors elle évite d'en parler. Pourtant je vois bien qu'elle en meurt d'envie.

— Disons que depuis mercredi je pense souvent à lui. Du coup, ça me file le cafard. Mais ce n'est pas grave, ça va passer. Dès que Nata rentrera, ça ira mieux, tu verras.

## *Elio*

Jeudi, seize heures dix, je sors de chez moi. J'attends dans le hall de l'immeuble de voir Amandine et son amie passer avec les poussettes, puis les suis de loin. Elles sont tellement prises dans leur discussion que j'ai toutes les chances de passer inaperçu.

Elles s'arrêtent devant l'école. Je traverse la rue, me cale devant le magasin qui lui fait face, m'absorbe dans l'inspection de la vitrine. Du moins, c'est ce que les passants doivent penser, en tout cas j'espère, car en réalité, je surveille ma cible grâce au reflet dans la vitre.

Les enfants sortent. Je me retourne pour avoir une meilleure vue. Je reconnais les deux garçons d'Amandine sans difficulté. C'est incroyable à quel point ils peuvent être différents physiquement et, pourtant, aussi similaires dans leurs agissements. Sans honte, devant les copains, les garçons font un câlin à leur mère pour lui dire bonjour. Quand ai-je pris la peine d'embrasser ma propre mère, que ce soit en public ou même en privé ? Ça doit remonter à loin parce que je n'en ai pas le moindre souvenir.

Les jeunes femmes repartent. Mais au lieu de rentrer, elles franchissent le portail, à droite de l'école. Je me décale légèrement, les laisse prendre un peu d'avance. Et en profite pour la regarder marcher. Son déhanché me ramène vingt ans en arrière, où je l'avais rien que pour moi, où elle dansait avec moi. Rien que de me remémorer ces moments, je sens la tension monter en moi. Je n'en reviens pas. L'effet qu'elle avait sur moi à cette époque est toujours aussi puissant aujourd'hui. Malgré les années passées, jamais son emprise sur mes sens n'a diminué. Mais là, il faut absolument que je me reprenne et que je n'oublie pas que je me trouve devant une école. Je traverse la rue et passe le portail à mon tour.

Un parc ! Pourquoi n'ai-je pas pensé à ça ?! Que peut bien faire une femme avec des enfants à la sortie des classes ? Non, mais quel idiot !

À rester la majeure partie du temps enfermé chez moi quand je ne suis pas au gymnase, je n'ai même pas pris la peine d'explorer les alentours ! Hormis le canal, puisque j'y fais mon jogging tous les matins. Du coup, je profite de l'aubaine pour en faire le tour et je suis étonné de trouver, en centre-ville, autant de diversité : une aire de jeux pour les enfants, un espace canin, un sentier de promenade où des joggers courent, des agréés, une fontaine et, surtout, il y a des arbres et de l'ombre partout... vraiment de quoi combler les habitants du

quartier ! Maintenant, je sais où venir le soir quand j'ai besoin de m'aérer le cerveau de cette situation par trop pesante. Je me rends même compte qu'il y a plusieurs autres entrées. Bon, maintenant que je sais quelle est son occupation après l'école, je franchis le portail en sens inverse et repars chez moi, fier de mes découvertes, mais me promettant de tester chaque portail pour voir où ils mènent.

**Mission n°1 : Remplie.**

## *Amandine*

Vendredi soir, je parle de mon idée de marche au bord du canal à Natalia pendant que nous prenons un café tranquillement. Sportive, elle accepte. Même si ce n'est pas du sport à proprement parler, c'est au moins une activité qui nous aérera un peu la tête, qui nous fera passer du temps en dehors de la maison et passer du temps en famille.

Le lendemain, une fois les corvées évacuées, nous partons pour notre première promenade. Je surveille de près mes fils qui adorent ramasser feuilles, cailloux et autres trésors, s'approchant un peu trop près de la rive à mon goût. Pendant ce temps, Natalia admire les bateaux avec attention, ne regardant devant elle que par moment afin de s'assurer qu'elle ne risque pas rentrer dans quelqu'un. Ce qui est loin d'être le cas de mes deux garnements. Ils sont tellement heureux d'être dehors qu'ils ne font attention à rien d'autre qu'à ce qu'ils trouvent sur le sol !

Tout à coup, la posture de ma fille m'interpelle. Elle regarde fixement un jogger qui arrive face à nous. Mais mes monstres partant dans tous les sens, je n'ai pas le temps de faire attention au jeune homme, perdant quelques minutes pour la taquiner par la suite. J'attrape les garçons par les bras et les ramène de l'autre côté de la promenade où j'espère bien qu'ils resteront quelques minutes. Je tourne la tête vers Nata pour la voir, bouche bée, regarder le jogger. Alors, je tourne les yeux vers lui. Que peut-il donc avoir de si spécial pour que ma fille, habituellement si discrète, le regarde avec autant d'insistance ? D'eux-mêmes, mes yeux se posent directement dans ceux du coureur me mettant dans le même état que Nata.

## *Elio*

À chaque jogging du week-end, je croise des familles qui se promènent et j'ai toujours un regard attendri pour ces parents qui partagent un moment de bonheur avec leurs enfants. Je tente d'imaginer l'effet que ça fait d'être père, mais mon imagination est tellement limitée, que je n'y arrive pas. Je n'arrive à discerner qu'un enfant asexué et sans visage, alors que celui de sa mère en est troublant de netteté.

Certes, pour un homme entrant dans la quarantaine ce n'est pas encore trop tard, mais si Amandine m'a oublié ou ne souhaite pas me revoir, chose que je peux comprendre vu notre séparation, alors adieu mes rêves de paternité !

Pris dans mes pensées, je ne remarque pas immédiatement, la jeune fille qui me regarde. Mais plus je m'en rapproche, plus son regard insistant me ramène dans la réalité, au point que je finis par tourner les yeux vers elle. Je la reconnais, c'était la jeune fille qui passe ses week-ends chez Amandine. Mais ce regard... ces yeux noirs... à la voir de près, son visage me dit quelque chose, pourtant je suis sûr de ne l'avoir jamais rencontrée avant.

Si elle est là, ça veut sûrement dire qu'Amandine est là aussi. Je me rapproche de la petite famille. Je jette un regard vers la jeune femme qui accompagne les enfants. Heureusement, elle est accroupie. Mais c'est elle. Aucun doute possible.

Puis, lentement, elle se relève, tourne la tête vers la jeune fille puis vers moi. Nos yeux se retiennent quelques secondes, comme s'ils s'accrochaient à une bouée de secours. Comme s'ils se reconnaissent.

Un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale, me glaçant au plus profond de mon être. Elle semble stupéfaite. Même si nos yeux ne se sont pas portés ailleurs que dans ceux de l'autre, je suis prêt à parier ma chemise qu'elle m'a reconnu. Je me doute que c'est un choc pour elle et qu'il va falloir lui laisser le temps de digérer cette rencontre, mais j'ai déjà peur de sa réaction. Moi-même, j'ai beau avoir eu le temps de m'y préparer, avoir imaginé cette rencontre bon nombre de fois, mon cœur bat la chamade. Dans les divers scénarios que j'ai imaginés, elle était toujours heureuse de me retrouver, mais la réalité sera-t-elle dans les mêmes eaux ? Sincèrement, j'ai des doutes.

Mon jogging est désormais compromis et je n'ai qu'une envie : me retrouver à l'abri des regards, que personne ne me prête attention. Enfin, personne sauf cette mère de famille qui n'a pas quitté mon esprit depuis vingt ans et que je brûle de serrer à nouveau dans mes bras.



## *Amandine*

Je n'y crois pas ! C'est bien lui ! L'échange a beau avoir été bref, je reconnaîtrais ces yeux n'importe où. Que fait-il donc faire en France, dans ma ville ? La coïncidence est un peu grosse.

Lui, qui a marqué mon cœur au fer rouge, qui m'a offert bien plus qu'il ne le pense, est là. Je le suis des yeux alors qu'il s'éloigne de nous. Tout à coup, je prends conscience que Natalia est là, elle aussi. Après un moment d'effroi, je me tourne vers elle. Elle aussi le suit des yeux. Que peut-elle bien penser ? Qu'est-ce qui peut bien lui traverser l'esprit, au moment où, sans le savoir, elle est peut-être en train de vivre le moment le plus important de sa vie ?

Il faut que je me reprenne. Que je détourne l'attention de ma fille de cet homme dangereux pour notre santé mentale et familiale.

Je souffle un grand coup et m'adresse à ma fille.

— Bah, alors, tu es devenue sourde ou quoi ?

— Pardon ?

— Je te disais qu'on y allait.

— Oh... J'arrive.

Ouf ! Natalia n'a pas vu mon trouble. En même temps, elle est tellement intriguée que rien d'autre ne semble avoir d'intérêt.

— Tu as vu le jogger ?

— J'ai pas fait attention, pourquoi ?

Je garde la tête baissée comme si mon attention était portée sur les recherches des garçons. Il est hors de question qu'elle se rende compte de l'état d'effolement dans lequel je suis. Pourtant, je sais qu'il ne passera pas longtemps inaperçu pour elle.

— J'ai l'impression de le connaître, mais je n'arrive pas à savoir où j'aurais bien pu le voir.

— Tu sais, les impressions de déjà-vu sont fréquentes. Et puis, avec la quantité industrielle de personnes que tu croises à la fac....

— Tu crois ?

— Mais oui !

— Ça va, toi ?

— Bien sûr, pourquoi ?

— Tu es aussi blanche que si tu avais croisé un fantôme.

— Comme tu y vas ! Je commence à avoir faim, c'est tout.

— Si tu le dis.

— Un pique-nique au parc, ça vous dit les garçons ?

— Ouais ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Vas-y, fais diversion.

— Je ne fais pas diversion. J'ai faim.

— Bien plus que d'habitude, a priori.

— On a pris l'air, on s'est dépensés. Ça creuse. Et puis, il fait beau alors autant en profiter pour manger dehors.

— Oui, maman.

Je sais très bien qu'elle accepte la réponse, mais qu'elle n'est pas dupe. De la même façon que je sais aussi qu'elle y reviendra un peu plus tard. Mais, pour l'instant, je la remercie intérieurement de ne pas insister.

Les garçons sont tellement contents d'aller faire un pique-nique qu'ils ont pressé le pas. J'ai beau avoir toujours la plus stricte, je suis aussi bien plus fantasque que leur père. Et du haut de leur jeune âge, ils apprécient autant d'avoir les limites d'une vraie maman que la souplesse d'une maman copine quand on fait ce qu'on appelle « une sortie liberté ». Les règles ont été claires dès le début : libres, mais polis et respectueux sous peine d'annulation de ces sorties. Et comme elles font du bien à tout le monde, tous respectent ces règles avec plaisir.

## *Elio*

J'arrive chez moi, essoufflé, le cœur battant à tout rompre. Je ferme la porte à clé, m'y adosse et tente de réguler mon rythme cardiaque. Jamais je n'ai été aussi fébrile.

« menteur ! Quand elle est sortie de la salle de bain d'Anita dans sa robe noire, dans quel état étais-tu ? » L'essoufflement mis à part, le même. Mon cerveau s'était emballé aussi vite que mes idées. C'est à ce moment que j'ai compris qu'elle sera toujours partie de ma vie, quoiqu'il arrive.

J'ai essayé de rester sage et j'ai même presque réussi à contenir mes pulsions. J'ai profité de sa présence au maximum, mais son départ a été dévastateur. Il faut reconnaître qu'être séparés de cinq cents kilomètres et d'une frontière, ce n'est pas rien !

À chaque fois que je pense à elle, je revois ses yeux, chargés de petites étincelles : de bonheur, de malice, de taquinerie. Il y en a toujours une. Et quand on s'est déclaré notre amour... Ce n'était plus des yeux, mais des braises incandescentes qui faisaient monter la température en moi. C'est à ce moment, que j'ai su que, non seulement elle me disait la vérité, mais aussi que je ne retrouverai jamais cette flamme chez aucune autre, que c'est elle qui m'est destinée. Mais j'ai dû être fort : le destin me l'avait choisie pour mieux me la retirer quelques jours plus tard.

Je me souviens du bonheur que j'ai ressenti quand j'ai reçu sa première lettre et le trac au moment de lui répondre. Pour un peu, j'aurais juste écrit « Je t'aime, dépêche-toi de revenir ». Heureusement que mon métier me permet de me défouler ! Être sur des montagnes russes sentimentales est épuisant. Du coup, pour le repos de mon esprit, j'ai pris la décision qui s'imposait à ce moment : à son retour, la voir deux minutes, juste le temps de lui annoncer une séparation définitive. Quelle partie de plaisir ! Et encore, ce jour-là, je n'avais pas ses yeux face à moi.

Puis, le jour de nos retrouvailles est arrivé... pff... je pense que j'ai vraiment minimisé ce qui m'attendait. En y réfléchissant, rien n'aurait pu m'y préparer. Face à elle, je suis vraiment un lâche. C'est incroyable l'impact que ce petit bout de femme peut avoir sur moi. À peine ai-je le temps de lui dire ce que j'ai prévu, qu'elle me fait la demande la plus incroyable. Oh, j'ai bien tenté de résister, mais ses yeux... encore et toujours eux... emplis de douleur et d'amour, fixés sur moi ont quelque peu corsé les choses.

Je l'ai embrassée.

Elle a passé ses mains sous mon t-shirt pour les poser à même ma peau, hum, mon traître de corps n'a plus obéi à rien d'autre qu'à l'idée lancinante qui me tournait dans la tête depuis des semaines. Et j'ai craqué. À l'heure actuelle, j'en ressens toujours la brûlure chaque fois que j'y pense depuis vingt ans. Vingt ans ! Vingt longues années perdues parce que par fierté j'ai refusé de l'écouter...

Le bonheur que j'ai ressenti après l'avoir retrouvée.

La déception quand j'ai appris son mariage.

La tristesse accompagnée d'un certain soulagement quand j'ai eu connaissance de son veuvage.

L'incertitude depuis que je vis en face de chez elle.

Le trac suivant ce premier échange visuel.

Et maintenant, l'angoisse de sa réaction à venir.

## *Amandine*

Enfin, on est installés sur l'herbe, chacun déguste son sandwich. Les garçons mangent vite pour partir aux jeux, alors que je mange sans me rendre compte que Natalia me regarde, un peu inquiète.

Durant les huit premières années de sa vie, nous n'avons compté que l'une sur l'autre. Mes parents ayant coupé tous liens entre nous quand j'ai refusé d'avorter.

Puis Nicolas est entré dans nos vies et nous sommes tombés tendrement amoureux. Nous avons vécu ensemble, tous les trois, comme une famille, puis nous nous sommes mariés et avons fondé une famille.

Quand les garçons ont demandé pourquoi Natalia appelait Nicolas par son prénom au lieu de « papa », nous avons été d'accord tous les deux pour leur dire la vérité. La famille s'est formée sans faux-semblants ni secret, et nous sommes aussi unis et heureux que n'importe quelle autre famille.

Puis le départ à la fac de Natalia est arrivé et le lien qui semblait si solide s'est rompu.

Depuis le début de notre relation, Nicolas connaît l'histoire de la conception de Natalia et sait que, même si je l'aime, notre amour n'est pas le même que celui que j'ai partagé avec le père de ma fille.

Lorsqu'elle est partie, même si elle revenait le week-end, Nicolas a perdu pied et a plongé dans l'alcool avant de perdre son emploi, un an après. Mais rester à la maison était pire encore. Il s'est rendu compte que j'arrivais à gérer mon emploi ainsi que les garçons et la maison. J'ai toujours été indépendante financièrement. Devenue nounou, je gagne même plutôt bien ma vie, et avec mon sens inné de l'organisation, j'ai peu souvent besoin d'aide. Nicolas a fini par se sentir seul, inutile, mal-aimé et par faire de mauvais choix.

La pire période de ma vie. La dernière année qui vient de s'écouler me laisse un goût amer dans la bouche. J'étais vraiment attachée à Nicolas. Notre amour était doux, sans heurt, empli de confiance. C'est du moins ce que je croyais jusqu'à ce que son comportement change. Je supportais de plus en plus mal ses sautes d'humeur quand il était sobre et je m'accommodais difficilement de ses siestes sur le canapé quand il était ivre. Combien de fois ai-je dû inventer un mensonge aux parents qui le trouvaient ainsi vautré en venant chercher leur enfant ? Mais le pire reste quand même le soulagement que j'ai ressenti lors de son décès. Je me sens fautive de ressentir ce genre de sentiment alors que mes enfants pleurent leur père.

Natalia m'assure que j'ai fait un bon travail concernant le deuil pour mes fils. C'est vrai que même si je lui en voulais, j'ai pris sur moi de ne jamais parler de lui en négatif, faisant tout pour leur faire oublier les tristes moments d'ivresse et leur rappeler les bons moments qu'ils ont partagés ensemble. Chaque occasion étant bonne à saisir.

Nata passe tout le repas à me regarder. Et j'attends, sans impatience, le moment où elle va passer à l'attaque.

— Alors, dis-moi. Tu as mangé maintenant, pourtant tu n'as toujours pas repris de couleurs.

— Oh, toi ! Tu ne pourrais pas mettre ton cerveau en pause, le week-end, non !

— J'aimerais bien, mais avec les deux monstres qui me servent de frères, c'est un peu compliqué. Alors, qu'est-ce qu'il s'est passé au canal ?

— Rien, pourquoi ?

— Maman... Écoute, je ne suis peut-être plus beaucoup là, mais je te connais suffisamment pour savoir que tu n'as jamais eu le genre de réaction que tu as eu ce matin.

— Et bien si, tu viens de le dire toi-même, je l'ai eu ce matin.

— Ne te moque pas de moi, tu ne m'endormiras pas comme ça.

— Tu ne m'en voudras pas d'essayer.

— Et tu ne m'en voudras pas de rater mes exams à cause de mon inquiétude pour toi.

— Si ça, ce n'est pas du chantage !

— Je ne fais pas psycho pour rien.

— Non, je vois que tu utilises bien tes cours.

— Sérieusement, m'man, je me fais du souci.

— Bon d'accord. Durant la promenade, on a croisé une très vieille connaissance que je n'aurai jamais cru revoir.

— C'est pour ça ?

— Oui.

— Tu ne te moquerais pas de moi, par hasard ?

— Non, promis, réponds-je en tendant l'auriculaire.

— Bon, d'accord, je te crois, concéda Natalia en accrochant son doigt au mien.

Depuis qu'elle était toute petite, c'est notre signe. Elle sait donc que c'est la vérité. Cependant, elle sait aussi qu'elle est incomplète. Me connaissant, elle laissera le temps faire son œuvre, sans me brusquer.

Nous finissons l'après-midi sans que Natalia ne reparle du trouble qu'elle a

perçu.

Je décide d'envoyer les enfants à la douche et de leur laisser quartier libre pendant que je me défoule sur mon ménage. Malheureusement, si physiquement, je suis occupée, intellectuellement, c'est une autre histoire. Je ne cesse de revoir ces yeux que je n'ai croisés que l'espace de quelques secondes, mais qui font remonter tant de souvenirs. Si je ne laisse pas évacuer cette tension qui me submerge, je vais devenir folle.

Et dire qu'Élisa me demandait, il y a peu, comment je réagis si je le croisais... Eh bien, je me trouve dans la situation et pourtant je n'ai aucune idée sur la façon de réagir. Dois-je aller le voir, dois-je le laisser venir ? Quelles questions ! Aucun de nous ne sait où habite l'autre. Depuis quand est-il ici et surtout pourquoi ? Pourquoi est-il dans mon pays, ma ville ? Les questions fusent tellement vite que je ne prends même pas le temps d'y trouver une réponse. Mais un souvenir me revient tout à coup : Rose-Marie m'a dit qu'un espagnol s'était installé dans son immeuble et qu'il ne parle pas le moindre mot de français. Ce qui est tout à fait le cas d'Elio. À moins qu'il n'ait appris depuis que je suis partie ? Mais non, enfin, pourquoi donc se serait-il donné cette peine ? Justement. Alors ? Ce serait lui ? Dans l'appartement d'en face ? Mais ça fait des semaines qu'il est à nouveau occupé. Ça voudrait dire qu'il est là depuis un bon mois et qu'on ne se rencontre que maintenant ? Suis-je donc si prise dans mon quotidien pour ne pas me rendre compte qu'une personne qui a eu autant d'importance pour moi, vive si près ?

## *Elio*

Je tourne comme un lion en cage. Elle sait. Que va-t-il se passer ? Que dois-je faire ? Je viens de passer l'après-midi à me poser la question sans parvenir à trouver une réponse. Fatigué de faire les cent pas et d'avoir un comportement qui est tout sauf constructif, j'appelle mon frère.

— Salut frangin. Comment vas-tu ?

— Moi ça va, maman est folle d'inquiétude et attend un appel de ta part, alors prépare-toi à affronter une tornade. Et toi ? Tu en es où ?

— Et bien, mercredi j'ai lancé un appât sans lui laisser totalement penser que c'était vraiment moi.

— C'est bien, tu as semé le doute. Et depuis ?

— Bah, depuis, le doute est levé.

— Déjà ?!

— Disons que j'ai joué de malchance.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a changé ses habitudes. Ce matin, je l'ai croisée pendant mon footing.

— Et ce n'était pas prévu ?

— Non, d'habitude, elle fait le ménage et ensuite les courses, donc je pensais pouvoir courir tranquillement.

— Mais ça n'a pas été le cas.

— Non, elle est sortie avec ses fils et la jeune fille qui passe le week-end chez elle.

— Et cette jeune fille, tu sais qui c'est ?

— Du tout.

— Que s'est-il passé ?

— Nos regards se sont croisés, mais j'ai continué mon jogging tant bien que mal.

— Tu es parti sans lui parler ?

— Que voulais-tu que je lui dise ? Surprise ! Devine qui c'est ! En lui mettant les mains sur les yeux ?

— Non, évidemment, mais un petit bonjour, ça n'aurait tué personne.

— Alors ça, rien n'est moins sûr ! On était choqués tous les deux.

— Elle, je comprends, mais toi !

— Je ne m'attendais tellement pas à tomber sur elle que j'ai eu un moment de panique. Mon cœur s'est emballé et mon pas de course s'est accéléré. Pour te

dire, quand je suis arrivé chez moi, j'étais essoufflé.

— Effectivement ! Alors maintenant, tu vas faire quoi ?

— À vrai dire, je ne sais pas trop. C'est pour ça que je t'appelle.

— Génial ! C'est sympa de me refiler le bébé.

— Tu ferais quoi, toi ?

— Ou tu vas la voir, ou tu attends qu'elle vienne chez toi ou bien encore tu provoques une autre rencontre. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Une autre rencontre me semble préférable. De plus, ce serait forcément dans un endroit neutre.

— C'est sûr, mais tu devrais aussi faire attention qu'il n'y ait pas ses enfants. Ça pourrait peut-être mettre un froid, ou la mettre en mauvaise position.

— Ce n'est pas faux. Je te remercie, je vais réfléchir à tout ça. Oh, attends ! Je vois son amie qui va vers chez elle.

— Tu arrives à voir ça de chez toi ?

— J'habite juste en face de chez elles, alors oui. J'ai même une belle vue sur les escaliers et les paliers.

— Et bien, tu ne pouvais pas trouver mieux pour pouvoir l'espionner à ta guise.

— Ne dis pas ça. Ça ne me plaît pas.

— C'est pourtant bien ce que tu fais, non ?

— Oui, mais ce n'est pas pour autant que ça me plaise.

— Enfin, le résultat est le même.

— Je sais.

— Bon, tu appelles maman après avoir raccroché s'il te plaît que je n'ai pas une scène à cause de toi.

— D'accord. Attends, elles partent.

— Toutes les deux ?

— Oui. Elles descendent l'escalier, donc déjà elles ne vont pas chez son amie.

— Et là, elles font quoi ?

— Elles continuent de descendre. Mais il n'y a personne d'autre avec elles. Je trouve ça bizarre.

— Pourquoi ?

— Sachant qu'elle est seule, qu'est-ce qu'elle fait de ses enfants ?

— La jeune fille est peut-être là pour ça.

— Depuis que je suis là, c'est la première fois qu'elle sort.

— Justement. Elle en a le droit.

— Je ne dis pas le contraire ! Je suis étonné, c'est tout. Mais en effet, c'est peut-être une fille au pair.

— Et pourquoi tu ne profiterais pas de cette occasion pour créer cette nouvelle

rencontre ? Après tout, tu es passé maître dans l'art d'espionner...

— Arrête, ce n'est pas drôle.

— Je ne cherche pas à l'être. Allez, file, t'appelleras maman demain.

— Ok, merci. A plus.

— C'est ça, et tiens-moi au courant.

— Promis.

Je raccroche, enfile mes chaussures à toute vitesse et cours pour diminuer la distance avec les deux jeunes femmes.

## *Amandine*

Je suis sûre que Nata est derrière tout ça ! Éliisa a débarqué à la maison à une heure plutôt inhabituelle. Elle ne lâche vraiment rien, cette gamine ! Et maintenant, je vais avoir mon amie sur le dos. Moi qui ne rêve que de tranquillité pour faire le point. C'est raté !

Nous échangeons quelques mots, mais je dois reconnaître que ça me coûte. Du regard, elle interroge Nata qui lui répond d'un signe de tête. Elle me propose d'aller manger une pizza en tête-à-tête, et même si j'en ai pas réellement envie, je préfère accepter sans rechigner. Telle que je la connais, si je refuse, elle va me harceler jusqu'à ce que je m'énerve et que je cède. Autant sauter quelques étapes et m'épargner de la fatigue.

Le principal avantage de la vie de quartier est que les commerçants et les clients se lient vite, et la pizzeria a été le premier endroit où nous avons eu nos habitudes. Sauf que d'habitude, on commande par téléphone. N'étant justement pas dans nos habitudes de consommer sur place, Angelo, le patron, nous installe dans un coin tranquille, mais à portée de ses yeux.

Alors qu'on vient juste de passer commande, le regard d'Éliisa, qui est face à la porte, suit le nouvel arrivant. Intriguée par le fait qu'il regarde autour de lui, elle le regarde quelques secondes.

— Le corps qu'il a !

— Qui ?

— Le type qui vient d'entrer.

— Ah ? Je ne vois pas.

— Et bien, ça prouve bien qu'il y a quelque chose qui cloche.

— Tu crois ?

— Mandy, je te connais. Je ne sais peut-être pas tout, mais je te connais assez pour savoir que ça ne va pas. Raconte-moi. Natalia se fait du souci, tu sais, et maintenant, moi aussi.

— Tu te rappelles la question que tu m'as posée mercredi matin, au marché ?

— Pas vraiment, je t'en ai posé tellement.

— Sur le père de Nata. Tu m'as demandé comment je réagirais si je le croisais au coin de la rue.

— Ce à quoi tu m'as répondu que tant que tu n'es pas dans la situation, tu ne peux pas savoir.

— Et maintenant que j'y suis, je ne sais toujours pas.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Qu'il est en France, tout près d'ici.
- Tu veux dire que l'espagnol de Rose-Marie...
- J'en suis presque sûre.
- Comment tu le sais ?
- Je t'ai dit que je voulais emmener les petits se promener au bord du canal ce matin.
- Oui.
- Nous y sommes allés.
- Vous l'avez vu là-bas ?
- Oui.
- Et c'est depuis que tu as un comportement bizarre, au point d'inquiéter ta fille.

## *Elio*

J'ai beau ne pas parler français, j'ai quand même un peu de vocabulaire. L'application que j'ai trouvée sur internet pour apprendre le français commence à porter ses fruits. Du coup, sans comprendre la discussion dans sa globalité, il y a quand même des mots que je perçois. Mais ne pas comprendre ce qu'elles se disent est quand même frustrant.

Ma commande arrive. Je paye ma pizza, la prends et me retourne avec appréhension. En entrant, j'ai vu qu'Amandine faisait dos à la porte, mon entrée est donc passée inaperçue, ou presque. En sortant, je n'ai pas d'autre choix que de lui faire face, et sûrement devoir affronter son regard. Comment réagira-t-elle en me voyant pour la deuxième fois de la journée ? En me retrouvant dans son quartier ? Parce que si ce matin, la question est restée sans réponse, ce soir, elle sera claire !

Tout à coup, mes pieds semblent être recouverts d'une chape de béton. Je n'arrive plus à bouger. Le patron me regarde, étonné.

Ce matin, j'ai pris ses jambes à mon cou et là, je ne suis même pas capable d'esquisser le moindre geste ou même de réfléchir : la trouille me paralyse.

— Ça va, mon gars ?

J'entends un bruit mat. Un couvert vient d'être lâché et sans me retourner, je crois savoir par qui et pourquoi. Prenant mon courage à deux mains, je pivote pour lui faire face. La chute a sonné l'heure de l'affrontement.

Blanche comme un linge, Amandine semble si abasourdie que sa compagne me regarde et se rend compte que je suis dans le même état.

Tremblante, elle pose ses mains sur la table pour se lever, mais n'y parvient pas. La stupéfaction passée, la détresse prend le dessus, ses yeux s'embuent et les larmes, traîtresses, se mettent à rouler sur ses joues.

Rassemblant toutes ses forces, elle parvient péniblement à se lever légèrement, mais retombe lourdement sur sa chaise, lâchant un gémissement d'angoisse.

— Pourquoi ?

Son amie la regarde, étonnée. Par réflexe, par habitude avec moi, Amandine s'exprime en espagnol. Elle pose à nouveau son regard sur moi. Elle me regarde avec minutie. Elle rougit légèrement puis pâlit. Des souvenirs doivent lui remonter à la mémoire. Les derniers n'étant pas les meilleurs.

— Pour toi, lui réponds-je.

Je la vois passer par divers sentiments sans douter une seule seconde que la

colère gagnera cette bataille. Je prends mon courage à deux mains. Je ne connais pas ses colères, je ne peux donc pas m'y préparer, mais l'air de rien, si elle est aussi passionnée dans tous les domaines de la vie que lorsqu'elle était dans mes bras, je peux m'attendre à voir une tigresse. Si, après notre séparation, nous avons ressenti la même douleur et que sa colère en est proportionnelle... aïe, aïe, aïe, ça va faire mal !

— Va-t'en ! crie-t-elle en se levant.

— Mandy...

— Va-t'en !

— Ce n'est que le commencement.

— Non ! C'est fini depuis bien longtemps !

— Je te promets que non.

Je pars. Sa colère, bien que légitime, a réveillé mon esprit combattant. Oui, elle est courageuse et aussi compétitrice que moi, mais je suis venu jouer le match de ma vie, et il est absolument hors de question que je reste sur le banc de touche ou que je le perde. Un partout, balle au centre !

## **Mission n°2 : Plus que remplie**

## *Amandine*

Quel choc ! Si un doute persistait depuis ce matin, pour le coup, j'ai la confirmation. Sérieusement, je ne me serais jamais attendue à avoir une telle réaction. Me retrouver con devant lui, oui. Me retrouver muette, oui. Mais la colère... pourtant, dans ses yeux j'ai pu voir un défilé de sentiments : stupeur, tristesse, tendresse et détermination. Un cocktail qui me fait peur. Il y a vingt ans, il a décidé de me quitter, pour notre « bien » paraît-il, alors que j'ai su par Anita qu'il avait eu du mal à s'en remettre, autant dire que maintenant qu'il a décidé tout à fait autre chose et qu'il a fait le plus dur, je m'attends au pire.

— Ça va, Mandy ?

— Je suis navrée Angelo.

— Ne t'en fais pas.

— Toi qui disais ne plus pouvoir tenir une conversation en espagnol ! Je suppose que c'était le père de Natalia ?

— Oui. Elio... murmuré-je, les larmes aux yeux.

— C'est la première fois que tu dis son prénom devant moi.

— Ah ?

— Mandy ?

— Désolée. Je n'ai plus tous mes esprits.

— Je vois ça.

— Je vais rentrer.

— Sûrement pas.

— Pourquoi ?

— Tu dois cracher le morceau. Je suis sûre que tu n'en as jamais parlé à personne.

— De quoi ?

— D'Elio, de vous, de votre histoire.

— Si. Caroline connaît toute l'histoire. Et Nicolas savait qu'il était le père de Nata.

— Il connaissait son nom ?

— Non.

— Il savait ce que vous éprouviez l'un pour l'autre ?

— Plus ou moins.

— Il savait quoi, exactement ?

— Que j'avais rencontré quelqu'un en Espagne de qui je suis tombée enceinte

et que j'ai découvert ma grossesse qu'une fois rentrée en France.

— Et connaissant Nico comme je le connais, il ne t'a jamais posé plus de questions que ça.

— Non.

— Et Nata ?

— À peu près la même chose.

— Tu as chanté la même chanson à tout le monde.

— Oui.

— Pendant toutes ces années, tu n'as jamais vraiment crevé l'abcès.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— La tension qu'il y avait entre vous ! Waouh ! Ce n'était pas que de la colère !

— Et que voudrais-tu que ce soit ?

— Eli a raison, intervint Angelo en amenant les pizzas. Il y en avait, certes, mais on sent qu'il y a autre chose derrière.

— Comme quoi ?

— Alors ça, Tesoro, il n'y a que vous deux qui le sachiez. Allez, mangez, ça vous aidera à réfléchir.

— Raconte-moi.

— Que veux-tu savoir ?

— J'aimerais connaître votre histoire.

Pendant que nous mangeons, je raconte ma rencontre et mon « histoire » avec Elio. Jouant franc jeu, je lui avoue même qu'il est mon grand amour et que ne l'ai jamais réellement oublié.

— Et bien, dis donc. C'est une sacrée histoire. Ce n'est pas étonnant que tu sois si tendue en le revoyant !

— Crois-tu !

— Te voilà dans de beaux draps !

— C'est tout à fait ça.

— Au niveau de tes sentiments, tu en es où ?

— C'est le chaos.

— Tu l'aimes toujours ?

— J'en ai bien peur.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas. Je me rends compte que mes sentiments sont aussi forts qu'il y a vingt ans. Et ça me fait peur. Parce que s'il a décidé d'aller jusqu'au bout, je n'ai aucune chance. Sauf que maintenant, je ne suis plus toute seule.

— Vous vous êtes dit quoi ?

— Je lui ai demandé pourquoi et il a répondu « pour toi ».

— Comme c'est romantique...

— Ça peut sembler l'être.

— Arrête, c'est génial !

— Tu trouves ?

— Mais oui ! Vous allez pouvoir reprendre votre relation où vous l'avez laissée et former une famille avec Nata et les garçons. Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Que c'était fini depuis longtemps.

— Tu plaisantes !

— Non. Mais, rassure-toi, avant de partir, il a répondu que ce n'était que le début.

— Et toi, tu restes plantée là.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? D'abord, je suis sous le choc et après en colère. C'est déjà pas mal que j'aie pu aligner deux mots !

— Pourquoi, revoir l'amour de ta vie te met en colère ?

— On sort tout juste la tête de l'eau à la maison. On commence à trouver un rythme qui nous convienne à tous, et je n'ai aucune envie de retomber dans le piège de mes sentiments. À ma place, tu réagiras comment toi ?

— J'avoue ne pas en avoir la moindre idée. Mais de là à être en colère...

— Quand tu aimes quelqu'un comme je l'ai aimé, que tu te fais plaquer, alors que tu es sûre de compter autant pour lui, qu'il compte pour toi, que tu as souffert pendant des mois et que cette personne ressurgit dans ta vie au moment où tu t'y attends le moins, alors que tu viens juste d'y remettre un minimum d'ordre, crois-moi il y a des raisons d'être en colère !

— Vu comme ça, effectivement c'est justifié.

— Sans compter qu'il y a aussi Nata.

— Ah, oui, c'est vrai ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Et ça aussi, ça me met en colère.

— Je n'aimerais pas être à ta place.

— Pourtant, je t'assure que j'échangerais volontiers.

— Je veux bien te croire.

— Alors les filles, vous avez pu réfléchir ?

— Surtout se calmer. Enfin, me concernant.

— En tout cas, je vois que ça ne t'a pas coupé l'appétit.

— Tes pizzas se mangent sans faim, c'est leur avantage.

— Comme tu me fais plaisir, Tesoro.

Nous finissons notre repas en silence, chacune repensant à la scène et imaginant une suite.

Je suis sûre qu'Élisa, éternelle romantique, ne peut imaginer autre chose

qu'une reprise de relation sentimentale entre Elio et moi. Rien que le fait qu'il soit venu d'Espagne, ne parlant pas français, représente une preuve d'amour, en tout cas pour elle, exceptionnelle.

De mon côté, je vois les choses beaucoup plus prosaïquement. Pour commencer, ma fille et son père se trouvent dans la même ville, augmentant dangereusement les risques de rencontre. Pour preuve : aujourd'hui. Maintenant, la priorité est de se calmer face à cette situation. Ensuite, que dois-je faire ? On s'est croisés ce matin au canal et plus j'y pense, plus je suis sûre que Nata a « reconnu » son père. Dois-je jouer cartes sur table tout de suite ? Dois-je, d'abord, prendre réellement contact avec Elio ? Il serait peut-être plus sage de renouer contact avec lui. Lui apprendre sa paternité, répondre à ses questions, me préparer à entendre les reproches qui en découleront et à garder mon calme. Surtout garder mon calme !

Auprès de lui, et a priori, ça semble être encore le cas, je suis à fleur de peau et mes réactions sont toujours aussi passionnées, m'échappant avant même que je n'aie le temps de les retenir

## *Elio*

Notre premier affrontement. Enfin, nous avons volontairement échangé un regard. Nous nous sommes parlé. Depuis le temps, et malgré ce que je pensais, j'avais oublié sa voix. Un frisson est remonté le long de mon dos, me donnant la chair de poule et j'ai dû prendre sur moi pour ne rien laisser paraître, mais la voir en direct et parler avec elle, a donné une autre dimension à mes souvenirs, pourtant toujours vivaces à son esprit.

Je me laisse tomber sur le canapé, mangeant ma pizza sans m'en rendre compte. Mon cerveau fait encore des siennes et me ramène à notre dernière soirée de février. Cette soirée si belle et pourtant si douloureuse.

La pluie fine qui l'a fait sortir de la voiture. La façon dont elle s'est blottie dans mes bras, la douceur de ses baisers, la chaleur de son corps. Son mensonge pour cacher sa tristesse. Le moment où elle m'a dit « je t'aime » en français, les yeux pleins d'amour et de larmes...

À cette image, j'associe toujours les quelques minutes que nous avons partagées dans une ruelle entre deux pubs. Je l'ai plaquée contre un mur. J'ai pris sa cigarette. C'était la seule chose qui me déplaisait chez elle. Je l'ai regardée, lui disant, comme si elle ne le savait pas déjà, que « fumer rend malade » en jetant la cigarette qu'elle venait pourtant à peine d'allumer. De peur qu'elle ne râle, j'ai placé mes mains de chaque côté de son visage, et, la fixant droit dans les yeux, j'ai terminé en lui disant : « Et moi, c'est toi qui me rends malade ». Pour toute réponse, elle m'a agrippé par la nuque et embrassé avec toute la fougue de ses sentiments.

C'est ce qui m'a plu chez elle, ce mélange de naïveté et d'effronterie. Mais aujourd'hui, ce n'est pas l'adolescente que j'ai eue sous les yeux, mais une femme en détresse. Elle a tenté de le dissimuler, mais je me suis rappelé qu'avec elle, il valait mieux se fier à ses yeux qu'à son comportement. Cependant, nous sommes devenus des étrangers. Je n'ai pourtant pas l'impression d'avoir changé alors qu'elle, devenue maman, a mûri et semble être devenue plus dure qu'avant. En tout cas, j'ai été étonné par son agressivité. Je me doutais que les retrouvailles seraient compliquées et chargées en émotion. Mais la colère... Je ne m'attendais sûrement pas à ça ! Je fouille dans ma mémoire pour y trouver une raison, mais je n'y parviens pas. J'ai besoin de parler. Je tends péniblement le bras vers le téléphone et appelle Diego, encore.

— Salut frangin.

- Déjà ! Allez, raconte, qu'est-ce qu'il se passe ?
- Je les ai suivies jusqu'à la pizzeria en bas de la rue et j'en ai commandé une.
- Je suis content pour toi. Et ?
- Quand je me suis retourné pour partir, on a fait un face à face, du coup, on s'est parlé.
- J'aurais eu tendance à penser que ça t'aurait rendu euphorique plutôt que déprimé. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?
- Elle était en colère et plutôt agressive.
- Qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Elle a demandé pourquoi et je lui ai répondu « Pour toi ».
- Elio dans toute sa splendeur !
- Je sais, mais qu'est-ce que tu voulais que je lui réponde ?
- Je ne sais pas, mais bon...
- T'inquiète, elle m'a viré.
- Comment ça ?
- Elle m'a dit de partir.
- Et tu es parti ? Sans rien dire ?
- Non, je lui ai répliqué que ce n'était que le début.
- Aïe !
- C'est sorti tout seul ! En même temps c'est la vérité.
- D'accord, mais ça ressemble plus à une menace qu'à une promesse d'amour, quand même.
- Tu m'excuseras, mais je ne m'attendais pas non plus à me faire jeter.
- Et tu espérais quoi ? Qu'elle te saute dans les bras ?
- Non, bien sûr. Je m'attendais à de la surprise, qu'elle soit émue, déstabilisée, à tout sauf à la colère.
- Mets-toi un peu à sa place. Tu lui demandes, et dis-moi si je me trompe, de ne plus communiquer avec toi, de t'oublier et de faire sa vie comme si vous ne vous connaissiez pas, exact ?
- Oui.
- Elle t'obéit, refait sa vie, réussit à t'oublier et tout à coup, sans prévenir, tu te pointes chez elle comme une fleur. Si elle avait le genre de sentiments pour toi, que tu as pour elle, imagine les dégâts que ça peut causer. Tout le travail qu'elle a fourni tombe à l'eau. Il y a de quoi être en colère, non ? Tu as pu t'y préparer, toi. Pas elle.
- C'est vrai. Je ne me rendais pas compte des bouleversements que ça pouvait causer. Comme j'ai toujours eu des pensées pour elle, je m'attendais à ce que ce soit un peu réciproque.
- C'est peut-être que le cas, mais entre penser à quelqu'un et le trouver sur le

pas de sa porte c'est quand même deux choses différentes ! Et puis, regarde, toi, tu as bien caché ton jeu depuis vingt ans.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Laisse-la digérer. Vous vous recroiserez, elle s'y habituera et vous vous parlerez, tu verras. Allez, je te laisse, je vais aller manger avant d'avoir une scène de ménage chez moi.

— Une dernière question.

— Quoi ?

— Comment se fait-il que tu sois devenu si fin ?

— Ce n'est pas moi. C'est ta belle-sœur !

— Super ! Allez, bon appétit, fais-lui, quand même, un bisou de ma part.

— Pas de soucis. À plus, frérot.

— À bientôt frangin. Merci.

Je raccroche, pensif. Petit à petit, je me sens envahi par l'abattement. J'ai toujours pensé à la peine que j'ai ressentie en lui demandant de partir, j'ai aussi pensé à elle, tendrement, faisant inconsciemment la comparaison entre elle et celle qui partageait ma vie sur le moment. Mais jamais, je n'ai imaginé qu'elle aurait pu, de son côté souffrir autant que moi de cette séparation. Après tout, c'est elle qui est venue en Espagne ! Elle devait bien avoir imaginé les risques qu'elle prenait, non ? Sauf, qu'elle était venue pour se former. Et elle était repartie amoureuse, et ça, personne ne pouvait le prévoir.

Les paroles de mon frère m'ouvrent une perspective dont je n'ai pas eu la moindre idée. Pour moi, la rencontre a été émouvante. Pour elle, la surprise a nécessité un sentiment d'autodéfense. Comme l'a signifié Diego, je dois lui laisser du temps. Vivant dans le même quartier, même sans provoquer la rencontre, je ne chercherai plus à me cacher d'elle. J'agirai normalement. Je vivrai ma vie au grand jour, ferai mes courses quand j'en aurai envie ou besoin, continuerai à faire mon jogging, me promènerai, irai lire au parc... et si nous nous croisons, et bien c'est que ça doit se passer ainsi...

## *Amandine*

Quand enfin, j'arrive chez moi, j'embrasse rapidement ma fille, lui souhaite bonne nuit et pars me coucher.

Je vois bien qu'elle brûle de curiosité, mais elle n'ose pas poser la moindre question. Elle sait que si je ressens le besoin de me confier, je le ferai et qu'il ne sert à rien de forcer les choses. Elle ressemble physiquement à son père, mais il est indéniable qu'elle a mon caractère...

Parfois, elle me surprend à la regarder avec nostalgie. À ces moments, elle doit avoir envie de me poser une tonne de questions. Pourtant, elle n'en fait rien. Elle sait au plus profond d'elle que nous l'avons conçue par amour, et pour le moment, cela semble lui suffire.

Pourtant, l'heure de la confession va bientôt sonner, et je ne lui cacherai rien de ce qu'elle voudra savoir. Seulement sur ce qui la concerne. Mes sentiments, ma souffrance, elle n'a pas besoin de les connaître.

Chaque jour qui passe est difficile à vivre. Puis-je sortir sereinement, est-ce que je ne risque pas de le croiser ? Et si on se croise, comment est-ce que j'arriverai à conserver mon calme ? Les petits qui sont sous ma garde n'ont nul besoin de sentir mon stress. Pourtant, ils en reçoivent une bonne dose chaque jour. Suite à de nombreuses discussions avec Élisabeth, je finis par accepter le fait de ne plus avoir le choix. Que ce soit pour les petits ou pour moi, je dois lui parler et mettre les choses au clair.

Il me reste deux semaines de travail avant les vacances. Je ferai au mieux pour quitter le moins possible l'appartement. Je jouerai dans la cour avec les petits. Ils peuvent autant y faire du vélo qu'y jouer au ballon ou courir. Élisabeth fera de même. Et quand les vacances seront là, je profiterai de ne plus avoir d'enfants pour aller trouver ce dérangeant voisin.

## *Elio*

Ça fait un moment que je ne l'ai pas aperçue et ça commence à m'inquiéter. Au marché, il y a un marchand d'origine espagnole. J'ai l'habitude de faire mes achats à son stand, et en français. Il sait que ce n'est pas évident d'apprendre seul, alors il m'aide un peu lors de mes emplettes et puis, on s'est liés d'amitié. De temps à autre, on va boire un verre. On passe la moitié du temps à se parler en français, enfin, il tente plutôt de m'apprendre du vocabulaire, et l'autre moitié on se parle dans notre langue maternelle. Ça fait un bien fou ! Grâce à lui, je fais un peu de progrès. Un jour, il m'a demandé la raison de ma venue en France. J'ai répondu que c'était pour le travail, sans entrer dans les détails. Mais, moi qui pensais avoir été discret, j'en suis pour mes frais.

— Elles sont déjà passées, me dit Javier.

— Pardon ?

— Les femmes que tu cherches, avec les enfants. Elles sont déjà passées.

— Comment sais-tu ?

— C'est visible comme le nez au milieu de la figure. Il suffit de suivre ton regard quand tu as cet air heureux. Juste, je ne sais pas de laquelle il s'agit.

— De la plus petite.

— Tu sais qu'elle a trois enfants, quand même ?

— Trois ? Non, je savais qu'elle avait deux garçons, mais c'est tout.

— Il y a un grand écart, c'est vrai, mais elle a une fille aussi.

— Ah bon ?

En mon for intérieur, cette information me fait réfléchir. J'ai besoin d'en savoir plus, mais je ne veux pas sembler indiscret.

— Je ne la vois que pendant les vacances, mais qui d'autre pourrait-elle être ?

— J'en ai parlé avec mon frère. On pensait à une jeune fille au pair ou bien à un membre de sa famille.

— Ce n'est pas impossible, c'est vrai. Mais elles se ressemblent beaucoup.

— Tu lui as déjà parlé ?

— À qui ?

— À Amandine.

— C'est qui Amandine ?

— La mère des deux garçons.

— Tu connais son prénom ?

— Ça fait vingt ans qu'on se connaît.

- Pardon ?
- Tu as bien entendu.
- Alors pourquoi tu ne vas pas la voir, si vous vous connaissez ?
- Parce que je lui ai demandé de m'oublier.
- Vous aviez une relation ?
- Oui.
- Et bien... Attends c'est d'elle que tu me parlais l'autre soir ? Ton grand amour d'il y a vingt ans ? Celui que tu as plaqué en lui demandant de t'oublier ? C'est elle que tu reviens chercher maintenant ?
- Dit de cette façon, je comprends mieux sa colère.
- Tu m'étonnes ! On le serait à moins.
- C'est ce que mon frère m'a dit.
- Et alors, tu comptes faire quoi maintenant ?
- Je ne sais pas trop. Depuis qu'on s'est croisés à la pizzeria, je ne l'ai pas revue.
- Laisse les choses venir. La vie est pleine de surprises ! Regarde celle que tu lui as faite...
- C'est vrai. Allez, je te laisse travailler. Je vais aller courir, ça me détendra peut-être.

## *Amandine*

Enfin ! J'ai attendu ces vacances avec autant d'impatience que d'appréhension. Natalia a prévu de passer la première semaine chez son amoureux et j'ai organisé cette même semaine chez leurs grands-parents paternels pour les garçons. J'ai ainsi réussi à me dégager du temps pour régler mes comptes avec l'intrus qui vient de mettre ma vie sens dessus dessous. Ça fait deux semaines que mes nuits sont courtes et la fatigue a très largement entamé ma patience. Heureusement, Éliisa m'aide à évacuer mon stress au quotidien...

La situation me pousse à faire quelque chose qui ne me plaît pas du tout, mais je n'ai pas trouvé d'autre solution pour obtenir ce dont j'ai besoin.

J'essaie de me reposer après avoir déposé les garçons, mais je cogite tellement que je n'y arrive pas. Je n'aime pas faire quelque chose qui va à l'encontre de mes principes. Moi qui me targue d'être honnête, je vais abuser de la confiance de quelqu'un... et attendre, seule, jusqu'à demain après-midi, ça va être long. Je me prépare déjà à passer une nuit blanche ou presque.

À dix-huit heures, je sonne à l'interphone de Rose-Marie et prétexte d'être seule pour venir prendre de ses nouvelles et me faire offrir le café.

Je prends, effectivement, le temps de discuter de tout et de rien avant d'amener la conversation sur son nouveau voisin.

Plus la discussion avance, plus j'ai la certitude qu'il ne fait qu'un avec Elio.

Cependant, la vieille femme commence à avoir des soupçons et me pose directement la question.

— Je crois l'avoir aperçu au marché. Si c'est la personne que je pense, c'est un vieux copain et j'aurais aimé lui faire une surprise. Voilà, tu sais tout. Je suis désolée, j'aurais dû te le dire tout de suite.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Parce que je ne voulais pas que tu croies que je venais par intérêt.

— Ce n'est pas le cas ?

— Tu marques un point. Mais pas seulement. Je voulais avoir des renseignements, c'est vrai, mais je voulais aussi profiter d'être seule pour venir prendre de tes nouvelles.

— Donc, dès que tu sors de chez moi, tu files chez lui.

— Tant que j'en ai le courage.

— Pourquoi ? C'est si difficile ?

— Disons que ça fait très longtemps.

— Autant ?

— Une bonne vingtaine d'années.

— Ah, oui ! Alors, si c'est vraiment celui que tu penses, tu dois être pressée de le revoir.

— Autant que j'appréhende.

— Alors, file, je ne voudrais pas te faire perdre ton courage.

— Merci, dis-je en me levant.

— Au fait, tu sais dans quel appartement il est ? me demande-t-elle malicieusement.

— Non.

— Juste au-dessus, répondit-elle en levant le pouce.

— Merci.

Rose-Marie me ramène jusqu'à la porte d'entrée. On se salue, mais je sens son regard sur moi alors que je monte l'escalier. Juste avant que la porte ne se ferme, je l'entends déclarer :

— Je suis peut-être vieille, mais pas aveugle !

Je suis devant la porte. Je lève le poing pour frapper, puis le rebaisse. Tout à coup, la trouille me prend aux tripes. Je le relève à nouveau pour le baisser encore une fois. Je me tourne pour partir, descends deux marches et m'arrête. Depuis toujours, on me reproche d'être trop directe, trop impulsive, de ne jamais réfléchir aux conséquences de mes actes. Et pour une fois, alors que je sais plus ou moins à quoi je m'expose, je n'arrive pas à cogner contre une maudite porte !

Je remonte, regarde l'insolente comme une idiote, les larmes aux yeux. Le seul fait de penser que mon grand amour vient de faire irruption dans ma vie après m'avoir chassée de la sienne m'est douloureux. Quant à imaginer qu'il vive ici depuis des semaines... Je me refuse à croire à une coïncidence. C'est juste impossible. J'ai aimé mon mari, mais d'un sentiment tendre et simple. Ceux que j'ai ressentis pour Elio en étaient tellement éloignés...

Un amour fou, puissant et douloureux tellement il était fort. Voilà ce que j'ai ressenti pour le père de ma fille.

Et le voici, arrivant comme si de rien n'était, ne cachant rien du but de sa visite.

Submergée par les souvenirs, je m'adosse brutalement au mur et me laisse glisser jusqu'au sol. J'ai juste oublié qu'ils étaient aussi épais que du papier...

## *Elio*

Mais qu'est-ce que c'est que ce bruit ? J'ai l'habitude d'entendre claquer la porte d'entrée, mais là, le son n'est pas tout à fait pareil. Il est plus sourd, plus proche. Intrigué, je me lève et vais voir. J'ouvre la porte si vivement, qu'un sursaut m'attire l'œil vers le sol. Je savais qu'à un moment ou à un autre on devrait s'affronter. Mais pas que je la trouverais sur le pas de ma porte. Eh bien, le moment est arrivé.

Avant même qu'elle ait le temps de l'essuyer, je vois une larme rouler sur sa joue. Sans mot dire, je lui tends une main pour l'aider à se lever. Elle la saisit, tout naturellement. Dans ma main, je sens le contact de la sienne. Je prends conscience qu'elle est là. Enfin...

Sans la lâcher, je la guide dans le salon, la fais asseoir dans le canapé et file en cuisine lui faire un thé.

À mon retour, elle n'a pas bougé d'un pouce. Je m'accroupis entre ses jambes, lui mets la tasse entre les mains puis me recule et m'assois sur la table basse.

Se réchauffant avec la tasse, elle semble sortir tout doucement de sa léthargie. Elle regarde autour d'elle. S'arrête un instant sur mon visage, regarde le reste de la pièce, puis le canapé. D'un bond, elle se lève. Il est relativement abîmé, mais elle le reconnaît. C'est sur ce canapé qu'elle a perdu sa virginité. Sur ce canapé qu'on s'est aimé pour la première fois, avant qu'elle ne sorte de ma vie. C'est à ce moment que la combativité reprend le dessus.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi, cariña ?

— Pourquoi es-tu ici ?

— Je te l'ai dit à la pizzeria. Tu ne me feras pas croire que tu as les idées aussi courtes. Pas toi.

— Tu m'as dit que c'était pour moi. Mais pourquoi ?

— Parce que j'avais besoin de te voir.

— Pourquoi ?

— Pour tenter de comprendre pourquoi je n'ai pas réussi à faire ma vie depuis que tu es partie.

— Je te rappelle que c'est toi qui m'as chassée, toi qui as refusé de m'écouter et d'apporter le moindre crédit à mes projets !

— Je sais, et je m'en mords les doigts depuis.

— Bien sûr. Toi, l'homme à femmes, qui n'avais que l'embarras du choix et qui

ne voulais qu'une espagnole, tu vas me faire croire qu'une petite française t'a tourné la tête au point de ne pas pouvoir l'oublier ? A d'autre !

— Et pourtant...

— Pourtant quoi ? J'ai eu ce que je voulais et tu as eu ce que tu voulais. L'histoire était close.

— Non. Enfin... J'ai tout fait pour qu'elle le soit, mais ce n'est pas le cas. Parce que ce n'est pas ce que je voulais au fond de moi. C'est mon cerveau qui a parlé ce soir-là, pas mon cœur.

— Et alors ? Tu m'as reproché de n'écouter que mon cœur alors qu'il fallait soi-disant écouter sa tête. J'ai suivi tes directives et maintenant, vingt ans après, tu viens me trouver pour me dire que tu avais tort ? Et tu vas me dire qu'à ce moment c'était pour mon bien, peut-être ?

— Autant le tien que le mien.

— Et ça a marché pour toi ?

— Non. Depuis que tu es partie, j'ai vécu avec mes souvenirs. Dans ma chambre, dans mon salon. Tu étais partout. Même les pièces où tu n'es pas allée, je t'y voyais. J'imaginais ma vie avec toi. Tu étais partout dans mon quotidien. Bien plus que mon cœur, tu as envahi ma vie. Tu me hantes depuis notre toute première rencontre. Tu as reconnu le canapé, si je ne me trompe ?

— Je ne vois pas ce qu'il a de spécial, dit-elle en se rasant hâtivement.

— Arrête de mentir. Je sais que tu l'as reconnu. Et c'est pour ça que je l'ai amené avec moi. J'ai, plusieurs fois, été en couple, et c'est la seule chose dont j'ai toujours refusé de me débarrasser.

— Je suis contente de savoir que tu as continué ta vie de Don Juan.

— J'ai tenté de me caser. Mais contrairement à toi, je n'y suis pas arrivé.

— Je n'ai fait que t'obéir. Serait-ce un reproche ?

— Pas du tout. Ce que je veux te faire comprendre, c'est que mes sentiments pour toi étaient si forts qu'aucune n'a réussi à me faire t'oublier. Ce n'est pas un reproche. Juste la triste constatation que tes sentiments pour moi n'étaient pas ceux que je pensais.

— C'est pour ça que tu es venu en France ? Pour voir si la petite merdeuse que tu as jetée a réussi, elle, à t'oublier ?

— Non. Je voulais savoir si j'étais amoureux d'un souvenir ou si j'avais toujours des sentiments pour cette petite tornade qui a traversé ma vie en semant le K.O dans mon cœur. Ce petit bout de femme qui a joué les faibles alors qu'elle était forte, qui m'a fait me sentir un chevalier volant au secours de sa princesse alors que je n'avais aucunement envie de m'attacher à qui que ce soit. Cette jeune fille qui savait faire preuve autant de légèreté que de sérieux. Cette étrangère que j'ai renvoyée chez elle pour que l'un comme l'autre souffre le

moins possible, mais qui est partie avec mon cœur. Je ne peux même plus voir la pluie tomber sans penser à cette fameuse soirée !

— Parce que tu veux me faire croire que tu avais des sentiments pour moi ? Laisse-moi rire !

— Et pourquoi n'en aurais-je pas eu ? Je te l'avais même avoué.

— Vu la facilité avec laquelle tu m'as virée, laisse-moi rire !

Je sens la colère monter en moi. J'accepte qu'elle me traite de salop, parce que mon comportement de l'époque en est digne, mais je ne tolérerai pas qu'elle doute de mes sentiments et qu'elle remette en question ce que nous avons partagé !

— Et que croyais-tu donc ? J'ai souffert comme jamais la première fois que tu es partie, pourtant je savais que tu reviendrais. Je me suis conditionné tant bien que mal pour ne te voir qu'une seule fois, juste le temps de te dire que c'était fini. Le jour où on s'est revus, j'ai compris que ta place était auprès de moi. Mais je savais que tu partirais encore et que je souffrirais encore plus que la première fois. Et sachant que tu en souffrirais tout autant, j'ai voulu me montrer fort. C'était mon rôle.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai souffert ?

— Arrête ! Je t'ai vue partir les deux fois et je sais que tu as souffert autant que moi.

— Ne sois pas présomptueux !

— Et toi, ne mens pas. Assume la vérité. Ne me dis pas que tu n'as rien ressenti pour moi. Je ne te croirai pas !

— Que veux-tu que je te dise ? Que j'étais raide dingue de toi, que j'ai souffert au point de ne plus manger, de ne plus dormir et de pleurer tout le temps, que ça m'a pris des années pour tenter de t'oublier sans jamais y parvenir totalement ? Tu n'avais pas le droit de venir et mettre le bazar dans ma vie !

Les larmes se mettent à couler sans qu'elle ne s'en rende compte. Ému de la voir se battre contre elle-même, je me lève et lui fais face. Tendrement, je pose mes mains sur ses joues.

— Cariña, je ne suis pas venu pour te faire du mal. Regarde-moi.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux que tu comprennes. Que tu sois assurée de ce que je vais te dire.

Elle me regarde. Se permet le luxe de me détailler et se mord la lèvre.

Je la laisse faire. Si je veux la reconquérir, je dois lui laisser un peu de temps et en voyant son tic, je sais que tout n'est pas perdu si je joue bien cette manche. Le temps qu'elle se remémore les moments passés ensemble, le bonheur de ces quelques instants en tête-à-tête, l'amour que nous avons partagé le jour où, par

faiblesse, j'ai cédé à ses avances et que je lui ai fait l'amour. Le jour où elle m'a offert la chose la plus précieuse pour une jeune fille...

En voyant son visage changer, je comprends que tout n'est pas perdu. Je pose mes mains sur ses genoux et la laisse continuer son voyage, espérant que la chaleur de ma peau réveille en elle d'agréables souvenirs.

Ses yeux arrivent au niveau de ma bouche. Les souvenirs sont bien plus présents que je n'aurais pu le penser. Elle déglutit nerveusement, pose sa main sur ma joue et caresse mes lèvres du pouce.

La voir en face-à-face a déjà été une grande tentation, poser mes mains sur elle m'a sacrément émoustillé, mais dès le moment où, elle, elle pose la main sur moi...

Bravant toute prudence, je me penche vers elle. Timidement, je pose mes lèvres sur les siennes. Je ne veux pas la brusquer, mais je ne peux pas lutter davantage.

Elle pose son front sur le mien et me demande :

— Pourquoi tu m'as laissée partir ?

— Je n'avais pas le choix, cariña. Tu étais mineure.

— Mais je n'avais aucune envie de partir.

— Et moi pas plus de te laisser faire. Et bien que j'aie voulu me protéger de tes départs, j'ai assisté aux deux. Te voir une dernière fois. C'est tout ce que je voulais. Personne ne l'a jamais su. C'était mon secret, jusqu'à aujourd'hui.

— Pourquoi tu as assisté à mon second départ puisque tu m'avais éjectée de ta vie ?

— Parce que je t'aimais. Je ne t'ai chassée que pour te protéger au maximum. J'ai fait ce que j'ai jugé être le mieux.

— Et que moi je veuille te revoir aussi, ça ne comptait pas ?

— Si. Mais je ne me sentais pas le courage d'affronter ton regard. Déjà que j'étais en train de lutter contre moi pour ne pas faire arrêter votre voiture et t'en faire sortir de force... et puis je voulais avoir une chance de t'oublier.

— Ça a marché ?

— La preuve que non, puisque je suis là. Bien plus tard, j'ai appris que tu étais veuve. Ça m'a fait de la peine pour toi, mais j'étais enfin en droit de tenter ma chance et je suis venu sans perdre de temps. J'en avais déjà perdu bien trop.

— Pour mieux repartir après ?

— Tout dépendra de toi.

— Comment ça ?

— En fait, on m'a proposé du travail. J'ai accepté seulement parce que c'était dans ta ville.

— Tu savais où j'habitais ?

— Je n'arrivais pas à vivre sans toi. Quand les réseaux sociaux sont apparus, tu as été la première recherche que j'ai effectuée et je t'ai suivi, même si je ne t'ai jamais demandée en amie.

Amandine me regarde fixement.

— Tu as l'air étonnée ?

— On ne peut pas dire que tes actions soient en accord avec celles de l'époque !

— C'est vrai. Mais maintenant, je suis là. Je t'aime et je voudrais rattraper mes erreurs et tenter de bâtir quelque chose avec tes fils et toi.

— Et ta fille ?

— Ma fille ? Qu'est-ce que tu dis ? Je n'ai pas de fille...

Je me relève d'un bond, mets de l'espace entre Amandine et moi. Ce qui me taraude depuis notre rencontre au bord du canal, commence à prendre un sens.

— Tu as été honnête avec moi, alors autant que je le sois avec toi. Après, tu verras si tu veux toujours quoique ce soit de moi.

— Je t'écoute.

— Tu te rappelles notre dernière soirée ensemble ?

— Tu parles ! Je ne suis pas près de l'oublier.

— Et bien, quand je suis repartie, je n'étais pas seule.

— Tu étais enceinte ?

— Oui.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Parce que je ne m'en suis rendue compte que plusieurs semaines plus tard. Et puis, je te rappelle que tu voulais qu'on fasse nos vies sans se contacter.

— Peut-être, mais là, c'était un cas de force majeure !

— Non. C'est vrai que j'aurais peut-être dû te le dire. Mais tu venais d'être sélectionné et il était hors de question que tu perdes une opportunité pour laquelle tu travaillais depuis si longtemps à cause de ma grossesse. Je te rappelle aussi, que si j'en avais eu envie, j'aurais pu avorter.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce que cette enfant avait été faite par amour.

— Tu entends ce que tu viens de dire ?

— De quoi ?

— Soit disant que tu ne crois pas que je puisse avoir des sentiments pour toi, alors qu'ensuite tu dis qu'on a fait un enfant par amour. Et tu essaies de me faire croire que tu n'as pas de sentiments pour moi !? Tu t'es trahie, cariña. Et plus encore, tu reconnais avoir su que je t'aimais déjà à l'époque et que c'était réciproque.

— C'était plus facile de me convaincre que tu ne m'aimais pas pour

t'oublier.

— Comment l'as-tu appelée ?

— Natalia.

— Elle connaît ses origines ?

— Elle sait qu'elle est le fruit de l'amour, que son père est espagnol, d'où mon choix pour son prénom.

— Et me concernant ? Enfin, je veux dire concernant son père, ou du moins son absence ?

— Je lui ai toujours dit la vérité, ne t'inquiète pas.

— C'est-à-dire ?

— Que tu ignorais son existence.

— Elle m'en veut ?

— Non, pourquoi t'en voudrait-elle ?

— Parce que j'aurais pu la rechercher.

— Comment aurais-tu pu rechercher quelqu'un dont tu ignorais l'existence ? Si elle avait dû en vouloir à quelqu'un ça aurait plutôt été à moi. Je vais rentrer. Tu as beaucoup de choses à digérer et moi aussi.

Elle se lève et se dirige vers la porte. Je l'attrape par le bras et la retiens.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Comment ça ?

Je saisis son visage entre mes mains et l'embrasse tendrement.

— J'aimerais bien connaître ma fille.

— Je te trouve particulièrement zen face à une telle nouvelle !

— Je crois qu'inconsciemment, je le sais depuis que je vous ai croisés au canal.

— Comment ça ?

— Ses yeux. Elle a les yeux de ma grand-mère. Sans compter Javier, du marché, qui m'a donné un petit indice en disant que tu avais trois enfants.

— Et les tiens. Elle te ressemble beaucoup.

— Je suis désolé.

— Tu n'y es pour rien.

Le téléphone sonne, interrompant notre discussion. Me voyant hésiter, elle saisit la balle au bond.

— Je rentre.

Je décroche et demande à son interlocuteur de patienter sans même le saluer.

— Je pourrai passer te voir ?

— Pour quoi faire ?

— Discuter. On n'a pas fini. Et j'aimerais qu'on parle de ma fille un peu plus.

— D'accord.

— Tu habites où ?

— Au 17, juste en face.

— C'est noté.

— Besoin d'un pare-brise pour le noter ?

— Je te rappelle que c'est toi qui as écrit dessus.

— Oui, parce que tu n'arrivais pas à mémoriser l'adresse d'Anita.

— Ça, c'est ce que je te faisais croire...

— Tu t'en rappelles, alors ?

— Je n'ai rien oublié, cariña. Rien.

Elle rougit, j'adore ça.

— Ça non plus je ne l'ai pas oublié. Je peux passer quand ?

— Quand tu veux. Cette semaine, je n'ai aucun gamin. Allez, réponds sinon ton interlocuteur va s'impatienter.

— Je passerai. Demain.

Maintenant que j'ai enfin capté son attention, il est absolument hors de question que je perde le peu d'avance que j'ai. Par contre, si j'avais imaginé une seule seconde qu'elle était enceinte en partant... Sérieusement quel idiot je fais ! Je savais qu'elle était vierge et il ne m'est même pas venu à l'idée de lui demander si elle prenait un contraceptif. Vive la solidité des capotes !

## *Amandine*

Je passe la porte de son appartement, les pensées toutes emmêlées, le cœur battant autant qu'à mon arrivée, mais tout de même soulagée. Elio semble prendre la découverte de sa paternité avec fatalisme. Il ne semble ni choqué ni même en colère. Pourtant, en me mettant à sa place, je reconnais volontiers que moi-même, je serais entrée dans une colère noire. Mais il paraît avoir accepté les motivations de mon silence ou tout au moins les avoir comprises. Je franchis la porte d'entrée de l'immeuble. Comme vingt ans auparavant, je m'arrête, me retourne vers la fenêtre de l'appartement d'Elio, mais cette fois, il n'y est pas.

Je rentre chez moi, me laisse tomber dans le canapé et ferme les yeux.

Le revoir m'a ébranlée. Il a maintenant quarante ans, est toujours en forme et n'a toujours pas un seul cheveu blanc alors que moi... je me sens fatiguée et bien plus âgée que mes trente-sept ans.

Au fil de la discussion, le choc s'est atténué, mon cœur a lentement retrouvé un rythme à peu près normal et mes nerfs se sont détendus. Je savais ce qu'il a représenté pour moi, mais j'étais loin du compte le concernant. Quand il m'a avoué avoir toujours des sentiments pour moi malgré le temps écoulé et n'avoir pas pu refaire sa vie tant je l'ai « hanté », mon cœur a raté un battement. À cet instant, j'ai compris que mes sentiments n'étaient qu'en sommeil. Tout comme mon corps qui a recommencé à vibrer.

Quand il a posé ses mains sur moi, j'ai dû prendre sur moi et me concentrer pour masquer les réactions de mon corps, mais quand il m'a embrassée... Quel traître ! On ne peut vraiment plus compter sur personne !

Il s'est déconnecté du cerveau. Je l'ai senti se tendre, réclamant plus que ce qu'il recevait. Il reprenait vie. Comme une fleur qui éclos au printemps après un hiver long et rigoureux. Après vingt ans, je reprends mon souffle dans l'amour de cet homme, qui me déclare son amour après m'avoir chassée.

## *Elio*

- Allô.
- Ah, quand même !
- Désolé, je n'étais pas tout seul.
- J'ai entendu. J'ai même cru comprendre que c'était la demoiselle en question.
- C'est ça.
- Elle a une voix... envoutante. Je t'écoute, raconte-moi.
- Elle a débarqué chez moi à l'improviste. Autant te dire que ça a été une sacrée surprise.
- Genre : « Coucou c'est moi ! ».
- Pas tout à fait. Je pense que ça lui a demandé beaucoup de courage pour venir, parce qu'elle s'est effondrée devant chez moi.
- Comment ça ?
- Je l'ai trouvée assise par terre dans le couloir.
- Quelle chance que tu sois arrivé à ce moment !
- Même pas. J'étais chez moi.
- Tu partais ?
- Non plus.
- Explique-toi, bon sang !
- Si tu m'en laissais le temps, tu le saurais déjà.
- C'est bon, je me tais !
- J'ai entendu un bruit mat et les murs ont trembloté. Alors, je suis allé voir dans le couloir et je l'y ai trouvée.
- Elle est si grosse que ça !
- Non, les murs sont en véritable papier mâché ! J'ai beau être au second étage, dès que la porte d'entrée claque en bas, tous les murs tremblent. Et puis, quand bien même ! Ce n'est pas de son physique dont je suis tombé amoureux.
- À d'autres !
- Au début, peut-être. Mais après c'est d'elle, de ce qu'elle était, de ce qu'elle dégageait. Pas de son corps. Enfin... c'est un tout. Elle a eu trois enfants et elle s'est épanouie physiquement. Autant te dire que c'est encore plus compliqué de garder la tête froide auprès d'elle.
- Je te rappelle que tu comptes faire d'elle ma belle-sœur, alors j'aime autant que tu gardes ce genre de détail pour toi. Au fait, comment a-t-elle su où tu

habitais ?

— Ah, ça ! Je n'ai pas pensé à lui poser la question. En même temps, le quartier est tellement familial qu'un étranger qui s'installe ne passe pas inaperçu. Surtout quand il ne parle pas la langue du pays.

— Justement. Comment tu as fait ?

— Pour le logement et les papiers, c'est l'administration de l'équipe qui s'en est occupée. Je leur ai juste indiqué mon quartier de prédilection. Après, tu vas rigoler, mais je me suis inscrit sur un site pour apprendre le français. Et puis j'ai rencontré un vendeur au marché avec qui j'ai sympathisé. C'est un espagnol qui est arrivé en France il y a une dizaine d'années.

— C'est bien. Comme ça, tu n'es pas complètement seul. Vous avez parlé de quoi avec la demoiselle ?

— Du motif de ma venue et de sa famille.

— C'est tout ? Elle est restée combien de temps ?

— Pas beaucoup. Ton appel l'a mise en fuite.

— Zut ! Je suis désolé.

— Pas autant que moi, tonton.

— Pourquoi est-ce que tu m'appelles tonton ?

— Tu n'as même pas relevé quand je t'ai dit qu'elle avait eu trois enfants.

— Non, effectivement. Alors la jeune, c'est sa fille ?

— C'est notre fille.

— Tu es papa d'une fille de 20 ans ! Tu es sûr qu'elle est de toi ?

— Oh, oui ! Elle a les yeux de mamie Dorina.

— Comment elle s'appelle ?

— Natalia.

— Elle lui a donné un prénom espagnol ?

— Oui.

— Pourquoi elle ne te l'a pas dit plus tôt ?

— Parce qu'elle a obéi à ma demande de ne plus avoir de contacts ensemble. Et comme ma carrière commençait à décoller, elle n'a pas voulu que je perde les bénéfices de mon travail.

— Et tu l'as crue ?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?

— Toi qui voulais une famille...

— J'aurais quand même aimé la voir grandir.

— J'imagine bien. Elle lui a dit quoi à la petite du coup ? Elle pense avoir le même père que les garçons ?

— Non, elle lui a dit la vérité.

— C'est déjà pas mal.

— À vrai dire, ça ne m'étonne pas d'elle. Toute cette histoire ne m'étonne pas d'elle. Elle a toujours été honnête.

— Enfin, pas suffisamment pour t'annoncer sa grossesse !

— Je t'ai expliqué pourquoi.

— Et tu l'excuses ?

— Non. Mais je comprends. Et dans un sens, regarde : elle me l'aurait dit, premièrement, j'aurais pensé que c'était une façon pathétique de me retenir, ensuite j'aurais pensé à une extorsion. Alors certes, je ne connais pas ma fille, mais j'ai fait ma carrière sans entrave, j'ai un niveau de vie très agréable. Et maintenant, je sais qu'on va pouvoir former une famille. Ça, je t'en fais le serment. Je ne la laisserai plus partir !

— Sauf que là, c'est toi qui devras rentrer.

— Pourquoi ?

— Ton contrat ne dure qu'un an.

— Il ne dépend que de moi de le prolonger.

— Tu en as envie ?

— Oui. Je te rappelle qu'en dehors de cette histoire d'enfant qui m'est tombé dessus, il y a quand même mes sentiments pour la mère.

— Je ne comprends pas, tu devrais être en colère contre elle.

— Oui, je devrais. Malheureusement, je l'ai dans la peau encore plus que je ne le croyais. Et je pense qu'elle aussi a toujours des sentiments pour moi.

— Super.

— Tu pourrais être un peu plus enthousiaste !

— Je ne vois pas pourquoi.

— D'accord, elle m'a caché quelque chose que j'aurai dû savoir depuis longtemps. Mais très égoïstement, je reconnais que si j'avais dû subvenir aux besoins d'une famille, je ne serais jamais où j'en suis aujourd'hui. Sans compter qu'il y avait une frontière et quelques centaines de kilomètres entre nous, qu'on était d'origines différentes et qu'en plus elle était mineure. Je ne la blâme pas, frangin, surtout que si elle avait parlé, j'aurais pu avoir de sérieux problèmes, alors fais-en autant. S'il te plaît.

— Tu penses que ce sera plus facile maintenant ?

— Pour commencer, on est majeur et on a de compte à rendre à personne. Et puis, on est tous les deux du même côté de la frontière et pas que pour quelques semaines.

— Tu as le sentiment qu'il peut encore y avoir quelque chose entre vous deux ?

— Tout dépendra de la façon dont Natalia réagira à notre rencontre ainsi que ses fils, mais nous concernant tous les deux, je suis prêt à parier qu'elle ressent

la même chose que moi.

— Ça ne pourrait pas être juste par rapport à vos retrouvailles ?

— Vu comment nos corps réagissent au moindre contact, je suis persuadé que non.

— Pas de détails ! Écoute frérot, je ne sais pas pour elle, mais il me semble évident que tu l'aimes toujours, ce que j'ai beaucoup de mal à comprendre, mais bon. Tu as tout plaqué pour elle, alors fonce. Tu as déjà fait le plus difficile. Si vraiment vous avez encore des sentiments l'un pour l'autre, la reconquérir ne devrait t'être trop difficile.

— Je te remercie de la bénédiction. Et de ta confiance !

— Tu as toujours eu ce que tu voulais, je ne vois pas pourquoi ça changerait maintenant. Après, ma bénédiction... tu n'en as guère besoin, je ne veux que ton bonheur.

— Merci Diego. J'irai la voir demain pour finir la discussion.

— Avec les gamins à côté ?

— Elle est seule cette semaine.

Je prends des nouvelles de notre mère ainsi que de Julia. Je sais qu'elles sont toutes les deux aussi inquiètes pour moi que mon frère, à ceci près que notre mère ignore où je suis et pour combien de temps.

Les choses vont aller un peu vite, mais nous n'aurons que cette semaine pour discuter tranquillement. De plus, je ne veux pas lui laisser trop de temps pour réfléchir. J'ai bien compris que les sentiments que j'ai pour elle sont réciproques et je compte bien utiliser cette semaine pour lui faire prendre conscience de l'importance que nous avons l'un pour l'autre. Mon but ultime est de la séduire à nouveau et le temps est serré...

Un voisin sort et je saute sur l'occasion pour entrer dans l'immeuble d'Amandine sans avoir à la prévenir en sonnant. Je trouve l'appartement sans trop de difficulté. Ayant vu dessus de chez moi, ça facilite un peu les choses, mais en attendant la musique qui résonne dans le couloir, je devine que je n'ai qu'à la suivre pour arriver à destination.

Plus je m'approche de la porte dix-sept, plus la musique s'amplifie et plus la voix d'Amandine se distingue. « Tiens, elle écoute de la musique espagnole ! ». Je reste derrière la porte à écouter, le sourire aux lèvres. J'ai vu à travers notre discussion qu'elle a dû très peu pratiquer, car son niveau a bien baissé, et en l'entendant chanter, il me semble qu'elle n'a pas écouté la cassette depuis longtemps.

La chanson finie, je lève le poing pour frapper. Les premières notes de la chanson suivante s'élèvent. Mon cœur se serre. Ça fait des années que je ne l'ai

pas écoutée, mais je me rappelle chaque moment rattaché à ces paroles...

La voix d'Amandine suit fidèlement celle de Wilson Philips. Pas un mot n'est égratigné par rapport à la précédente, mais il y a bien plus de tristesse dans les intonations de ma petite française. Elle non plus n'a pas oublié...

Plus la chanson avance, plus c'est une torture. Comment être heureux de voir son amour partir en lui disant qu'ils sont amis ? « Les nuits sont si froides sans ton amour ». Ce ne sont pas mes nuits qui sont froides ! Mais ma vie qui n'a plus de sens depuis qu'elle est partie.

Cette fois, je n'attends pas la fin de la chanson. Je frappe sèchement. Amandine cesse de chanter, ses pas se rapprochent. La clé tourne.

— Oui ? demanda-t-elle en ouvrant la porte.

Surpris et ébranlé de la trouver en peignoir, je commence par bredouiller des excuses. Des images de notre dernière soirée me reviennent en mémoire et je la détaille sans vergogne sentant mon pouls s'accélérer et ma masculinité se tendre.

Sans réfléchir, j'entre d'un pas ferme dans l'appartement, claque la porte d'entrée en la poussant et avance vers Amandine qui recule sans me lâcher des yeux.

— Pourquoi écoutes-tu cette chanson ?

— Parce qu'elle me fait penser à nous, à nos séparations.

— Tu étais contente de partir ?

— Non.

— Tu étais contente que je te laisse partir ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu voulais ?

— Toi.

— Tu m'aimais ?

— Oui.

À force de reculer, elle heurte un mur. Elle ne me lâche pas du regard, mais l'appréhension qui s'est emparée d'elle laisse petit à petit place au désir.

La voyant coincée, je pose mes mains sur le mur de chaque côté de sa tête. Elle baisse les yeux sur ma bouche et se mord la lèvre inférieure. J'ai déjà remarqué ce petit tic qui me rend fou à chaque fois, et qui semble n'avoir rien perdu de son effet sur moi.

— Je veux la vérité : tu m'aimes toujours ?

— Je crois... souffle-t-elle.

— Tu crois ? Je vais t'en rendre sûre !

Sans crier gare, je prends possession de ses lèvres. Elle me rend mon baiser. Plus rien à voir avec ceux échangés la veille ! Nos corps s'éveillent peu à peu. Seules, nos lèvres sont le point de contact, mais le feu se propage de haut en bas,

en chacun de nous.

Je mets fin à notre baiser. Je pose ma tempe sur celle d'Amandine, ferme les yeux et chuchote près de son oreille :

— Ça fait vingt ans que je rêve de te tenir à nouveau dans mes bras.

— Et pourtant, tu ne le fais pas.

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Maintenant que j'ai de nouveau goûté à toi, je ne veux plus me laisser la moindre possibilité d'oublier ta saveur. Je veux t'aimer à chaque minute de ma vie. Savoir que tu seras auprès de moi jusqu'à la fin.

Elle saisit son visage entre ses mains et le guide face à elle. Me fixant droit dans les yeux, elle me demande :

— Alors, pourquoi est-ce que tu perds de si précieuses secondes ?

— Parce que ce ne serait pas romantique.

— Nos retrouvailles ne l'ont jamais été...

— C'est vrai.

Je lâche le mur et enserre brutalement la taille de la jeune femme pour la plaquer contre moi. Elle se hisse sur la pointe des pieds, encercle mon cou de ses bras, se lovant davantage.

— Si tu commences comme ça, je ne pourrai pas me contenir longtemps !

— Et si justement, c'était le but ?

— Je te retrouve bien là, répondit-il avec un sourire. Où est ta chambre ?

Elle décroche ses bras de mon cou, m'agrippe par le t-shirt, me tire vers sa chambre et m'embrasse entre chaque mot.

— Là, au fond du couloir. Pourquoi ?

— Je ne sais pas...

— menteur.

— Et toi ? Aurais-tu des idées en tête ?

— Je ne sais pas.

— menteuse.

Je pivote afin de m'asseoir sur le lit. Amandine s'accroupit entre mes jambes. Je lui saisis le visage.

— Si tu savais à quel point j'ai souffert de t'envoyer dans d'autres bras que les miens.

Elle agrippe mes poignets, décolle mes mains de ses joues, embrasse chaque paume.

— Et moi de partir. Mais c'est du passé. Aujourd'hui, on est là. Tous les deux.

— Je t'aime, cariña.

— C'est réciproque.

— Dis-le-moi. J'ai besoin de te l'entendre dire.

— Je t'aime.

Je l'embrasse en la relevant. La ceinture du peignoir se relâche de plus en plus et je prends le parti de la dénouer complètement.

— Tu attendais quelqu'un ? lui demandé-je en découvrant sa nudité.

— Non. Je sortais de la douche quand tu as frappé.

— Je n'aurais pas pu tomber à meilleur moment, alors.

— Tout dépend de ce que tu veux.

— C'est toi que je veux...

Je pose mes mains sur ses cuisses, les fais remonter lentement, très lentement sur son corps. Je me régale de la vue que j'ai. Un frisson me fait lever la tête. Les yeux fermés, la lèvre inférieure mordue, elle savoure la caresse. J'ai la vague impression qu'elle ne va pas tarder à craquer. Je lui saisis les mains et les maintiens dans le dos en la rapprochant de moi. J'embrasse son ventre juste au-dessus du nombril traçant une ligne qui passe dans la vallée de ses seins et se termine sur ses lèvres en me levant à mon tour. Affamées de ce corps qu'elles ont connu il y a longtemps, mes mains parcourent son dos pendant que mes lèvres prennent soin de sa gorge.

Elle s'empare de mon t-shirt qu'elle fait passer par-dessus ma tête.

— J'ai faim, déclara-t-elle.

— Que veux-tu ?

— Laisse-moi regarder le menu...

Elle m'allonge sur le lit, embrasse chaque parcelle de mon torse, sans en oublier le moindre centimètre carré, descendant vers la ceinture du pantalon.

Elle remonte vers l'un de mes tétons en traçant le chemin du bout de la langue, qu'elle happe, embrasse, mord, lèche. Du bout de la langue, elle part vers le second téton à qui elle réserve le même sort. Puis, redescend vers le pantalon, sans me quitter de sa bouche. Spirales, baisers, elle laisse son seau sur ma peau. Elle me rend dingue dans tous les sens du terme !

Elle ouvre le bouton du pantalon, toujours sans me quitter de la bouche. Elle me caresse en ouvrant la braguette. Je tressaille. Elle sourit. Ses mains baissent le pantalon tout en me caressant les cuisses alors que sa bouche continue à me prodiguer des promesses.

Alors que le vêtement rejoint le sol, elle remonte vers le torse, baisant l'intérieur de mes cuisses tout en offrant un florilège de caresse à ma verge déjà affamé.

**Mission n°3 : Remplie avec gourmandise**



## *Amandine*

Comme il semble lâcher prise, je viens à sa bouche. Je l'embrasse puis remplace ma langue par mon index, lui mordille le lobe de l'oreille et lui murmure de me regarder

Je vois son excitation prendre de plus en plus le pas sur son conscient. Je saisis la verge fièrement tendue et le chevauche, jusqu'à ce qu'il décide de prendre, à son tour, les choses en main. D'un coup sec d'épaule, il me renverse et continue quelques instants les allées et venues.

Il quitte mes yeux pour aller lui-même me lécher et me mordiller. À son tour, il me torture au plus doux de mon intimité savourant les soubresauts et gémissements que j'émetts. Mais je refuse de rester passive et l'accompagne sur le même rythme.

Il va bientôt céder. Il me soulève légèrement la tête et s'introduit en moi sans me lâcher des yeux. Les coups de bassin qu'il m'inflige résonnent en lui autant qu'en moi. Quand je commence à crier mon plaisir, il ne se retient plus et débride la passion qu'il retenait jusqu'à maintenant.

Alors qu'il me croit endormie, la tête sur son épaule, un bras sur sa cuisse et l'autre sur son ventre, je sens son regard sur moi. J'ai changé. Physiquement, bien sûr, mais psychologiquement et sensuellement. Il avait laissé partir une jeune fille innocente et il retrouve une femme qui assume ses désirs. La seule chose qui me tracasse est de savoir ce qu'il pense de la nouvelle Amandine. Je me suis lâchée. Moi-même, je ne me reconnais pas. Je savais que j'avais mis beaucoup de choses en sommeil, mais pas ma sensualité !

Je cligne des yeux :

— Excuse-moi, je t'ai réveillée.

— Du tout, je ne dormais pas.

— Ah bon ? Et tu me laisses me torturer l'esprit depuis tout à l'heure ?

— Tu parles d'une torture !

— C'est sûr qu'à côté de celle qui nous attend, avoir tes mains sur mon corps n'est pas la pire...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandé-je en me redressant sur un coude.

— Que je ne suis pas en vacances contrairement à toi.

Je pivote totalement pour me mettre au-dessus d'Elio.

— À quelle heure dois-tu partir ?

— Si tu restes dans cette position, dit-il en attrapant mes seins, je ne suis pas

certain d'y arriver.

— S'il n'y a que ça, je m'en vais.

J'esquisse un mouvement pour me libérer, mais il me retient.

— Reste. Je n'ai aucune envie de te quitter, mon amazone.

— Mais il le faut.

— Ça a l'air tellement facile pour toi.

— Détrompe-toi ! Je vais rester seule à la maison alors que monsieur va retrouver son équipe !

— Si je comprends bien, tu veux me faire croire que pendant que je vais m'amuser avec mes potes, tu vas compter les minutes jusqu'à mon retour.

— Les minutes ? Les secondes, oui !

— Tu n'as pas d'amies ?

— Si, ma voisine, mais elle travaille. Quoique, j'irai me faire payer un café quand les petits seront à la sieste.

— Tu ne vois plus Caroline ?

— Tu t'en rappelles ?

— Je n'ai rien oublié te concernant.

Je rougis et l'embrasse.

— Durant toutes ces années, j'ai essayé, mais en vain.

— Mais, tu t'es mariée.

— Est-ce un reproche ?

— Une amère constatation.

— C'est toi qui l'as voulu.

— Cariña, je ne te reproche rien. Je me demande juste comment tu as réussi à fonder une famille si tu pensais tant à moi.

Je me lève, saisis une culotte et le premier t-shirt qui me tombe sous la main puis quitte la chambre. Je suis blessée par ses paroles. J'ai mis huit ans pour l'oublier ! Enfin, oublier est un bien grand mot. Je dirais plutôt pour offrir une vraie famille à ma fille.

Il me retrouve dans la cuisine quelques minutes plus tard, en train de préparer à manger.

Sans me retourner, je lui demande de s'asseoir, casse des œufs dans une poêle et mets le couvert. Elio n'ose plus rien dire. Je n'ai jamais été aussi froide avec lui, mais ses paroles ont été un peu brutales. À son regard, je vois bien qu'il ne compte pas cacher ses sentiments. Il veut jouer cartes sur table. Qu'à cela ne tienne !

— Quand je suis rentrée, j'ai appris que j'étais enceinte, j'ai passé mon diplôme tant bien que mal et j'ai continué mes études à domicile pour pouvoir m'occuper de ma fille. Mes parents ont très mal pris la nouvelle et il a fallu que je crée une

vie pour ma fille et moi. Pendant huit ans, je me suis battue au quotidien pour assurer son confort, étudier et travailler pour payer le loyer du ridicule studio que je louais. Et puis, j'ai rencontré mon mari. Nata commençait à poser des questions sur son père. Nico m'a proposé le mariage à ce moment-là et j'ai accepté. Je ne devais jamais te revoir, ma fille avait besoin d'une présence masculine, je voulais d'autres enfants et j'avais des sentiments qui s'étaient éveillés pour lui.

— Excuse-moi. Je savais que le départ avait été difficile, mais je n'ai jamais imaginé que la situation l'avait été à ce point pour toi. Si j'avais imaginé une seule seconde que tu puisses être enceinte... Je peux te poser une question personnelle ?

— Je t'écoute.

— Est-ce que tu l'aimais ?

— Oui. Mais pas comme toi. Avec lui, c'était tranquille, tendre. Avec toi, c'est passionné, vivant, douloureux. Tu es la moitié qui me manquait pour être moi à part entière. Il voyait bien qu'il me manquait quelque chose. Il savait que ma fille était le portrait craché de son père et pensait que son départ pour la fac m'aiderait pour t'oublier totalement. Malheureusement, j'ai mal vécu la séparation au début. Nous avons toujours été ensemble, présente l'une pour l'autre. Avec son départ, je perdais encore une partie de moi. Je crois qu'il a dû être torturé durant la quasi-totalité de notre mariage, pensant que je ne l'aimais pas.

— Vous n'avez jamais pensé au divorce ?

— Non. Parce que je l'aimais malgré ce qu'il pouvait penser.

— Tu es toujours touchée par son décès, cariña, dit-il en essuyant une larme qui roulait sur ma joue.

— Il est quand même le père de mes fils. Tu sais ce qui est le plus terrible ?

— Non, dis-moi.

— C'est que ma fille, qui n'a jamais connu son père, va le rencontrer quand mes fils perdent le leur. Comme si mes enfants ne pouvaient pas être heureux tous en même temps.

— J'avoue que je suis un peu fautif. Si tu n'avais pas annoncé la fermeture des comptes des réseaux sociaux de ton mari pour cause de décès, je ne serais jamais venu.

— Même pas pour le poste ?

— Même pas. Être aussi près de toi sans pouvoir t'approcher, te parler ou juste te voir aurait été un supplice bien pire que ces vingt dernières années.

Je rougis en entendant ces paroles. Je ressens la même chose à son égard, mais j'ai perdu l'habitude de son franc parlé concernant ses sentiments. Il les assume

pleinement et n'éprouve aucune honte à se montrer vulnérable devant moi. C'est une des choses que j'aime en lui et ça me prouve la confiance qu'il a en moi, en nous.

— Je peux t'en poser une autre ?

— Vas-y.

— Entre moi et ton mari, tu as eu beaucoup de relations ?

— Tu me reproches de m'être mariée et d'avoir construit une famille alors que j'ai des sentiments pour toi ? Et la différence entre toi et moi est là, justement. J'ai rencontré Nicolas, sept ans après notre séparation et durant tout ce temps, je n'ai eu personne. Même pas pour une nuit. J'en avais ni le temps ni l'envie. La blessure est restée ouverte très, très longtemps. Il m'a fallu huit ans pour me faire à l'idée que je ne te reverrais pas, que ta fille ne te connaîtrait peut-être jamais et ressentir un sentiment de tendresse pour un autre homme.

Nous finissons notre repas tout en discutant puis Elio annonce son départ. Nous convenons de nous retrouver après l'entraînement puis il part, pensif.

Après avoir refermé la porte derrière lui, je m'appuie contre la porte, les yeux fermés puis lâche un énorme soupir. Je rouvre les yeux et cours au balcon. À l'instant où j'y arrive, Elio sort seulement du bâtiment. Il fait quelques pas puis lève les yeux et me regarde. Mais cette fois, point de larmes contenues, point de tristesse ou de regrets. Malgré nos échanges parfois houleux, nous sommes heureux : il y a vingt ans, nous étions amoureux et nous nous sommes perdus. On s'est enfin retrouvés et partageons les mêmes sentiments l'un pour l'autre. Il m'envoie un baiser.

— A ce soir, mon amazone.

— A ce soir, mon cœur.

Je le regarde franchir le portail, traverser la rue et s'engouffrer dans son immeuble. J'attends encore un peu et le vois ouvrir la fenêtre de son salon.

— Tu me manques déjà...

Je lui souris.

— Prépare-toi, tu vas être en retard et tes joueurs ne vont pas être contents.

— Je suis déjà en retard.

Nous nous regardons quelques instants, puis Elio referme la fenêtre à contrecœur, me soutirant un dernier sourire. Je rentre et me laisse tomber dans le canapé.

Le téléphone sonne. Je me relève en pestant contre l'instrument de malheur.

— Je sais, c'est dommage d'être ramenée sur terre aussi brutalement.

— Pardon ?!

— Je t'offre un café ?

— J'arrive.

La porte de l'appartement est entr'ouverte. Je pénètre à l'intérieur et trouve mon amie dans la cuisine, occupée à préparer le café. Nous nous saluons, Élixa me tend une tasse et me propose de nous installer sur le balcon.

— Dis-moi, tu as un sourire sur les lèvres que je n'ai pas vu depuis longtemps. En fait, je crois, même ne l'avoir jamais vu aussi lumineux !

— Ah bon ?

— Alors, tu as vu ton espagnol ?

— Oui, je suis passée chez lui hier après-midi et on a pas mal discuté.

— Il est au courant pour Nata ?

— Oui, et bizarrement, il l'a plutôt bien pris.

— À ce point ?

— Au début, il était en colère parce qu'il ne comprenait pas pourquoi je ne l'ai pas informé de ma grossesse, mais il a accepté mes arguments et ne semble pas m'en tenir rigueur.

— Tu lui as dit quoi ?

— D'abord qu'il m'avait demandé de ne pas garder contact, que venant d'intégrer l'équipe nationale, ça aurait été la pire des nouvelles pour sa carrière, ensuite, que pénalement ça aurait pu lui causer de gros soucis si mes parents avaient su.

— Tu crois ?

— J'étais encore mineure et crois-moi qu'ils n'ont pas été ravis d'apprendre ma grossesse.

— Pourtant, ils t'ont aidée !

— Oui, en tentant de m'extorquer le nom ou quelques renseignements concernant le père.

— Et t'as rien dit ?

— Non. J'ai fait le choix de garder ma fille et de m'en sortir. Eux ont fait celui de me renier.

— Tu le revois quand ?

— Ce soir.

— J'ai comme la vague impression que tu ne me dis pas tout...

Je lui raconte ma matinée sans entrer dans les détails, mais lui rapporte le plus fidèlement possible nos échanges.

Elle déplore que nos retrouvailles aient été gâchées par des questions aussi bassement terre à terre et des souvenirs douloureux, mais je la rassure.

— Tu pourrais être tout aussi choquée par la façon dont il est entré chez moi. Au moins la discussion était calme et puis il fallait crever l'abcès. On est restés

trop longtemps avec des idées fausses ou des questions sans réponses. Maintenant, elles doivent en avoir.

— Vous comptez vous remettre ensemble ?

— À ton avis ?

— Bah, je ne sais pas. Je n'étais pas avec vous.

— Je te rappelle que chez Angelo, l'autre soir, il a dit être revenu pour moi.

— Ah, oui, c'est vrai...

— Et de mon côté, si je n'en avais pas envie, je n'aurais pas couché avec lui.

— Tu aurais pu, juste pour tourner la page définitivement.

— Non, ce n'est pas dans mon délire et vu sa réaction par rapport à la chanson... Il a été plutôt sanguin.

— Tant que ça ?

— Entre nous, ça n'a jamais été de tout repos.

Nous nous regardons et éclatons de rire.

— Et maintenant, tu vas faire quoi ?

— On va apprendre à se connaître tant que les gosses sont en vacances. La semaine prochaine, je parlerai avec Natalia et lui laisserai le choix de rencontrer ou non son père.

— Tu veux que je te prenne les garçons pour que vous soyez tranquilles ?

— Je te remercie, mais je vais m'organiser avec les parents de Nicolas.

— Ils vont être étonnés ! Deux semaines d'affilée, c'est rare.

— Ils seront trop ravis pour poser des questions. Ils ont tellement peur que je coupe les liens depuis le décès de Nico que chaque jour où ils ont les petits, ils en profitent un max. D'ailleurs, j'ai bien peur qu'ils finissent par me les pourrir.

— Justement, si vous formez une famille avec Elio, comment ça va se passer ?

— On n'en a pas encore parlé, mais j'espère bien qu'il n'empêchera pas les garçons de voir leurs grands-parents.

— Et toi, comment tu vis ces retrouvailles maintenant que le choc est passé ?

— Je me suis rendu compte que mes sentiments pour lui sont toujours aussi vivants, peut-être même plus qu'il y a vingt ans. Ça me faisait déjà peur à l'époque alors imagine maintenant.

— Tu l'aimes donc tant que ça ?

— Plus que je ne saurais le dire. Je crois qu'au fond de moi j'ai toujours su qu'il était mon âme sœur. Tout a été si rapide, si fort et si évident entre nous.

— Je t'envie de vivre un amour pareil.

— Crois-moi, la détresse, le chagrin que j'ai ressenti, les années de solitude à rêver de lui, à nous créer notre petite famille pour souffrir encore plus au réveil, je ne le souhaite à personne.

— Tu veux bien me raconter ?

— Il a commencé à me suivre sur les réseaux sociaux dès qu'ils sont apparus...

— Non. Depuis le début !

— C'est ce que je fais.

— Le début d'il y a vingt ans...

— Oh !

Je commence à conter notre histoire : notre rencontre des plus improbables, la différence entre mon exubérance du premier soir et ma timidité du lendemain. Notre premier baiser et la façon incongrue par laquelle il est arrivé. La réactivité dont Elio a fait preuve ce soir-là, la tendresse qu'il m'a manifestée à chaque minute passée ensemble... tout ce que je n'ai jamais connu dans une relation avant lui.

Malgré des détails quelque peu personnels, Éliisa n'ose poser la moindre question où même m'interrompre. Je suis partie loin d'elle. Juste en racontant, je suis repartie en Espagne, vingt ans plus tôt. Le seul endroit où je me suis sentie chez moi...

Je m'engage ensuite dans le récit de nos retrouvailles, quelques mois après mon départ. Je décris l'impatience dont j'ai fait preuve, l'empressement de revoir mon amour et de me jeter dans ses bras, la déception de l'entendre dire qu'il ne veut plus de moi. Le chagrin que j'ai ressenti quand Anita m'a dit qu'il partait chaque week-end pour se garantir de ne jamais me croiser. Puis, mon second départ... Celui où, sans le savoir encore, je suis partie avec une part de lui.

— Il est le premier avec qui j'ai couché. Et cette fois a suffi pour que je tombe enceinte.

— Tu n'as jamais regretté ?

— Non !

— Tu couches pour la première fois et tu tombes enceinte. C'est pas de chance, quand même !

— Au contraire. La première fois que nous l'avons fait... on va dire que c'était un galop d'essai. Après...

— Après... ?

— Disons qu'il a été le seul dont je n'ai jamais mis en doute la sincérité des sentiments qu'il disait ne pas avoir... Et puis, nous avons créé Nata. Alors, des regrets ? Non, sûrement pas. Faute à pas de chance ? Peut-être pourrait-on voir les choses de cet œil, mais au final, si ça a été dur pendant un moment, j'ai toujours été heureuse d'avoir cette enfant et je n'ai même jamais tenté d'imaginer ma vie sans elle.

— Combien de fois as-tu raconté votre histoire ?

— C'est la première. Seule Caroline sait pour nous et ensuite pour ma

grossesse, mais elle ne sait pas tout. Je n'ai jamais pu me résigner à parler de lui après notre retour définitif.

— Pourquoi ? C'est une belle histoire.

— Parce qu'elle m'appartenait. À moi et à personne d'autre. Et aussi parce que je me sentais... stupide.

— Et pourquoi donc ?

— La seule nana de dix-sept ans qui soit encore vierge et sans contraceptif qui se retrouve enceinte dès la première fois.

— Je croyais que tu n'avais pas de regret ?

— Pas de regrets, non. C'est juste qu'à ce moment-là, j'accordais de l'importance au regard des autres.

— C'est indiscret de te demander pourquoi tu ne prenais pas la pilule ?

— Parce qu'une coucherie n'était pas prévue au programme.

— Tu ne te doutais pas que ça pouvait arriver ?

— Non. J'ai toujours été maîtresse de moi. Sauf là. Ça a été plus fort. S'il n'avait pas voulu me plaquer, je crois même que ce ne serait pas arrivé. Quand il a dit les mots fatidiques, mon corps a bâillonné mon cerveau et tout ce qui va avec...

— Je comprends mieux ton désaccord quand je te disais que je t'enviais. Je pensais que tu exagérais un peu quand tu parlais de souffrance et de détresse, mais maintenant, tout est clair. Pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant ?

— Par respect pour Nicolas. Elio faisait partie du passé bien que sa fille soit dans mon présent.

## *Elio*

J'ai à peine le temps d'entrer dans le gymnase que je me fais alpagner.

— Alors coach ! C'est ça la ponctualité ?

— En fait, ça va. Il a juste... 6 heures de retard !

— Vous n'avez pas besoin de moi pour passer entre les mains de la kiné.

— Je le trouve bien prompt à répondre, t'en penses quoi Bastien ?

— Je suis assez d'accord... répondit celui-ci en s'approchant de moi.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Regarde ses yeux... je les trouve bien brillants...

— C'est pas tout, regarde-le, il sourit !

— Oh, merde ! C'est la première fois que je le vois faire !

— Moi aussi. Ça fait bizarre quand même...

— C'est bon, les gars, vous n'avez jamais vu un homme sourire ?

— Si, mais pas toi. Depuis que tu es arrivé, ça ne t'est jamais arrivé...

— Et alors, j'ai pas le droit ?

— Si, c'est juste que ça fait bizarre...

— C'est qu'aujourd'hui, j'ai une raison de sourire.

Bastien tourne autour de moi en reniflant.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Il sent le gel douche...

— Ah, ah !

— Sérieux ? Vous n'avez rien d'autre à faire qu'à me renifler ?

— Si, mais c'est moins drôle ! Et pour une fois qu'on s'amuse !

— Ouais, enfin le plus drôle est que c'est à mes dépens.

— Allez, Elio, juste retour des choses. Regarde Jeff, comme il a l'air gêné.

— Il rougit...

— Oh, il y a une gonzesse dans le coup, réplique Bastien.

— Les mecs ! Venez voir !

Sur l'appel de Jeff, le reste de l'équipe arrive. Chacun lance sa pique sur mon retard. Moi qui leur ai vanté les mérites de la ponctualité quand on travaille en équipe et qui arrive avec une demi-journée de retard, quelle ironie !

Les boutades sur mon rouge aux joues arrivent rapidement et je comprends que pour avoir la paix, je n'aurai pas d'autre choix que de satisfaire un peu leur curiosité.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Amandine.

— Tu l'as rencontré où ?

— Chez moi.

— Croisée dans l'escalier ? Quel romantisme !

— Même pas.

Un sourire de satisfaction m'échappe devant les mines incrédules de mes joueurs.

— Allez, au travail. Vous me faites dix tours de terrain.

— Ne crois pas nous avoir aussi facilement, coach ! Tant que tu n'auras pas donné plus d'explications, pas d'entraînement.

— Je te rappelle que les championnats approchent.

— Alors, dépêche-toi de cracher le morceau.

— Coach ! Coach ! Coach ! Coach ! scandent les joueurs en chœur.

Alertée par les voix des joueurs, Alexandra, la kiné arrive sur le terrain. Elle pose sa main sur mon bras et dit mielleusement :

— Alors, bel espagnol, tu nous as manqué ce matin. Rien de grave, j'espère.

— Tu ne peux pas être plus loin de la réalité ! Notre tombeur a rencontré quelqu'un.

— Oh ! Mais ce n'est qu'une rencontre.

— Justement, il allait nous raconter.

— Une rencontre n'est qu'une rencontre. Ce ne serait intéressant que s'il y a eu plus.

Je sais qu'Alexandra a des vues sur moi, mais, malgré mes actes envers Amandine, vingt ans auparavant, je n'aime pas blesser les gens. Plus d'une fois, j'ai tenté de lui faire comprendre gentiment que je ne n'étais pas intéressé, mais elle semble ne pas comprendre. Ou du moins, ne pas accepter. Du coup, cette fois, je ne prends pas de gants. Ma vie privée ne regarde personne, et surtout pas elle, mais je remercie secrètement les joueurs de leur intrusion en croisant les doigts pour que la jeune femme comprenne une bonne fois pour toutes.

— Ce n'est pas une rencontre ordinaire. En fait, ce n'est même pas une rencontre, mais des retrouvailles. Si j'ai accepté ce poste, c'est avant tout pour me rapprocher d'elle.

— Elle était au courant ?

— Pas le moins du monde.

— Tu es venu, comme ça, tenter ta chance ?

— Disons que je n'ai accepté le contrat qu'à la condition que je puisse le rompre à la fin de ma première saison.

— Comme ça, ça te laissait suffisamment de temps pour la retrouver, la contacter et la séduire à nouveau. Sympa pour nous...

— Je sais c'est peut-être pas très correct, mais je vous assure que je fais mon travail avec plaisir et que je me sens bien avec vous. Mais...

— Mais tu l'as dans la peau à un point que tu n'imaginais pas.

— C'est ça.

— Ça fait longtemps que vous vous connaissez ?

— Vingt ans... vingt longues années durant lesquelles elle a élevé seule notre fille.

— Vous vous êtes séparés alors qu'elle était enceinte ?

— Je ne le savais pas quand je lui ai demandé de m'oublier.

— Attends... Que je comprenne bien. Tu sors avec une nana, tu la mets en cloque puis tu la vires et vingt ans après tu reviens la chercher, c'est ça ?

— Elle était mineure et on ne vivait pas dans le même pays.

— Elle est partie sans te dire qu'elle était enceinte... quelle garce ! intervient Alexandra avec une lueur d'espoir.

— Fais attention à ce que tu dis ! Je n'accepterai pas qu'elle soit traitée ainsi par quelqu'un qui ne la connaît pas. Tu ne connais ni les tenants, ni les aboutissants de notre histoire alors garde ta langue de vipère à ta bouche.

Regardant Alexandra, Bastien jubile. Je sais qu'il ne l'aime pas, mais quand même !

— Explique dans les grandes lignes. Après on s'y met. Ok, les gars ?

— Ouais.

— Elle est venue deux fois dans le village voisin au mien pour faire un stage et le week-end, elle était hébergée par la cousine de mon ex dans mon village. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés. Ça a été le coup de foudre immédiatement. J'ai eu tellement mal la première fois qu'elle est partie, que j'ai décidé de ne la revoir que pour rompre définitivement. Je n'étais pas prêt à souffrir encore une fois, surtout que c'était la dernière fois qu'elle venait. Mais voilà, on a couché ensemble et je lui ai ensuite, dit que pour notre bien à tous les deux, on ne devait plus jamais se contacter.

— Mais une grossesse, merde !

— Je sais. C'est aussi ce que je lui ai dit. Elle a argumenté en disant qu'elle n'avait pas voulu couper ma carrière qui était sur le point de décoller.

— Quelle femme !

— Tu peux le dire.

— Si longtemps après, vous avez toujours des sentiments l'un pour l'autre ?

— Les mêmes qu'auparavant, peut-être même plus fort.

— Vous ne vous êtes jamais mariés ?

— Je n'ai jamais réussi à passer le cap. Elle oui, mais elle est veuve.

— Vous allez vous remettre ensemble ?

— C'est déjà fait.

— Tu ne perds pas de temps.

— Le coach est un rapide, tu le sais Fabien !

— Je vois ça... enfin... il lui aura fallu vingt ans quand même pour retrouver sa moitié.

— Pff ! Tu as rien compris : il élaborait sa stratégie !

— C'est ça, les gars. Maintenant que j'ai tenu ma part du marché, à vous de tenir la vôtre.

Les joueurs partent courir en ronchonnant un peu, mais seulement pour la forme. Je ne suis pas arrivé depuis longtemps, mais le contact est passé très vite entre nous tous. Surtout avec les deux plus jeunes. Tous connaissent mon parcours, mais ignoraient pourquoi j'avais accepté un poste que j'aurais pu obtenir dans mon pays. Maintenant, ils savent. À vrai dire, j'ai l'impression que l'histoire leur plaît bien. Mais pas autant qu'à moi.

Alexandra est restée un peu en retrait, elle semble septique. Mais après tout, son ressenti n'est pas mon problème.

À la fin de l'entraînement, pressé de retrouver ma dulcinée, j'encourage mes joueurs à accélérer le mouvement sous la douche, ce qui amène encore quelques plaisanteries sur mes retrouvailles avec Amandine.

Quand je parviens à partir, je prends la route sans perdre une seconde. Le trajet me paraît long. Bien plus long qu'à l'aller. Enfin, nos immeubles sont en vue. J'entre dans mon garage puis ressorts à pied. Je sonne à l'interphone. Sans me répondre, Amandine active l'ouverture à distance du portail et de la porte du hall.

Je me dirige vers la porte de l'immeuble, lève la tête vers la voix qui m'interpelle.

— Désolé, je suis un peu en retard.

— Tu vas avoir un gage.

— Tu oserais ?

— Plutôt deux fois qu'une ! réplique-t-elle en riant.

— Alors, je me dépêche de monter.

— Qu'est-ce que tu fais encore en bas ?

Vendredi, à quatorze heures, alors que les joueurs sont à la salle de sport, je vais voir Alexandra. Ça m'embête un peu de lui demander, mais j'ai besoin d'un massage, et après tout c'est son boulot. Je n'ai plus vingt ans et mon corps a du mal à récupérer.

Je profite du bien que procurent ses mains à mes muscles. Je me laisse aller, somnolant. Les nuits passées hors de mon lit commencent à laisser des traces...

Soudain, une lumière rouge s'allume dans mon esprit. Ce n'est plus un massage qu'elle pratique et je n'apprécie pas le moins du monde ce changement.

— Euh, Alexandra, je crois que c'est fini pour aujourd'hui.

Pas de changements.

— Alexandra !

La montée de ton a l'effet escompté.

— Excuse-moi, j'étais ailleurs.

— J'ai cru comprendre. Je te remercie pour ton massage.

Je me couvre et pars à la douche.

À quinze heures trente, on se retrouve sur le terrain. Je répartis les équipes, sachant que ce que je m'apprête à faire ne va pas plaire. Je sépare le duo infernal, ce qui a pour effet, le lancement immédiat des contestations.

— Allez, coach ! On forme une super équipe tous les deux ! Nous sépare pas, t'es vache !

— Ça suffit ! Je veux vous voir vous opposer l'un à l'autre. Si un sélectionneur s'intéresse à l'un de vous, il ne prendra pas le pack duo et à ce moment-là vous n'aurez plus d'autre choix que de vous séparer. Et qu'est-ce que vous ferez quand vous vous retrouverez opposés sur le terrain ? Alors, au boulot !

Les jeunes gens intègrent leur équipe respective en traînant les pieds et ont beaucoup de mal à entrer dans la partie.

Dans les gradins, Alexandra regarde les deux jeunes gens, un petit sourire en coin sur les lèvres. Lors de la mi-temps, je laisse le capitaine de chaque équipe donner ses conseils et élaborer sa stratégie, ne faisant que passer de l'une à l'autre pour écouter.

Concernant le duo infernal, je suis satisfait. Après quelques minutes, ils sont entrés dans le match, me permettant de mieux décortiquer leur façon de jouer.

La seconde mi-temps commence, je retourne à ma place. Le match n'a repris que depuis une dizaine de minutes quand la porte extérieure, en haut des gradins, s'ouvre, laissant entrer une plus grande luminosité.

## *Amandine*

Je descends quelques marches, m'assois pour regarder le match et voir Elio dans son élément. Je le regarde, le dévore des yeux. C'est mon homme ! Celui dont je suis tombée amoureuse, que je n'ai jamais oublié et qui, pourtant, m'a le plus fait souffrir. Mais sans qui, désormais, je ne pourrai plus vivre. La force de mes sentiments me fait quand même peur, surtout que rien n'est joué tant que Natalia ne l'a pas rencontré. C'est pour ça que je suis venue aujourd'hui, dérogeant à tous mes principes. Demain, Nata rentrera, se trouvera face à son père. Nous devons en parler. Or, si nous restons chez l'un ou l'autre, il n'y aurait jamais de discussion.

Tout à coup, Elio tourne la tête vers les gradins. L'air irrité, il regarde la jeune femme qui est assise un peu plus bas. C'est bizarre, ce n'est pas dans sa nature de se montrer si sec. Puis, il lève les yeux vers moi. Son regard s'adoucit. Il attend que l'action se concentre sur une partie du terrain et traverse en courant, un grand sourire sur les lèvres.

Il monte les quelques marches qui nous séparent et s'assied à côté de moi. On se regarde avec un sourire timide. Il me donne un petit coup de genou. Voyant mon sourire s'étirer un peu plus, il pose sa main sur ma tête, l'approche de lui et m'embrasse.

Cependant, le match continue jusqu'au but.

— Hey coach ! C'est bien de transformer les essais, mais on joue pas au rugby !

Pris en flagrant délit, nous interrompons notre baiser en rougissant. Elio pose brièvement ses lèvres sur ma tempe.

— Désolé, cariña, le devoir m'appelle.

Il me fait un baiser sur le bout du nez et repart prendre sa place d'arbitre.

Le match continue. Ça a beau être un match d'entraînement, je me fais prendre par le jeu. Il faut reconnaître que le score est serré et la rencontre captivante. Je ne cherche même pas à prendre parti pour l'une ou l'autre des deux équipes, mais je profite du spectacle qui m'est offert. Il y a tellement longtemps que je n'ai pas regardé de match !

Après avoir donné les trois coups de sifflet de fin, Elio rassemble son équipe, fait un débriefing puis envoie ses joueurs à la douche.

Quand le dernier passe la porte des vestiaires, il revient vers moi, échange un bref sourire distant en croisant la jeune fille et revient s'asseoir près de moi.

— Dès qu'ils auront fini leur douche, on pourra y aller.

— Ne t'inquiète pas. Je ne suis pas pressée.

— Ce n'est pas que la surprise me déplaît, mais dis-moi, pourquoi es-tu venue ? Je t'aurais retrouvée chez toi.

— C'est justement ce que je voulais éviter.

Il pose sa main sur ma cuisse et la caresse. Avec un petit sourire de fierté, il voit mes yeux s'assombrir de désir.

— Elio... Nata rentre demain dans la journée et on ne s'est toujours pas organisés.

— D'accord, j'insiste pas. Je vais mettre de l'ordre dans mes papiers et je reviens. Si je reste près de toi, je risque de ne pas réussir à garder mon self-control.

Restée dans les gradins, je sors un livre de mon sac et me plonge dans la fin de « Au clair de la louve » de Rime de Bervuy que j'ai laissé de côté depuis mes retrouvailles avec Elio.

Je sens un regard insistant sur moi. Je lève les yeux de mon écran et soutiens le regard de la jeune femme pendant quelques secondes avant de lui faire un signe de tête et de me replonger dans l'histoire.

Près d'une heure plus tard, Elio revient, accompagné des deux jeunes.

Étant sur la fin de mon roman, je lui fais signe d'attendre.

— T'es pas dégoûté de passer après un bouquin, coach ?

— Non, pendant ce temps, j'en profite pour me remplir les yeux d'elle.

— Ouais, mais un bouquin !

— Si ça, c'est pas de l'amour...

— Elle adore ça. Et quand bien même, où est le mal ? Moi aussi j'aime bien lire.

Quelques minutes plus tard, je referme mon livre, le glisse dans son sac, me lève et me dirige vers le trio qui a eu la délicatesse de s'éloigner pour discuter.

— Excuse-moi, mais à deux pages de la fin...

— T'inquiètes pas, cariña, je t'ai attendue vingt ans alors quelques minutes de plus ou de moins... Et puis, je t'ai sous les yeux donc ça me va.

— Arrête, je viens te chercher pour finir par te faire attendre. Malgré tout ce que tu pourras dire, ce n'est pas génial.

Il me prend par la taille, m'approche de lui, dépose un baiser sur ma tempe.

— Je ne t'ai pas attendue, je t'ai admirée.

Il n'a pas changé. Toujours à dire les choses telles qu'il les ressent. Et c'est toujours aussi déroutant.

— Excusez-moi, dit un des deux jeunes en me tendant la main. Vous parlez espagnol comme on aimerait qu'il parle français.

— Merci, c'est facile d'apprendre quand on aime la langue en question.

En même temps que je parle avec les jeunes joueurs, je traduis pour Elio. En me retrouvant face à lui, ça a été un tel réflexe de parler espagnol que je n'ai pas songé une seule minute qu'on était en France et qu'il serait bien pour lui, qui ne savait même pas dire bonjour, il y a peu, de s'y mettre.

Tout en discutant, nous nous dirigeons vers la sortie. Une fois sur le parking, nous discutons quelques instants puis les deux joueurs rejoignent leurs voitures tandis qu'Elio et moi nous dirigeons vers la mienne.

Pour attendre l'heure de la réservation que j'ai faite au restaurant avant de partir, je propose à Elio d'aller marcher au bord du lac en périphérie de la ville. Il accepte. Cette soirée à l'extérieur officialise notre relation.

## *Elio*

Pendant qu'elle se concentre sur sa conduite, je réfléchis à la situation. Officialiser notre relation... cette expression me fait sourire. Ça y est, je peux utiliser ce terme en parlant d'Amandine et moi. J'ai finalement la relation que je voulais avec celle que j'attends depuis si longtemps. Enfin, elle est à moi ! Et cette fois, je la garderai près de moi. Certes, on en est qu'au début, mais aucun de nous deux ne doit repartir. Dans un sens, si, moi. Mais la décision m'appartient et le choix est déjà fait : soit je reste, soit elle part avec moi.

Cependant, le passé m'a laissé une marque profondément incrustée dans le cœur et l'appréhension de la voir partir, m'abandonner, encore une fois, est omniprésente.

Je reste conscient, peut-être trop d'ailleurs pour savourer cette soirée, que notre avenir dépendra surtout de la réaction de Natalia. Moi qui aime être maître de ma vie, ça ne me plaît pas, mais alors pas du tout ! Et pourtant, la dernière fois que j'ai fait un choix nous concernant, on ne peut pas dire que c'était le meilleur ! Lentement, mon sourire tombe et l'anxiété commence à me saisir. Voilà une situation et des sensations que je ne connaissais pas jusqu'à maintenant et que j'aurais préféré ne jamais expérimenter.

Amandine gare la voiture. Elle se tourne vers moi. Son sourire tombe.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je ne veux pas qu'on se sépare encore une fois.

— Moi non plus. Mais pourquoi dis-tu ça ?

— Si Nata n'accepte pas notre relation, on sera bien obligés de se séparer.

— Fais-moi confiance et aie confiance en ta fille.

— Je ne demande pas mieux, mais comment faire confiance à quelqu'un qu'on ne connaît pas ?

— Tu me connais, moi, alors fais-moi confiance.

— Je ne demande pas mieux, mais sans avoir toutes les cartes en main, c'est pas évident !

— Sais-tu ce que ta fille étudie à la fac ?

— Du tout.

— La psycho.

— Tu crois que ça peut aider ?

— C'est une fine mouche. Elle ne dit pas forcément les choses, mais ce n'est pas pour autant qu'elle ne les voit pas. Et puis, elle est loin d'être idiote. Alors

c'est vrai que même si elle espère depuis longtemps rencontrer son père, ça va lui faire un choc.

Nous marchons jusqu'au premier banc. Amandine s'assoit sur le dossier, pieds sur l'assise.

Je la regarde s'installer avec un petit sourire.

— Quoi ?

— C'est ta façon de t'asseoir qui m'amuse.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Depuis qu'on se connaît, je ne t'ai jamais vu t'asseoir autrement sur un banc.

— Ça te gêne ?

— C'est juste qu'on ne s'attend pas à ça de la part d'une femme d'un certain âge.

— C'est peut-être parce que j'ai oublié de vieillir, rétorque-t-elle avec un clin d'œil.

— Alors, dis-moi, toi qui connais mieux notre fille que moi, comment envisages-tu les choses ?

Interloquée, elle me regarde sans répondre.

— Mandy ! Coucou !

— Excuse-moi.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— C'est la première fois que tu dis « notre » fille.

— C'est bien le cas, non ?

— Bien sûr. Mais si elle est ta fille ou la mienne, je n'ai, bêtement, pas réalisé qu'elle était la nôtre.

— C'est moi qui ai appris, il y a peu, que je suis papa et c'est toi qui es choquée ? C'est drôle quand même !

— Moque-toi !

Je m'assois sur le banc, entre les jambes d'Amandine, qui passe ses bras autour de mon cou. J'appuie ma tête contre son ventre. Je suis tellement pris dans mes réflexions que je ne réalise pas que je me mets à lui caresser les jambes, jusqu'au moment où une de mes mains remonte un peu plus haut, arrachant un frisson à Amandine.

— Tu as froid ?

— Non, pourquoi ?

— Tu frissonnes.

— C'est ta main.

Je lève le visage vers celui de ma compagne, un sourire en coin et demande :

— Qu'est-ce qu'elle a ma main ?

— Tu t'es mis à me caresser les cuisses et, disons, qu'au bout d'un moment ça fait monter la pression et qu'on est dans un lieu public.

— Désolé, mais tu es tellement appétissante, toi aussi !

Elle éclate de rire.

— Et ça t'amuse !

— C'est la façon dont tu le dis.

— Comment veux-tu que je le dise ?

— Je ne sais pas. Le fait de le dire n'est déjà pas courant, mais la façon de le dire est plutôt... déstabilisante. Je suis appétissante. Comme un poulet rôti !

— Non. Tu es appétissante comme Vénus, Aphrodite : belle, séduisante et séductrice.

Je me lève, fais face à Amandine, lui saisis le visage et l'embrasse.

— Aucune autre n'a réussi à avoir ne serait-ce que le dixième de l'importance que tu pouvais représenter pour moi. J'ai essayé de me persuader, mais je n'ai fait que me leurrer. C'est quand l'offre des dirigeants du club m'est arrivée que ça a été une évidence.

— Il t'en aura fallu du temps !

— Ne me dis pas que tu le savais depuis longtemps !

— Depuis longtemps, non. Depuis notre toute première rencontre, oui.

— Il y a des choses pour lesquelles les femmes sont plus fines que les hommes ! Viens marchons, ça calmera mes ardeurs.

Je lui tends la main, elle accepte.

Afin que la discussion reprenne le chemin du sérieux, elle finit par la lâcher et enfourne les deux dans ses poches.

— L'heure de la discussion sérieuse a sonné, c'est ça ?

— J'en ai peur.

— Je suppose que tu y as déjà réfléchi.

— J'ai eu un peu de temps pour. Mais j'ai quand même du mal à choisir.

— Tu as plusieurs solutions ?

— Oui, mais dans tous les cas, on devra passer une journée sans se voir.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes ! — Tout à fait puisque c'est pareil pour moi.

— Alors, pourquoi ?

— Parce que je voudrais d'abord lui laisser le temps de rentrer, et ensuite lui parler. Qu'elle se fasse à l'idée que son père vive près d'elle, qu'il a envie de la rencontrer maintenant qu'il connaît son existence, qu'elle puisse y réfléchir... et tout ça sans compter le plus gros problème.

— Qui est ?

— Que sa mère et son père se sont retrouvés, qu'ils sont toujours amoureux

l'un de l'autre et qu'ils se sont remis ensemble.

— Et si on faisait ça ensemble ? Après tout ce serait normal.

— D'un certain côté, je t'aurais dit oui, mais cela aurait nécessité que vous vous connaissiez. Mais dans celui-ci, j'aurais l'impression de lui tendre un piège.

— Quand rentre-t-elle ?

— Demain.

— À quelle heure ?

— J'attends le texto qui me le dira.

— Je peux passer la nuit chez toi ?

— Bien sûr. Elle est comme sa mère, une lève-tard. Alors, elle n'arrivera sûrement pas avant le début d'après-midi.

Nous finissons notre tour de lac, tout en discutant. La marche à suivre se dessine lentement.

Le repas est plus silencieux que nous en avons l'habitude. Chacun imaginant son déroulé idéal, se faisant son petit film.

Alors que nous sommes sur le chemin de retour vers le gymnase, je lui délivre ma pensée profonde, sans y avoir réfléchi.

— J'ai vraiment envie de connaître ma fille, de faire partie de sa vie comme de l'avoir dans la mienne. De vous avoir toutes les deux dans ma vie.

— Je sais, mon cœur. J'en rêve autant que toi.

Arrivés au gymnase du club, je récupère ma voiture et nous repartons aussitôt chez nous.

En passant la porte du parking en sens inverse, je repère Amandine devant le portail de son immeuble. Je la prends dans mes bras, dépose un baiser sur la tempe.

— Je suis désolé, cariña, tu avais tout prévu, on aurait pu passer une bonne soirée en amoureux et j'ai tout gâché.

— Du tout. J'ai organisé cette soirée pour qu'on puisse parler et s'organiser pour Nata.

Elle aussi m'a enlacé et ne se prive pas de descendre ses mains pour les poser sur mes fesses.

— Mais, tu sais que la nuit est à nous.

Je passe les mains sous sa chemise, caressant la peau chaude de son dos.

— Après un repas pareil, je te pensais rassasiée.

— Le menu auquel je rêve depuis si longtemps m'est enfin proposé et tu crois que je vais le bouder ? Tu rêves !

Ce disant, elle se hisse sur la pointe des pieds, me caressant alternativement les fesses, le dos et le ventre. Elle pousse le vice en remontant ses mains sur ma poitrine, me titillant les tétons tout en me déclarant, après m'avoir mordillé le

lobe de l'oreille :

— Cette nuit, c'est moi qui vais mener la danse et te torturer.

Poussant un gémissement de désir, je la fais reculer jusqu'à la plaquer contre le mur de clôture de l'immeuble.

— Tu es sûre de toi ?

Je l'embrasse dans le cou, lui caressant les lèvres du pouce.

— Humm, tu triches...

— Il me semblait qu'en amour, tous les coups étaient permis.

— Tu le prends sur ce ton ?

— Je le prendrais sur le ton qui me permettra de profiter de toi et de ton corps jusqu'à ce que tu cries grâce.

Alors que j'introduis mon pouce dans sa bouche, je trace une ligne du bout de la langue de la base du cou à son oreille, lui martyrisant le lobe à coup de succions et de mordillements. Un gémissement lui échappe, mais une voiture passe, nous rappelant à l'ordre.

— Dépêche-toi d'ouvrir si tu ne veux pas que je te fasse l'amour sur le trottoir, c'est plus de notre âge !

Avec un râle de frustration, elle tente de revenir à la réalité, mais elle est déjà tellement émoustillée que se voir introduire la clé dans la serrure semble lui mettre des idées moins avouables à l'esprit, l'excitant davantage. Et il y a trois serrures à ouvrir... elle n'est pas au bout de ses peines !

Pour monter l'escalier, je reste derrière elle et profite de la vue que j'ai sur son postérieur. Ce déhanché, faisant danser ses fesses au gré des marches, m'affame encore plus si tant est possible.

Alors que nous atteignons le palier du premier étage, je me mords la lèvre inférieure et m'oblige à mettre les mains dans les poches. Mauvaise idée !

L'ouverture de la porte de son appartement lance le signal. Je ne me retiens plus. Nous avons tout juste passé le seuil, que je claque la porte, mets la chaînette de sécurité, enserme Amandine de mes bras pendant qu'elle donne un tour de clé.

— Tu as peur que quelqu'un débarque à l'improviste ou quoi ? sourit-elle.

— Du tout...

## *Amandine*

Il m'embrasse avec gourmandise, je lui réponds avec autant d'avidité. Je me retrouve prisonnière entre la porte et ce corps que j'ai gardé bien au chaud dans un coin de sa mémoire.

Il m'embrasse, les mains passées sous ma chemise caressent mon corps, aiguissant encore plus notre appétit mutuel. Je lui fais faire volte-face de fait qu'il se retrouve, à son tour, prisonnier entre la porte et moi, lui rappelant que c'est lui qui va subir cette fois. Il me répond avec un petit sourire que je ne connais que trop bien. Il veut me le laisser le croire ? Très bien, je n'y croirais peut-être pas très longtemps, mais je compte bien en profiter au maximum.

Je soulève son t-shirt, passe la tête en dessous, embrasse son ventre, caressant tantôt son dos, tantôt ses fesses, remonte vers la poitrine, titille un téton, puis vient le tour du second. Avec plaisir, je sens son désir monter. La chair de poule et le gonflement de son pantalon ne laissent pas la moindre place au doute. Avec un sourire, je passe la tête par le col, l'agrandissant au passage, mais aucun des deux ne se soucie, actuellement, de ce genre de détail.

— Tu vas me supplier.

— Je ne supplie jamais.

— Ah, non ?

— Non.

— Il faut un début à tout...

Je repars sous le t-shirt et utilise toutes les parties de ma bouche sur son torse. Titillant, suçant, léchant, mordillant, j'y laisse les traces de mon passage et savoure les frissons et gémissements que je perçois. Mais il manque quelque chose. Quelque chose d'important pour moi : ses yeux.

Je repars à la vue d'Elio qui décide qu'on doit jouer à deux.

Il m'attrape sous les fesses et me porte jusqu'à la chambre. Là, il me laisse glisser le long de son corps jusqu'à ce que je touche terre.

Dans la chambre éclairée par les lumières de la rue, il entreprend d'ouvrir un à un les boutons de ma chemise en ponctuant chacun d'eux d'un baiser. Je savoure.

Une fois tous ouverts, il passe derrière moi, fait tomber la chemise et dégrafe le soutien-gorge qui la rejoint. Il ouvre le pantalon, sans cesser de m'embrasser dans la nuque, il caresse ma poitrine d'une main tandis que l'autre plonge dans ma petite culotte déjà humide. Commence alors un mouvement de va-et-vient d'abord lent, mais qui accélère au rythme de mes halètements.

N'en pouvant plus, je me tourne vers Elio, l'embrasse avidement tout en le déshabillant impatientement. Déjà très excitée, je le fais tomber sur le lit et entreprends de le caresser à mon tour.

Pour ne pas supplier, il me bascule et me pénètre.

Pris dans notre passion, nous nous aimons jusqu'aux petites heures du matin, ne nous endormant que peu de temps avant le lever du soleil.

Une main me caresse l'épaule tandis qu'une voix me murmure qu'il est l'heure de se lever. Mon corps se décide à obéir, enfin, en partie seulement. Je fais un sourire à Elio qui m'a amené une tasse de café, seulement vêtu de son boxer. Je le regarde avec gourmandise. Comment ai-je réussi, moi, à attraper un homme comme lui ? Il est bâti comme un dieu, embrasse divinement et fait l'amour... je ne trouve même pas de mot pour le qualifier sur ce point !

— Bonjour cariña. Si tu le permets, je vais aller prendre une douche vite fait.

— Bien sûr.

Tout en entendant l'eau couler, je l'imagine sous le jet. Je bois quelques gorgées de café, tentant de calmer la montée de désir en moi.

Une notification de texto retentit. Je pose ma tasse sur la table de chevet et me mets à la recherche de mon pantalon afin de prendre mon téléphone.

Je n'en reviens pas : c'est le troisième message que je reçois de Nata. Elle doit arriver vers treize heures trente et il est déjà treize heures !

La pression commence à monter.

Elio est encore sous la douche et je n'y suis pas encore passée. Je me lève et me couvre rapidement. J'entreprends de faire le lit et de ramasser les vêtements. Si je ne veux pas hurler, il faut que je m'active.

Quand il sort de la douche, la chambre est en ordre, et je suis déjà en train de préparer à manger.

Il me rejoint dans la cuisine, dépose un baiser sur ma tempe puis s'assied à ma demande.

— Tu sembles bien nerveuse.

— Nata arrive dans vingt minutes, dis-je en consultant l'heure sur le four micro-ondes.

— Oh...

À cette déclaration, il partage mon stress. J'affronterai, seule, notre fille pour lui annoncer que son père est là et veut la connaître, alors que lui, restera à l'abri, seul dans son appartement, s'inquiétant du déroulement des choses et de la réaction de la jeune fille tout en bouillant d'impatience de la rencontrer.

Nous avalons, plus que nous ne mangeons, notre petit déjeuner.

— J'ai peur.

Il se lève de table et me prend dans ses bras.

— Je ne t'envie pas, cariña. Je te laisse, elle ne va plus tarder.

Il m'embrasse, pose son front sur le mien comme pour me donner un peu de sa force et part à regret, me laissant pensive devant ma deuxième tasse de café.

## *Elio*

Au moment où je franchis la porte du hall, je vois le portillon au bout de la cour s'ouvrir. Je sais déjà qui va croiser mon chemin. Je tente de garder une allure naturelle.

Natalia relève la tête après avoir fermé le portillon et me voit. Spontanément, elle me fait un sourire qui se fige au fur et à mesure que nous nous rapprochons.

Au moment où nous nous croisons, nous nous saluons. J'essaie de garder un air naturel, après tout je ne suis pas censé la connaître. Je passe le portillon et file rejoindre mon appartement. Je ne reviens pas de notre ressemblance. Je comprends pourquoi il a été difficile pour Amandine de m'oublier. Natalia a tous les traits de ma famille. Pas que les yeux ! Au canal, je n'ai vu qu'eux, ne sachant qui elle était, mais là que j'ai pu mieux la voir... Aucun doute possible ! Si tant est que je n'aie pas eu confiance en Mandy, à l'heure actuelle, je ne pourrais plus douter de ma paternité sans être de mauvaise foi.

Elle a quand même quelques petits trucs de sa mère. En fait, elle en a pris ce que je préfère. Son sourire. Oh oui, ce magnifique sourire qui ferait damner le saint à qui il est destiné. Celui qui m'a fait perdre la tête. Ce pétilllement dans le regard. Et surtout ce petit air coquin, l'air de ne pas y toucher. Ce petit air qu'elle arbore quand elle a une idée en tête. Ce petit air que je viens juste de découvrir et qui pourtant signifie déjà beaucoup pour moi. Si ce n'est déjà fait, cette gamine va en faire tourner des têtes ! À commencer par la mienne...

Dire qu'à son âge, sa mère était déjà en train de lutter pour leur assurer une vie décente et un meilleur avenir pendant, que moi, je gravissais les marches de la célébrité, sautant sur chaque gigolette, qui ne cherchait qu'à tirer avantage de ma notoriété, pour tenter de noyer le souvenir douloureux de ce sourire et de ses yeux qui me hantaient à chaque seconde !

Au moins, le fruit de notre amour, sous l'œil attentif de sa jeune mère, se prépare un avenir stable. Psychologue. Je n'en reviens pas. Vu l'état actuel du monde, elle ne manquera pas de patients. À commencer par ma famille...

## *Amandine*

— Je suis là, m'man.

— Dans la cuisine, chérie. Je te prépare quelque chose à manger ?

— Non, merci. Par contre, si tu pouvais me faire couler un café le temps que j'amène ma valise dans la chambre, ce serait top.

Elle me rejoint dans la cuisine, m'embrasse et s'assoit face à moi, à l'endroit même où son père était assis quelques minutes plus tôt.

— Ça n'a pas l'air d'aller, dit donc.

— Si, si. Ça va.

— Quand est-ce qu'on va chercher les monstres ?

— Samedi prochain.

— Tu les laisses aussi longtemps chez leurs grands-parents ?

— Oui, je voulais avoir un peu de temps avec toi.

— Aïe ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Rien, je voulais juste être seule avec ma fille que je ne vois presque plus, en tout cas plus toute seule, pouvoir lui parler...

— Donc, je répète, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Rien, ma puce, je t'assure. En fait, c'est moi qui ai quelque chose à te révéler, mais ce n'est pas facile.

— Tu me fais peur.

Je réfléchis encore quelques secondes puis me lance, prenant la décision de laisser les choses sortir comme elles viennent.

— Est-ce qu'il t'arrive encore de penser à ton père ?

— Bien sûr. Ça ne pas fait pas si longtemps qu'il est décédé.

— Non, chérie, je te parle de ton père. Ton vrai père. Pas Nicolas. Est-ce qu'il t'arrive de penser à lui ? De l'imaginer ? De te poser des questions le concernant ?

— À la vérité, j'ai arrêté de t'en parler, parce que je voyais bien que ça te faisait souffrir, mais je n'ai jamais cessé de m'interroger. Je sais que c'est idiot parce que je ne le verrais probablement jamais, mais depuis toute petite, je me le suis imaginé, je me suis fait des films sur une possible rencontre.

— Bien sûr que ce n'est pas idiot ! C'est ton père, donc une partie de toi. Et tu lui ressembles tellement...

— Le plus dur, c'était quand on fabriquait les cadeaux de la fête des pères à l'école. C'est à ce moment que je pensais le plus à lui. J'offrais ce qu'on faisait à

Nicolas parce que dans un sens, il était mon père, tout au moins le seul homme qui ait joué ce rôle pour moi, mais j'ai toujours eu honte de lui offrir quelque chose que j'avais fait en pensant à quelqu'un d'autre.

— Maintenant que tu es plus grande, tu as peut-être des questions à me poser le concernant.

— Pourquoi tu ne me l'as jamais proposé avant ? Pourquoi maintenant ?

— A cause de Nicolas et des garçons. Mes sentiments pour leur père étaient déjà à des années-lumière de ceux que je ressentais pour le tien, mais si j'avais parlé de lui tant qu'on était ensemble, j'aurais eu l'impression de le trahir. Sais-tu quelle est la cause exacte de son décès ?

— Ce n'est pas un secret. Il a eu un accident de voiture.

— C'est vrai. Mais, tu ne t'es jamais demandé comment il avait eu lieu ?

— Pas vraiment. Ça ne l'aurait pas fait revenir. Alors ça aurait servi à quoi d'entrer dans les détails ?

— Rien, c'est vrai. Mais j'ai besoin de t'expliquer.

— Tu devrais peut-être éviter. Ressasser, n'est pas une bonne idée pour faire son deuil.

— Mon deuil est fait, mais il y a une chose très importante dont je dois te parler et l'accident en fait partie d'une certaine façon.

— Bon, alors je t'écoute.

— Quand tu es partie à la fac, ça a été très difficile pour moi. Je n'ai pas voulu te le montrer parce que je savais que ça l'était aussi pour toi. Nous n'avions jamais été séparées et tout à coup, je ne te voyais plus que le week-end. Pendant plusieurs semaines, j'étais... triste, renfermée, intolérante, impatiente. Voyant qu'il n'arrivait pas à me soutenir, Nicolas pensait que ton départ était synonyme de perdre ton père une fois de plus. Alors, il rentrait de plus en plus tard du travail. Puis, pour supporter mon mutisme et ma mélancolie, il a commencé à boire.

— Tu veux dire qu'il était alcoolisé quand il a eu l'accident ?

— Oui. Tes frères et la famille l'ignorent et j'aimerais bien que ça continue. Comme tu l'as dit toi-même, ça ne le fera pas revenir et ça mettrait la zizanie dans la famille. C'était un homme admirable et je ne veux pas que sa réputation soit entachée à cause de moi.

— Mais c'est lui qui a pris la décision de boire. Tu ne l'y as pas obligé.

— Dans un certain sens, j'ai envie de te dire que si. Parce qu'avec ton départ, je perdais, effectivement, ce qu'il me restait de ton père.

— Tu l'aimes donc toujours ?

— Ton père ?

— Oui.

— Je n'ai jamais cessé de l'aimer.

— Comment as-tu pu épouser Nicolas, alors ?

— Il me plaisait bien. Il était gentil, prêt à t'élever comme sa fille. Nous avons passé une sorte de marché tous les deux : il prenait soin de nous en échange de quoi je lui donnais des enfants bien à lui.

— C'est très romantique.

— Non, je te l'accorde. Mais si ça peut te rassurer, nous nous aimions quand même. Notre union n'a pas été malheureuse. Elle a été agréable. Le problème est que notre seule prise de bec lui aura été fatale.

— Pourquoi tu me dis tout ça ? J'ai bien compris que tu profitais de l'absence des garçons pour me parler, mais tout ça tu aurais pu le taire, alors pourquoi ?

— Parce que ton père est ici.

— Pardon ?

— Ton père est ici. Il a appris ton existence et voudrait te rencontrer.

— Oh !

— Je sais, c'est un peu brutal comme façon de l'annoncer et je m'en excuse, mais je ne savais pas comment te le dire.

— Au moins, maintenant c'est fait. Donc je suppose que si tu sais tout ça, c'est que vous vous êtes vus.

— Oui.

— Comment vous l'avez vécu ? Je veux dire, entre toi qui revois ton grand amour vingt ans plus tard, et lui, qui apprend qu'il est père d'une fille de vingt ans, c'est pas rien comme retrouvailles !

— Ça a été compliqué. Je dois t'avouer qu'en fait, il s'est installé il y a plusieurs semaines et que nous l'avons croisé à plusieurs reprises.

— C'est pour ça que tu étais dans tous tes états ?

— Oui.

— Pourquoi tu n'as rien dit à ce moment-là ?

— Parce qu'au début, je pensais avoir des hallucinations. Au vu de ce que je savais, ce n'était purement pas possible. Mais le soir où je suis sortie avec Éliisa, le doute n'était plus permis.

— Tu veux dire que tu l'as croisé chez Angelo ?

— Oui.

— Et si tu me racontais votre histoire depuis le début ? À commencer par la raison pour laquelle tu ne lui as jamais dit qu'il était papa.

— Comme tu le sais, nous sommes de deux nationalités différentes et quand nous nous sommes rencontrés, j'étais mineure et encore scolarisée. Mais le coup de foudre n'a pas tenu compte de tout cela. Dès que je l'ai vu... dès que nos regards se sont croisés... moi qui n'ai jamais eu confiance en moi, ce jour-là, je

savais que mes sentiments étaient réciproques. C'était une évidence. Ne me demande pas pourquoi, je ne saurais l'expliquer autrement que par le coup de foudre. Chaque seconde passée avec lui était du bonheur à l'état pur. Chaque séparation était une torture et mon retour en France... n'en parlons même pas.

— Vous étiez vraiment amoureux.

— C'est ce que je croyais jusqu'à mon second retour. Il s'est montré tout à fait à l'opposé de ce qu'il avait été quelques semaines auparavant. Dès notre première entrevue, il a dit vouloir couper les ponts pour qu'aucun de nous deux ne souffre. Il a voulu se montrer froid et distant, mais l'espace d'une minute, il a trahi ses sentiments et nous t'avons conçue.

— Puis, tu es rentrée.

— Oui, encore une fois. J'avais déjà commencé à étudier les possibilités qui m'auraient permis de rester avec lui en Espagne, mais il ne m'a pas laissé le temps de lui en parler. Sa décision était prise.

— Pourquoi ne lui as-tu rien dit quand tu as su que tu m'attendais ?

— Pour plusieurs raisons en fait. La première étant que mes parents auraient pu lui créer de très gros problèmes. La seconde étant que ses efforts venaient d'être récompensés par son entrée en équipe nationale. Quant à la dernière, elle est très simple, je n'ai fait qu'obéir à son souhait de couper définitivement les ponts.

— Oui, mais là, il s'agissait d'une grossesse, pas d'un coup de tête !

— Je sais. Tu pourras me le reprocher autant que tu voudras, c'était mon choix de suivre ses consignes et de ne pas lui dire. Je reconnais que tu as eu un manque pendant les premières années de ta vie, et je m'en excuse, mais s'il l'avait su, en fin de compte, ça n'aurait pas changé grand-chose.

— Pourquoi ? Il serait peut-être venu.

— Oui. Je suis sûre qu'il aurait assumé sa famille.

— Alors pourquoi tu ne l'as pas fait ? demanda Natalia les larmes aux yeux.

— Parce que j'étais mineure et lui majeur. Que mes parents n'ont jamais accepté que je garde le bébé et qu'ils m'ont mise à la porte. Tout ce qui les intéressait c'était de me tirer les vers du nez, « venger le déshonneur » dont j'étais victime selon eux. Ils ont rapidement pris un avocat et monté un dossier contre lui. Il ne leur manquait plus qu'un nom pour lancer la procédure. Mais j'ai tenu bon jusqu'à ma majorité. Ensuite, ils ne pouvaient plus rien faire en mon nom, ils ont fait comme si je n'existais plus. Alors oui, il serait venu. Mais rien de bon n'en serait ressorti. Pour aucun de nous trois

— Donc, tu ne lui as rien dit pour le protéger ?

— En partie.

— Comment ça se fait qu'il soit ici ?

— Le club de la ville l'a recruté comme entraîneur.

— Et il a accepté ? Comme ça ?

— Non. En fait, il savait que je vivais ici. C'est pour ça qu'il a accepté, mais juste pour un an. Cette année ayant pour but de me retrouver et de renouer le contact.

— Voilà qui est chose faite. Comment ça s'est passé ?

— Vivement.

— Te connaissant, ça ne m'étonne pas. Et tu lui as annoncé comment pour moi ?

— Aussi brutalement que je t'ai annoncé qu'il était là. Je dois bien avouer que je ne sais pas faire preuve de délicatesse quand je dois annoncer une chose importante. Pourtant ce n'est pas l'envie qui me manque.

— Comment a-t-il réagi ?

— Le téléphone a sonné à ce moment, et j'ai pris la fuite.

— Maman !

— Qu'est-ce que tu veux, j'ai eu peur.

— Je comprends, mais quand même ! De toute façon, il a dû digérer l'histoire et vous avez dû vous revoir si tu sais qu'il veut me rencontrer.

— Oui. Et, je sais que ce n'est pas juste, mais il te laisse le choix.

— Ouais, enfin, si je dis non, sachant qu'il sait, que maintenant, je sais qu'il sait, je vais passer pour une fille ingrate.

— Non, Nata. Il sait que la situation est difficile. Autant pour lui que pour toi. Plus pour toi, d'ailleurs.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a eu une semaine pour se préparer et que nous en avons beaucoup discuté tous les deux, alors que toi, tu ne l'apprends que maintenant, que les choses t'arrivent sur le coin du nez très rapidement !

— Qu'est-ce que tu me conseilles ?

— Je suis désolée, chérie, mais là, c'est à toi, et à toi seule de prendre cette décision.

— Je peux prendre le temps d'y réfléchir ?

— Bien sûr !

Natalia part dans sa chambre pour ranger ses affaires et telle que je la connais, elle va gamberger un moment. Elle va passer par divers sentiments en peu de temps, elle pèsera le pour et le contre, réfléchira à toutes les solutions possibles et inimaginables et, par je ne sais quel miracle, prendra une mauvaise décision qu'elle aura pourtant basée sur des données justes. Comment ai-je pu, moi, faire une fille qui réfléchisse autant pour se tromper ? Simplement parce qu'elle est la digne fille de sa mère, tiens ! Je profite de ce moment d'accalmie parce qu'à son

retour, les questions vont fuser, et par expérience, je sais aussi qu'il va falloir que je garde mon calme pour la remettre sur les rails !

Effectivement, elle revient un bon quart d'heure plus tard et m'exprime son dilemme. Et quel dilemme !

— Ce qui compte, c'est ce dont tu as envie. Et je sais très bien que rencontrer ton père est ton rêve depuis toute petite. Je ne vois pas en quoi ce serait une trahison ? Sinon, mon mariage avec Nicolas l'était envers toi, alors ?

— Non, bien sûr que non ! Tu avais droit au bonheur et tu as passé de nombreuses années à t'occuper seule de moi. Il aurait été égoïste de ma part de te refuser cette joie. Surtout, que je sais pertinemment que tu l'as fait aussi pour mon bien.

Je souris. Décidément, nous n'arriverons jamais à avoir de secret l'une pour l'autre. Le temps que nous avons passé seules nous a vraiment permis de nous connaître sur le bout des doigts. Parfois, c'en est pénible, d'ailleurs !

— Et en quoi rencontrer ton père et réaliser ton rêve serait une trahison ?

— Parce que tant que je serai avec lui, je ne serai pas avec toi.

— Et alors ? Dans ce cas, le temps que tu passes avec tes amies, c'est une trahison !

— Non.

— Alors c'est pareil.

— Non, dans ce cas, c'est pour l'école, je n'ai pas choisi alors que pour rencontrer mon père, j'aurai fait le choix de te laisser.

— Écoute-moi bien, Natalia, parce que je ne le répéterai pas. Tout ce qu'on fait dans la vie découle d'un choix qu'on a fait à un moment ou à un autre. Dans les deux cas, c'est toi qui as pris la décision. Ça ne m'a pas forcément fait plaisir que tu vives à la cité universitaire, en étant qu'à une demi-heure de trajet de la maison, mais j'ai respecté ton choix. Celui de le rencontrer, ou non, sera aussi le tien. Je n'interviendrai pas. Par contre, je refuse d'être une excuse derrière laquelle tu te cacherais parce que tu as la frousse. Je n'ai aucun problème avec le fait que tu rencontres ton père. Bien au contraire. Et puis, je te signale que si ça m'avait embêtée, je ne lui aurais rien dit te concernant.

Natalia se fait couler un autre café et s'attable dans la cuisine tout en poursuivant sa réflexion.

— Alors, tu veux bien l'appeler et lui dire que je suis d'accord ?

— À la bonne heure ! Quand ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Je l'appelle tout de suite.

— Attends !

— Quoi ?

— Avant, est-ce que tu veux bien me parler de lui ?

— Bien sûr. Que veux-tu savoir ?

— Comment il est, comment vous vous êtes rencontrés, ce qu'il fait comme boulot... enfin, ce genre de chose, quoi.

— Comme tu le sais déjà, il est espagnol et tu ne seras donc pas surprise d'apprendre qu'il est brun et a les yeux marron.

— Ça, je m'en doutais un peu. Est-ce qu'il est marié ? Est-ce qu'il a une famille ?

— Quand on s'est rencontrés, j'étais lycéenne et lui préparait déjà sa carrière tout en étant en parallèle animateur sportif dans une association pour les enfants. Il est célibataire et sa seule famille en dehors de son frère et de sa mère, c'est toi.

— Et toi. Je te rappelle que vous étiez deux pour me faire. Au fait, comment s'appelle-t-il ?

— Elio.

— Tu m'as dit qu'il était entraîneur, mais dans quel sport ?

— Handball.

— Ceci explique cela.

— C'était la passion de ton père et le sport préféré de ta mère, alors effectivement, si tu n'avais pas aimé...

— Toi aussi ?

— Oui. Et j'étais pas mauvaise. C'était mon rêve de devenir pro.

— Comme lui, c'est marrant. C'est ce qui vous a rapproché ?

— Même pas. Notre relation n'a pas été réfléchie. C'est ce jour que j'ai eu la preuve que les coups de foudre existaient.

— Pourquoi tu n'as pas poussé pour réaliser ton rêve toi aussi ?

— Dans ma famille, le sport n'est pas considéré comme un métier, mais comme un loisir. De plus, être découvert par un recruteur peut être très long et je n'avais pas le courage de me battre sur deux plans.

— Pourtant, tu l'as fait pour moi.

— Tu étais mon bébé, ce n'était pas pareil.

— Pourtant, je me rappelle que tu as bataillé ferme. M'élever, travailler, suivre des cours... tu t'es battue sur bien plus de plans...

— Je le faisais pour toi.

— Tu aurais très bien pu avorter.

— Que nenni, ma fille !

— Ça t'aurait pourtant simplifié la vie.

— Écoute-moi bien, jeune fille. La vie n'est pas simple et si quelqu'un est bien placé pour le savoir, c'est bien toi. De plus, tu étais une part de ton père et de moi. Le fruit d'un amour bref, mais intense. Il était tout simplement inconcevable

que je me débarrasse de toi.

— Je t'aime, dit Natalia en posant sa main sur la mienne.

— Moi aussi, chérie. Mais laisse-moi finir. À ce moment, j'ai voulu compenser le fait que tu ne connaîtrais jamais ton père. Aujourd'hui les choses ont changé.

— Tu sais où il habite ?

— Oui. Tu te rappelles le dimanche où nous avons fait la promenade au bord du canal avant le pique-nique ?

— Bien sûr.

— Tu te souviens du jogger qu'on a croisé ? Celui que tu pensais connaître.

— Très bien, oui. En plus, je l'ai croisé en arri...

Je lève les yeux de ma tasse et regarde ma fille. En l'entendant s'interrompre, je comprends que Natalia commence à associer les choses.

— C'est... tu veux dire... enfin, le jogger...

— C'est ton père, oui.

Natalia se lève, lave sa tasse et fait les cent pas dans la cuisine.

— Puisque tu savais qu'il était là et qu'en plus on l'avait croisé, pourquoi tu m'as rien dit avant ?

— J'étais sous le choc. Comprends-moi, c'était tout simplement incroyable.

— Puis vous vous êtes rencontrés à nouveau et avez discuté.

— Disons qu'à force de le "voir" partout, j'ai profité de me retrouver seule pour mener ma petite enquête pour savoir où il habitait et régler les choses avec lui.

— Ça veut dire quoi "régler les choses" ?

— Avoir une discussion en privé.

— Donc, il en sait autant que moi ?

— Oui.

— Quand je l'ai croisé tout à l'heure, il sortait d'ici, non ?

— Oui.

Le rouge me monte aux joues, mais il faut absolument qu'il disparaisse. La chose qui importe avant toute autre est que le père et la fille réussissent à avoir une relation.

— Qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Nous préparions la façon d'aborder les choses avec toi.

— Tu crois que je pourrais le rencontrer rapidement ?

— Laisse-moi l'appeler et lui demander.

— Tu as son numéro ?

— Il me l'a laissé tout à l'heure.

Je pars au salon appeler Elio, qui décroche à la première sonnerie.

— Quelle rapidité ! me moqué-je gentiment.

— Si tu voyais dans quel état je suis... Alors, ça y est ? Elle est au courant ?

— Oui, c'est fait.

— Comment prend-elle les choses ?

— Elle m'a avoué se préparer à votre rencontre depuis toute petite.

— Cariña, si tu savais comme je suis heureux !

— Pas autant qu'elle.

— Et toi, comment te sens-tu ?

— Je suis contente et soulagée de ne plus être un barrage entre vous deux.

— Mais tu as peur.

— Je vais te paraître égoïste, mais j'ai peur de vous perdre l'un et l'autre.

— Pourquoi donc ?

— Nata et moi avons été ensemble si longtemps que la « partager » est difficile et te concernant... et bien... nous venons juste de nous retrouver. Les choses sont claires entre nous et nos sentiments semblent être aussi forts qu'avant. Mais la vie quotidienne commence à reprendre ses droits et j'ai peur de te perdre à nouveau.

— Maintenant que je t'ai retrouvée, crois-moi que je ne vais pas t'abandonner une seconde fois. Et puis, nous sommes une famille, il me semble, non ?

— Dans un sens, oui, mais n'oublies pas que Natalia n'est pas mon seul enfant.

— Je sais, cariña. Mais une chose à fois. On ira lentement et on avisera au fur et à mesure. Il y a vingt ans, j'ai pris une décision, seul, pour nous deux. Je ne ferai pas deux fois la même erreur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dison qu'après votre second départ, j'ai eu la visite d'Anita qui m'a très clairement dit que j'étais un sombre idiot et qui m'a expliqué que durant ton retour en France entre tes deux voyages en Espagne, tu avais envisagé de t'y installer. Par peur, je ne t'ai pas laissé le temps de t'exprimer, mais aujourd'hui, chaque chose sera délibérée entre nous. Je te promets, je ne te laisserai plus jamais me quitter.

— Elio... Comment veux-tu que j'aborde le sujet si terre à terre pour lequel je t'appelle après ça ?

— Excuse-moi, j'ai un peu dérapé. Alors, dis-moi.

— Nata voudrait te rencontrer le plus tôt possible. Aujourd'hui, tu serais d'accord ?

— C'est du rapide !

— Ça y est, tu as la frousse.

— Plus on va s'en rapprocher, plus je l'aurai.

— C'est pourtant ce que tu voulais. Tu as changé d'avis ?

— Pas du tout. Mais ça n'empêche pas l'appréhension. Moi qui venais juste de

réussir à évacuer mon stress !

— Donne-moi ton astuce, j'aurais bien besoin d'en évacuer un peu aussi.

— Je suis au gymnase, mais je connais une façon autrement plus agréable d'évacuer à deux.

— Elio...

— Dis-moi que ce n'est pas vrai.

— Oh, non ! Et tu le sais très bien. Mais ce n'est pas le moment, ta fille est dans la pièce d'à côté et attend de nous qu'on se comporte en parents.

— Rectification, je suis derrière toi, m'man. C'est bien long pour fixer une date, intervint Natalia en me détaillant.

Afin qu'Elio puisse comprendre, je m'adresse à Nata en espagnol.

— Alors ? Aujourd'hui, ça te va ?

Ses yeux s'illuminent.

— Pour de vrai ?

— Oui.

— Mais, qu'est-ce que je vais mettre ?

— Nata, tu vas rencontrer ton père, pas ton futur mari !

Sans plus attendre, elle part dans sa chambre.

— Tu lui parles en espagnol ?

— C'était pour te permettre de savoir ce qu'on se disait.

— C'est gentil. Tu me laisses le temps de passer à la douche et je vous rejoins.

— Pas chez moi.

— Pourquoi ?

— Je préfère que ça se passe dans un endroit neutre. Le parc à côté de l'école, tu vois où il est ?

— Oui. J'y serai dans une heure environ.

— D'accord. A toute à l'heure.

— A toute à l'heure, cariña.

Je préviens ma fille, passe rapidement à la douche puis nous partons pour le parc, arrivant sur place bien à l'avance. J'avise les bancs placés à l'écart de la promenade et nous nous y installons. Cet endroit du parc est mon préféré. Les bancs sont naturellement ombragés par une voûte de glycine. Montée sur ressorts, Natalia se relève aussitôt assise et commence à faire les cent pas. Tant bien que mal, je tente de la calmer.

— Maman ? Je ne me sens pas très bien. Tu crois qu'on pourrait remettre cette entrevue ?

— Tu as peur à ce point ?

— Et si je ne lui plaisais pas ? Si je le décevais ?

— Tant que tu auras besoin de moi, je resterai. Mais tu es sa fille, une part de

lui, tu ne peux pas le décevoir.

— Maman, s'il te plaît !

Je me lève du banc et prends ma fille dans les bras pour la rassurer.

— Il ne peut pas être déçu, tu es une jeune femme formidable. Et puis, si toi, tu es dans cet état, imagine dans lequel il doit être. Il sait que tu as déjà eu un homme qui a joué le rôle de père pour toi, alors imagine la pression qu'il doit avoir. Aie confiance, ma fille. Tu ne seras pas déçue.

— Tu crois ?

— Tu vas vite le savoir.

J'embrasse Natalia, m'écarte d'elle, salue Elio et présente l'un à l'autre, le père et la fille.

Ils se regardent quelques secondes, mal à l'aise. Gauchement, ils se serrent la main en se saluant.

— Tu as les yeux de ma grand-mère.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Dorina. Par contre, tu as le sourire de la mère, dit-il en tournant la tête vers moi.

— Et j'en suis fière.

— Tu peux, elle a un très beau sourire.

— Quand on sait ce qu'elle a traversé, c'est bien qu'elle ne l'ait pas perdu.

— Si j'avais su dans quelle situation elle était, crois bien que je serais venu pour tenir mon rôle.

— Elle est comme ça. Elle fait toujours passer les autres en premier.

Ils commencent à discuter plus spontanément, à faire connaissance.

— Mandy, ça t'embête si on marche un peu ?

— Non, bien sûr, allez-y. Je vais rester là pour lire. Si vous ne m'y voyez plus à votre retour, c'est que je serai rentrée préparer le repas.

Natalia me serre dans ses bras.

— Tu es sûre ?

— Vous avez besoin d'être seuls. Je le comprends et ça me convient. Moi aussi j'ai besoin d'être seule pour réfléchir un peu.

— Merci maman.

— De rien chérie. Invite-le donc à manger ce soir, si tu veux.

— Ça ne t'embête pas ?

— C'est ton père. Vous avez besoin de temps. C'est aussi pour ça que j'ai laissé tes frères chez leurs grands-parents.

— Tu avais tout prévu !

— Tu connais ta mère...

— Sauf les retrouvailles avec... Comment dois-je l'appeler ? Elio ou papa ?

— Ça, c'est avec lui qui faut voir. File, il t'attend !

Je l'embrasse sur le front et me rassieds. Elio se tourne vers moi, me fait un clin d'œil et m'envoie un baiser avant de s'éloigner avec Natalia.

Je les regarde jusqu'à ce qu'ils disparaissent de mon champ de vision. Ne plus les voir me stresse bien plus que je ne l'aurais imaginé. L'émotion prend le dessus sur la raison et les larmes me piquent les yeux.

Que peuvent-ils se dire ? Parlent-ils de l'enfance de Natalia, de la vie d'Elio en Espagne, de son arrivée en France, du motif qui lui a fait accepter de s'expatrier ? Franchement, je ne sais pas ce qui est le pire entre ça et le fait qu'ils ne se parlent pas.

D'un côté, ne pas savoir, ou ne pas voir, comment se déroule l'entrevue m'inquiète. En tant que mère, j'ai peur que ma fille soit déçue de cette rencontre, que je suis coupable d'avoir organisée, et ne supporterai pas de voir Nata souffrir. De l'autre, mon amour pour Elio me fait craindre pour lui. Je connais la perspicacité de ma fille et sais qu'elle a un instinct de protection, me concernant, très développé. Autant que moi-même pour elle. Le résultat d'avoir vécu l'une pour l'autre pendant si longtemps...

J'adore Nata plus que n'importe qui d'autre. Mais dans ma réflexion concernant la continuité de ma relation avec Elio, je sais que si les rapports entre Natalia et son père ne sont pas très bons ou qu'elle refuse la moindre relation entre nous, je ferai le nécessaire pour ne plus le revoir. Et encore une fois, taire mon amour pour lui. C'est mon point de vue. Celui de Nata serait tout à fait à l'opposé si elle apprenait que nous avons déjà commencé à reconstruire quelque chose. Mais ça, je me refuse de lui dire. Je veux qu'elle prenne une décision sans que le moindre élément extérieur ne vienne lui flouer l'esprit. Elle y arrive déjà assez bien toute seule !

Ne réussissant pas à me plonger dans la suite de « Au clair de la louve », que j'attendais pourtant avec impatience, je décide de rentrer sans plus attendre. Je traverse le parc à vive allure, espérant ne pas croiser le duo. Je fais quelques achats puis me mets aux fourneaux, à peine arrivée, avec la musique en fond sonore. Ayant besoin de relâcher un peu la pression, j'en profite pour mettre la musique, celle que moi seule aime, à un volume suffisamment élevé pour faire hurler les garçons s'ils avaient été là.

Depuis des années, je me sens enfin dans mon élément. Je savoure ce moment. La musique assourdit les questions que je me pose. Elio, Natalia, les sentiments qu'ils peuvent ressentir par rapport à leur rencontre tardive... plus rien ! Mes ustensiles, mes ingrédients et ma musique. Ça fait vraiment trop longtemps. Nicolas a mis un point d'honneur à tout partager. J'ai apprécié de ne plus être seule pour les corvées, mais j'aurais aimé garder une activité en solo. En dehors

des heures de travail, il ne m'a jamais laissé un seul moment de solitude. Malgré son amour pour moi, j'ai l'impression qu'il avait bien peu confiance. Quelle ironie ! Moi qui ai été fidèle à un fantôme pendant huit ans !

M'activant, je ne vois pas le temps passer. Chantant tout en travaillant, je n'ai pas entendu la porte d'entrée s'ouvrir. Quand, enfin, je tourne la tête vers la porte de la cuisine, ça fait déjà quelques minutes que Natalia et Elio me regardent, stupéfaits.

## *Elio*

Natalia semble n'avoir jamais vu sa mère sous ce jour. Moi, je la retrouve : insouciant comme elle l'était à dix-sept ans. Sauf que musicalement parlant, aïe, j'ai mal aux oreilles.

Elle est prise en flagrant délit de lâcher-prise. Rapidement, elle arrête la musique en voyant nos regards étonnés.

— Maman ! lance Natalia. Qu'est-ce que c'est que cette musique ? C'est nouveau que tu écoutes ça !

— Euh, non, pas vraiment.

— C'est la première fois que je l'entends à la maison.

— Et pourtant...

— Cariña ? Quelle violence dans cette musique !

Par mégarde, le surnom que j'ai donné Amandine m'échappe. Mais pas à Natalia, qui se retourne vers moi.

En proposant à Natalia de m'inviter pour le dîner, Amandine n'a pas réalisé que la présence de Natalia allait nous obliger à surveiller nos paroles et nos actes. Pas plus que moi quand j'ai accepté l'invitation. Maintenant, nous le comprenons.

Si m'expatrier avait pour but premier de retrouver mon grand amour et de renouer avec elle, l'apparition d'un enfant a quelque peu changé la donne. J'aime Amandine, ça, rien ne le changera, et pourtant j'ai essayé. Mais je veux aussi apprendre à connaître ma fille. C'est déjà une adulte... J'ai raté tellement de choses, je la connais si peu que je ne sais même pas comment agir avec elle. Amandine et moi avons parlé de la rencontre, mais nous ne nous sommes même pas demandé si nous devions lui dire que nous étions de nouveau ensemble. Mais devant la réaction d'Amandine au parc, j'ai l'impression qu'elle préfère taire notre relation.

Le repas se déroule dans une bonne ambiance. La discussion tourne principalement sur les souvenirs de l'enfance de Natalia. Je suis insatiable, je veux tout connaître de ma fille. Les petits et gros bobos, les maladies infantiles, le premier amoureux, rien n'est omis. Les études et leur choix sont largement abordés. Moi qui ai toujours rêvé d'avoir une famille et regretté de l'avoir sacrifiée pour ma carrière. Je ne prends conscience que trop tard de l'erreur que j'ai commise. Généreusement, la personne que j'ai sacrifiée, malgré mon amour pour elle, me fait le plus merveilleux des cadeaux alors que je l'ai si mal traitée.

Quelle que soit la suite des évènements, ma vie a subi un virage que je n'aurais jamais imaginé : l'amour de ma vie ressent la même chose que moi, mon rêve de famille est réalisé et mère et fille semblent avoir un lien fort, une réelle complicité et un amour profond l'une pour l'autre. Chose que je n'aurai jamais avec ma fille puisqu'Amandine m'a caché sa grossesse. Non ! Je n'ai pas le droit d'entrer dans ce genre de réflexion. Après tout, c'était moi qui l'ai bâillonnée lors de son retour et qui lui ai imposé le silence par la suite. Alors de quel droit lui en voudrais-je ? J'ai eu une très belle carrière et j'ai la famille dont j'ai toujours rêvé sans en avoir les inconvénients ! Enfin, avec le temps, certains seraient devenus de bons souvenirs... En fait, c'est plus de la tristesse que de la colère. Le premier mot, les premiers pas, le premier sourire, tout ça, je ne le connaîtrais jamais. Ma carrière en valait-elle le coup ? Maintenant que j'ai sous les yeux ce que j'ai raté, je me pose la question, par contre, j'avoue qu'Amandine avait fait du bon travail malgré tout ce qu'elle a dû affronter.

Elle a donné tout ce qu'elle a pu à Natalia sans en faire une enfant gâtée. Elle lui a donné de si bonnes bases dans son éducation que la jeune fille semble tout ce qu'il y a de plus stable et mature.

Tout à coup, mon ego se gonfle. Cette magnifique jeune fille est ma fille et Amandine est ma femme. Certes, pas légalement, enfin, pas encore, mais ce n'est qu'un détail. Ces deux beautés sont ma famille et j'en suis fier.

Je les regarde tour à tour avec un grand sourire ému et les yeux brillants. Je serre la main d'Amandine et tente de lui transmettre tout mon amour et ma reconnaissance.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon cœur ?

Ni l'un ni l'autre n'avons fait attention. Et cette fois encore, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

— Rien. Je suis fier d'appartenir à votre famille, c'est tout. Quand ma mère et mon frère vont vous rencontrer...

— Doucement, me calme Amandine. Qu'elle rencontre Nata c'est un fait, mais moi, ce n'est pas nécessaire, répondit-elle en faisant les gros yeux.

— Bien sûr que si ! Tu es la mère de ma fille.

— Maman, n'essaie même pas de le cacher, c'est trop visible.

— De quoi parles-tu, chérie ?

— C'est vrai que le rôle de l'innocente te va à ravir, ironisa Natalia. Vos regards ne trompent personne et les faux pas que vous avez faits toute la soirée ne font que confirmer ce dont je me doute depuis qu'on est rentrés.

— De quoi tu parles ?

— Je sais que vous êtes ensemble, dit-elle nous regardant tout à tour. Je suis contente pour vous. Ce poste est une formidable opportunité pour tout le monde.

Je te félicite, Elio. Pour une fois tu as fait le bon choix, conclut-elle avec un clin d'œil.

— Et j'en suis heureux.

— Nata ! la gourmande Amandine.

— Mandy, elle a raison.

— Peut-être, mais quand même.

— Elle me taquine, rien de bien méchant.

Nous nous ressemblons à un point qu'Amandine risque d'y perdre son latin. Autant cette ressemblance est déroutante pour moi, autant j'en suis heureux, elle va nous aider à nous rapprocher. Certes, physiquement, notre parenté est indéniable, mais elle va bien plus loin.

Je ne dirais pas que le pire reste à venir, mais au regard d'Amandine, j'ai l'impression que j'ai de quoi m'inquiéter un peu.

— Elio, je peux te poser une question ?

— Bien sûr, cariña.

— Tu te rappelles le premier soir, celui où tu m'as ramenée avec Caroline et Anita ?

— Comment oublier ?

Vivement intéressée, Natalia tend une oreille attentive. Voilà une occasion en or d'en apprendre plus sur notre histoire.

— Tu as mis un bon quart d'heure pour mémoriser les numéros de chez Anita. C'était vrai ou tu me faisais marcher ?

Devant mon hésitation, ses doutes se confirmèrent.

— À vrai dire, un peu des deux et plus encore.

— Comment ça ?

— En fait, je savais déjà où elle habitait. Je t'ai fait marcher parce que je n'arrivais pas à me résigner à te laisser partir.

— Dès le premier soir ? intervient Natalia. Tu ne perds pas de temps !

— Tu sais ce que c'est un coup de foudre ?

— Oui, mais j'y crois pas vraiment.

— C'est pourtant à cause de ça que tu es là aujourd'hui, mi hija. Un coup de foudre c'est... puissant. C'est dévastateur, magnifique et douloureux à la fois.

Je regarde Amandine droit dans les yeux. En fait de réponse, c'est plus à elle que j'essaie de faire comprendre ce que j'ai vécu.

— Un coup de foudre, c'est tomber amoureux avec une intensité telle que le simple fait de quitter l'autre te fait sentir son absence comme un manque d'oxygène. C'est ne pas dormir de la nuit parce que tu es hanté par la personne, espérant la hanter autant que tu l'es par elle. C'est la voir dès que tu fermes les yeux, faire preuve d'une possessivité insoupçonnée envers cette personne, avoir

mal quand elle est loin de toi ou juste quand elle ne te regarde pas. C'est ressentir une passion dévorante pour l'autre dès le premier regard.

— Ça fait pas trop envie de le vivre.

— C'est pour ça que j'ai dit que c'était douloureux. Mais il y a aussi le côté magique. Cette sensation de ne faire qu'un avec l'autre. De savoir que c'est elle qui te donnera le courage de tout surmonter, de vivre un feu d'artifice à chaque baiser, de vibrer à chaque contact, d'avoir envie de hurler aux autres que c'est toi qu'elle a choisi, de ne pas douter une seule seconde de la réciprocité, car tu vois dans ses yeux la même chose que ce qui est dans les tiens. De savoir que c'est cette personne qui a été créée pour toi et aucune autre. Voilà ce que c'est qu'un coup de foudre : reconnaître son âme sœur au premier regard.

— C'est ça que tu as ressenti pour moi ?

— Oui, cariña. Pas toi ?

Les larmes aux yeux, Amandine se lève et vient à moi. Elle me saisit le visage, me regarde droit dans les yeux. Le message est passé. Elle dépose un baiser sur mes lèvres.

— Si tu savais avec quelle force je t'aime depuis si longtemps.

— Et toi, si tu savais à quel point je m'en veux de t'avoir chassée.

— On ne peut pas refaire le passé et je suis heureuse que tu aies accepté ce poste. Notre famille est désormais réunie et nous avons réalisé le rêve de Nata. N'est-ce pas, ma puce ? dit-elle en se tournant vers notre fille. Mais pourquoi pleures-tu ?

— Elle est tellement triste votre histoire !

— Non, mi hija. Elle l'aurait été si nous ne nous étions pas retrouvés. J'ai fait une erreur en faisant partir ta mère, mais la vie nous a donné une seconde chance et nous l'avons saisie. Je sais que ce ne sera facile pour aucun de nous, mais nous y arriverons. J'ai confiance en nous.

Natalia nous regarde tour à tour. La fatigue et l'accumulation de sensations fortes commencent à faire leurs effets.

— Je suis désolée, je vous abandonne. Ne m'en voulez pas, mais je suis crevée, je vais me coucher.

— Bonne nuit, ma puce. Ne raccroche pas trop tard non plus.

— Non, ne t'inquiète pas. Bonne nuit à vous deux.

— Dors bien, hija mia.

Nous regardons la jeune fille partir en silence. Nous retrouver tout à coup seuls nous fait bizarre. On se sent presque... gênés.

— Elle semble épanouie, heureuse. C'est une jeune fille très attachante. Tu as fait du très bon travail. Je ne suis pas sûr que le résultat final aurait été le même si j'avais été là dès le début.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Pour la simple et bonne raison que j'aurais tout passé à ma princesse.

— La fille à papa, c'est ça ?

— Il y a un peu de ça, oui. J'aurais été dingue d'elle. Je ressens déjà tellement d'affection pour elle alors que je la connais à peine... Ça a dû être un peu comme ça avec tes garçons, non ?

— C'est vrai que j'ai été plus cool avec eux. En même temps, les circonstances n'étaient pas les mêmes. Malgré tout, j'ai mis un point d'honneur à donner les mêmes valeurs à chacun de mes enfants.

Elle termine de débarrasser la table, me laissant dans ses pensées. Nos retrouvailles ont occupé agréablement, du moins j'espère, sa semaine de vacances. La seconde va passer encore plus vite. Je vais devoir jongler entre la mère et la fille sans en léser une. Le problème est que j'ai autant envie de passer du temps avec l'une qu'avec l'autre.

Mais ma prise de tête n'a pas plus tenu compte de l'organisation d'Amandine que du fait qu'elle reprenne le travail.

Toutefois, la semaine se déroule le mieux du monde. La journée, je profite de Natalia au maximum. Elle m'accompagne plusieurs fois au gymnase, et en « jeune » papa, je suis fier de présenter ma fille à mon équipe. Bizarrement, depuis ce jour, le jeu de Bastien et de Jeff, que j'ai décidé de laisser séparés, est devenu plus agressif. Certes, j'apprécie que les deux compères se donnent à fond, mais j'aime beaucoup moins le fait qu'ils se servent du terrain pour faire un combat de coqs devant ma fille.

Timidement, Alexandra s'est approchée de Natalia et a noué le dialogue. Connaissant la jeune kiné, je me méfie. Mais d'après ce que Natalia m'a rapporté de leurs échanges : il se pourrait bien qu'elle ait une bonne influence sur Alexandra malgré qu'elle soit plus jeune.

Étrangement, ma relation avec ma fille se fait facilement. Moi qui appréhendais d'être jugé du fait de n'apprendre que sur le tard son existence, je suis impressionné par la maturité et la curiosité de Natalia. Nous échangeons sur beaucoup de choses diverses et variées. Elle me pose beaucoup de questions sur sa famille espagnole. Ne connaissant que les parents de son beau-père, elle avoue être pressée de rencontrer Diego et ma mère. Et attachante comme elle est, ma mère craquera immédiatement. Je suis sûr qu'elle ne pensera pas un seul instant à médire contre Amandine, qu'elle n'aimait déjà pas à l'époque, sans même l'avoir rencontrée.

Mais ce que j'aime particulièrement, c'est d'être de connivence avec elle pour faire une surprise à Amandine. Plus je passe de temps avec elle, plus je découvre une jeune femme bourrée de qualités. Oh, non, je ne doute pas d'un coup de

foudre de la part de ma mère pour ma fille...

Naturellement, l'organisation de la journée s'est établie. Natalia et moi passons le plus de temps possible ensemble, je partage leur repas du soir, puis Amandine et moi partons passer la nuit chez moi pour ne mettre personne mal à l'aise. Elle rentre chez elle au petit matin afin de se préparer pour sa journée de travail et la journée reprend son cours. Mais je regrette de la voir partir comme une femme de mauvaise vie. Ça donne presque l'impression qu'elle profite de l'absence de la femme légitime pour aller retrouver son amant avant de repartir en catimini. Sans compter que le voisinage, qui compte son lot de vieilles dames matinales, ne va pas se priver de jaser sur une situation qu'il ne connaît pas. Ça, d'un pays à l'autre, ça ne change pas. Ce n'est que pour cette semaine, mais ça gâche un peu les choses. Moi qui voulais faire preuve d'un peu de romantisme... décidément, notre relation n'en sera jamais pourvue !

Samedi, elle ira chercher les garçons chez leurs grands-parents. Là, les difficultés commenceront. Comment expliquera-t-elle à ses fils qu'elle est de nouveau amoureuse ? Qu'un autre homme pourrait venir se joindre à leur vie, tenir le rôle de modèle masculin ? Ils ont eu tellement de chagrin au décès de leur père... Comment aborder avec deux enfants aussi jeunes le fait de refaire sa vie et d'imposer un autre homme à leurs côtés ? Ce n'est pas comme s'ils étaient trop jeunes pour se souvenir de lui. L'accident est récent.

Je n'aimerais vraiment pas être à sa place !

## *Amandine*

Notre organisation fonctionne bien pour cette semaine. Sauf que partir au petit matin de chez Elio n'est vraiment pas ma tasse de thé ! Je sais que lui aussi doit se préparer pour aller travailler, mais ça me fait mal de devoir me comporter comme si notre relation était interdite.

Pourtant, le moins agréable reste encore à venir ! Je vais bientôt aller récupérer mes fils et je n'ai pas la moindre idée du comportement à adopter ou quoi dire. Et samedi approche à grands pas. Je sais que je peux compter sur Elio pour me soutenir, malheureusement, je serai seule pour annoncer la nouvelle aux garçons. Ainsi qu'à mes beaux-parents. Après ce qu'ils ont fait pour moi, je ne me vois pas les exclure de ma vie, pourtant, je me refuse à porter le deuil de Nicolas ad vitam æternam. Pendant huit ans, j'ai porté celui de ma relation aussi brève que passionnée avec le père de ma fille et je n'ai aucune envie de perdre à nouveau ce que je viens juste de retrouver et qui m'a manqué tout ce temps. Maintenant, reste à savoir comment le leur dire.

Et puis, nous deux. Comment allons-nous nous dégager quelques instants ? Voilà comment quelques jours de pur bonheur se transforment en migraine...

Ce maudit jour tant redouté est arrivé.

Natalia m'accompagne et je lui en suis reconnaissante. Non pas que mes rapports avec mes beaux-parents soient mauvais, bien au contraire, juste que je ne me sens pas d'affronter les questions que mon teint rose et mes yeux brillants ne manqueront pas d'attirer. Au moins, avec la présence de Natalia, les questions porteront plutôt sur ses études et ce sera très bien comme ça. Quoique... la regardant à la dérobée, elle aussi irradie de bonheur.

À notre coup de sonnette, la porte s'ouvre quasi instantanément. Les garçons nous sautent tour à tour dans les bras. Oh, je sais très bien qu'ils n'ont pas été malheureux pendant ces deux semaines, mais c'est la première fois que je les laisse aussi longtemps. D'ailleurs, même si les grands-parents en ont été étonnés, ils se sont bien gardés de poser la moindre question.

— Eh bien, vous avez un teint de pêche, toutes les deux, dit la grand-mère en nous embrassant.

— Tu sais mamie, ça fait plaisir de passer un peu de temps, seule avec maman. Ça fait tellement longtemps que ça ne nous est pas arrivé.

— J'imagine : grasse matinée à gogo, lèche-vitrine... que des trucs de filles.

— Même pas, papi, grasse matinée, oui, mais pour le reste, c'était promenades

tranquilles, discussions sans interruption, sans compter les petits plats que les garçons n'aiment pas, répond Natalia avec un clin d'œil à l'attention de ses frères.

— Dis, Nata, tu reprends l'école, comme nous ?

— Oui. Mais vu que je commence plus tard le lundi, je ne repartirai que bien après vous avoir amenés à l'école, comme ça je pourrai passer un peu de temps avec mes deux garnements préférés.

— Ouais, hurlent-ils en chœur.

— Doucement, les garçons, vous allez finir par nous rendre tous sourds !

— Je te mets les sacs dans la voiture, dit le grand-père.

— Merci, Léon.

Nous nous installons dans la véranda pour boire un café et écouter les histoires des deux semaines que les garçons ont passées avec eux. Les grands-parents me remercient encore de ne pas couper le lien avec leurs petits-enfants. Ils ont toujours cru que notre bonne entente ne venait que de la présence de Nicolas, mais je ressens réellement une grande affection pour mes beaux-parents qui m'ont accueillie à bras ouverts, acceptant ma fille comme un membre à part entière de leur famille. Et leur cacher une chose aussi importante que l'apparition de son père me paraît inconcevable.

Alors, dès que les garçons repartent jouer après le goûter, je décide de leur parler. Peut-être seront-ils choqués, mais au moins, j'aurai été honnête avec eux. Sous le regard ébahi de Natalia, le couple écoute attentivement sans émettre le moindre son.

— Je sais que cela doit vous paraître rapide. Peut-être aussi que vous aurez du mal à l'accepter, mais je tiens à être complètement transparente avec vous.

— Tu sais, intervint la grand-mère, nous savions que ton bonheur n'était pas total. Ce que tu as vécu par le passé, personne ne peut l'imaginer, ce que tu as ressenti pour le père de ta fille n'appartient qu'à vous deux. Nicolas nous en a un peu parlé avant de te proposer le mariage, et pour être honnête, je ne voyais pas cette union d'un bon œil. Mais nous n'avions pas le droit d'intervenir dans vos vies. Surtout pas de cette façon. Et puis le temps passant, nous avons été rassurés. Encore plus quand vous nous avez offert deux petits-enfants de plus. Nous savons que ton amour pour Nico était bien différent de celui que tu ressens pour le père de ta fille, mais je veux juste que tu me fasses une promesse.

— Je vous écoute.

— Laisse-nous continuer à voir nos petits-enfants, s'il te plaît. Nata incluse.

— Mais bien sûr ! Vous êtes bien plus que de simples beaux-parents pour moi.

— Nous connaissons les conséquences de ton choix de garder Nata. Si jamais, un jour tu as besoin d'un conseil d'une mère, ou juste d'une oreille attentive, n'hésite pas. Notre porte te sera toujours ouverte. Même si notre fils n'est plus, tu

restes notre belle-fille.

Émue, je me jette dans les bras de Nadine, sans retenir l'émotion que ses paroles me procurent.

## *Elio*

Les garçons n'étant rentrés que la veille, je préfère rester à l'écart pour leur permettre de passer un peu de temps avec leur mère et leur sœur avant la reprise des cours du lendemain. Mais, c'est difficile pour moi. Ce soir, je dînerai seul. Deux semaines que ça n'est pas arrivé ! Je suis moi-même étonné de la rapidité avec laquelle je me suis accoutumé à passer du temps en famille. Avec MA famille. Quelle fierté ! Cette femme que j'ai aimée d'un amour fou dès le premier regard, cette femme qui a hanté mes nuits et dont l'ombre a plané sur chacune de mes relations, cette femme qui m'offre ce dont j'ai toujours rêvé. Cette femme est la mienne. Il m'a fallu vingt ans pour le comprendre...

Depuis des semaines que je suis installé, je n'ai jamais été aussi heureux. Enfin, de toute ma vie, les seuls moments où je l'ai été, remontent au moment où je l'ai rencontrée et à ceux que nous avons passés ensemble. Maintenant que j'ai retrouvé ce bonheur sans limite, je suis obligé de m'éloigner... quelle misère !

J'en suis à ruminer que la vie s'acharne sur moi quand le téléphone interrompt le cours lugubre de mes pensées.

— Ah quand même ! Tu es dur à joindre depuis quelque temps !

— Salut Diego.

— Ho, ho. Ça n'a pas l'air d'aller. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Si, ça va.

— À d'autre, frérot. Tes retrouvailles avec ta charmante princesse ne se déroulent pas comme prévu ?

— Tu rigoles ! Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé être aussi heureux !

— Pour quelqu'un qui est heureux, tu as la voix bien triste.

— C'est juste que je ne sais pas quand on va se revoir et elle me manque déjà.

— C'est quand la dernière fois que vous vous êtes vus ?

— Hier.

— Quoi ?! Et elle te manque déjà ! Il faudrait que tu m'expliques. La dernière fois que je t'ai eu au téléphone, vous veniez juste de vous retrouver et ce n'était pas folichon.

— En deux semaines, il y a eu d'énormes progrès, tu sais.

— Ouais, je vois. Explique.

— Le lendemain de ton appel, je suis allé chez elle pour continuer la discussion et de fil en aiguille, nous avons renoué le contact.

— Quel genre de contact ?

— Proche, très proche.

— Et vous vous êtes déjà pris la tête ?

— Non, du tout. Pour faire simple, j'ai passé l'avant-dernière semaine avec elle. Le week-end dernier, j'ai fait connaissance avec ma fille et j'ai passé la semaine dernière avec mes femmes.

— Avec tes femmes... Toi, tu es amoureux et pas que de la mère. Comment est-elle ?

— Qui ?

— Ma nièce, tiens !

— Ta nièce... Tu ne la connais même pas et tu as déjà autant d'affection pour elle que moi.

— Je ne connais peut-être ni l'une ni l'autre, mais il n'empêche qu'elles sont de notre famille.

— Va dire ça à maman.

— Non, merci, je t'en laisse le soin !

Nous éclatons de rire. Depuis le suicide de notre père, alors que nous étions encore très jeunes, notre mère s'est montrée très protectrice envers nous. Trop protectrice. La fin de notre enfance ressemblait plus à une punition qu'à une partie de plaisir. Elle ne nous laissait plus sortir sans être avec nous, surveillait nos moindres mouvements. Même à l'intérieur de l'appartement... Un enfer pour deux jeunes garçons débordants d'énergie. Au milieu de notre adolescence, nous nous sommes rebellés. Surtout Diego. Il a beau être le plus jeune, il n'en était pas moins le plus obtus, n'hésitant pas à entrer en conflit avec notre mère. Moi, j'étais plus malin, plus sournois. Je me suis trouvé un travail après l'école et je me suis inscrit au club de hand-ball de la ville, prétextant des cours de soutien pour expliquer le changement d'heure de retour. Puis, la qualité de mon jeu m'ayant amené à être de plus en plus souvent sélectionné pour les matchs, j'ai brutalement avoué la vérité à ma mère. Et depuis ce jour, j'ai toujours agi de la même façon. Je m'assure de réussir et, après, je la mets devant le fait accompli. Je sais que c'est plutôt puéril, mais les habitudes ont la dent dure !

Depuis que je suis arrivé en France, je n'ai toujours pas donné signe de vie à ma mère. J'aurais pu le faire depuis plusieurs jours étant donné que tout se passe bien, autant avec Amandine que Natalia. Mais, elle allait récupérer ses fils et les difficultés ne commenceront qu'à ce moment. Certes, je me sens suffisamment confiant dans ma relation avec la jeune femme pour l'imposer à ma mère, mais ne sachant pas encore comment se dérouleront les choses avec les garçons, je préfère ne rien dire. Or, si je téléphone à ma mère, je n'échapperai ni aux remontrances concernant mon silence, si aux multiples questions qu'elle ne

manquerait de me poser.

— Alors, comment est-elle ? demande à nouveau Diego.

Je m'installe dans le canapé de façon à pouvoir apercevoir la famille de l'autre côté de la rue.

— Elle a les yeux de Dorina, le sourire de sa mère, mais pour le reste...  
Disons qu'il ne fait aucun doute quant à ma paternité.

— Elle te ressemble tant que ça ?

— Oh oui. D'ailleurs, quand j'y pense, je me dis que ça ne devait pas être facile pour Mandy de vivre au quotidien avec une personne qui me ressemble autant après tout le mal que je lui ai fait.

— Tu es heureux ?

— Bien plus que je ne saurais le dire.

— Alors pourquoi semblais-tu si triste quand tu as décroché ?

— Parce qu'elle vient de récupérer ses fils.

— Et alors ? Tu connaissais leur existence !

— Oui, bien sûr, mais ça veut aussi dire que nous n'allons plus beaucoup nous voir.

— Pourquoi ça ?

— La journée, on travaille tous les deux et le soir, elle récupère les garçons à l'école. Ensuite il y a toutes les contraintes que les enfants imposent. Et puis, ils ne me connaissent pas. Sans compter que nous n'avons pas pris le temps de discuter de ça.

— Décidemment, c'est tout un feuilleton votre histoire !

— Un peu, oui.

La sonnerie de mon téléphone portable m'avertit de l'arrivée d'un texto.

— Attends, elle vient de m'envoyer un texto.

— Que dit-elle ?

— Elle va aller chercher une pizza ce soir.

— Et alors ? Ça t'avance à quoi ?

— Toi et la finesse, ça fait deux ! T'es pire que moi !

— Pourquoi ?

— C'est tout simplement une façon de me donner rendez-vous.

— Ah !

Nous discutons encore un moment puis nous raccrochons. Je repense à la discussion que je viens d'avoir avec Diego : Amandine et moi avons discuté du fait que Natalia puisse s'opposer à notre relation, mais pas une seule seconde, nous avons pensé que les petits pourraient être un obstacle bien plus important. Je me mets à imaginer plusieurs scénarios que je pourrai par la suite proposer à Amandine.

C'est l'heure. Je descends et me dirige vers la porte de la cour arrière de l'immeuble d'Amandine. Dès qu'elle passe la porte, je la prends dans mes bras et l'embrasse comme si nous ne nous étions pas vus depuis des mois.

— Oh, cariña, ce que c'est dur de ne pas te voir de la journée !

— C'est réciproque... Alors qu'est-ce que ce sera demain quand ma vie aura repris son cours normal.

— J'en fais déjà des cauchemars.

— Tu exagères !

— Pas beaucoup, crois-moi.

Le patron nous voit entrer dans le restaurant, nous tenant par la main, tout sourire. Il n'y comprend plus rien. Il y a deux semaines, il aurait été témoin d'un meurtre et aujourd'hui, il est témoin d'un échange d'amour. Décidément, même à son âge, la vie reste un grand mystère !

— Ça à l'air d'aller bien mieux que la dernière fois que je t'ai vue, Tresoro.

— Ciao Angelo. Comment vas-tu ?

— J'ai envie de dire : pas aussi bien que toi.

Elle nous présente, passe et paie sa commande, et je fais de même. Après tout, quitte à être là autant en profiter. Puis, nous allons nous asseoir en attendant les commandes. Tout en préparant les pizzas, Angelo nous jette des coups d'œil curieux.

Il hèle Amandine et lui exprime son étonnement quant à la différence de comportement entre la fois précédente et aujourd'hui. Elle lui explique rapidement la situation. Quand elle a fini, elle m'explique le rôle qu'il a joué dans sa vie : il connaît son passé à partir de la naissance de Natalia et l'a prise sous sa protection très rapidement. Elle a bataillé dur pour s'en sortir et, jamais, il n'a regretté de lui avoir proposé un job le jour où elle est venue chercher du travail. Il a toujours gardé un œil sur elle, comme si elle était sa fille. De fil en aiguille, un lien s'était créé entre eux. Mais aujourd'hui, elle semble avoir envie de le taquiner un peu. Elle lui a expliqué le plus gros, mais n'a pas donné le détail le plus important. Chose qui m'étonne.

Il sort les pizzas du four et nous appelle. Je prends les deux commandes, nous saluons le pizzaiolo puis repartons. Mais au moment où elle passe la porte, Amandine s'arrête, se retourne vers son ami et lâche la bombe.

— Au fait, j'ai oublié de te dire : c'est le père de Natalia.

Puis nous partons, laissant le pauvre Angelo bouche bée. La bourrique !

## *Amandine*

Je sais que je vais avoir droit à un coup de téléphone demain, et je l'aurai bien mérité. Mais surtout, cela laisse le temps à Angelo de digérer la nouvelle. Arrivés chez nous. Je monte rapidement les escaliers et suis accueillie par les cris enthousiastes des garçons. Enfin, plus les pizzas que moi, mais bon... j'ai une pensée pour Elio qui va manger seul pour la première fois depuis deux semaines. Ça me fend le cœur, mais pour le moment, je ne sais quoi faire.

Les garçons ont enfin fini de se laver les dents et se sont mis en pyjama, la cuisine est propre et rangée, Natalia est devant la télé et moi... et bien, moi qui suis toujours occupée, je suis désœuvrée. Je me rappelle combien il a été difficile de reléguer Elio à l'état de souvenir. Il prenait une telle place dans mon cœur, que je me suis souvent demandé comment j'ai pu me lier à quelqu'un d'autre que lui, faire des enfants avec un autre que lui. Non pas que je regrette mes fils, juste que je n'arrive plus à me souvenir comment j'ai pu passer sur un amour aussi fort sans sombrer.

— Allez, les garçons, c'est l'heure d'aller au lit !

— Encore cinq minutes, m'man s'te plaît !

— Non, je n'ai pas fait attention à l'heure et vous avez déjà eu 10 minutes de rab, alors maintenant au lit, sinon demain vous n'arriverez pas à vous lever.

Léo et Mathis vont au salon faire un bisou à leur sœur et partent se coucher en traînant les pieds.

D'ordinaire, en fin de vacances, je joue le jeu parce que je sais que c'est dur pour eux de savoir que dès le lendemain ils ne verront plus Nata jusqu'au week-end suivant. Mais avec l'arrivée d'Elio dans nos vies... Comment cela va-t-il se passer ? Comment allons-nous organiser les journées ? Réussirons-nous à nous voir un peu ?

— Maman ?

— Oui, chérie ?

— Je vais gérer les garçons, vas le retrouver.

— Tu es sûre ? Tu ne veux y aller, toi ? Après tout, tu repars demain.

— Certaine. On s'est téléphoné dans l'après-midi et on s'est mis d'accord pour s'appeler tous les jours. Fais-lui juste un bisou pour moi.

— Promis. Merci, chérie.

Sans me faire prier davantage, je vais dans ma chambre prendre un gilet puis reviens dans le salon :

— Qu'est-ce que tu vas dire aux garçons s'ils se lèvent ?

— Que tu es fatiguée et que contrairement à eux, tu dors depuis un moment. Allez, file avant que je ne change d'avis !

Avec un sentiment de malaise, je remercie ma fille encore une fois, et sors de l'appartement. Je suis impressionnée par la facilité avec laquelle elle a sorti le mensonge. Je ne l'ai pourtant jamais incitée à mentir, bien au contraire. Du coup, je me demande sur quels autres points, plus ou moins importants, elle pourrait l'avoir déjà fait.

En tout cas, quel que soit les réflexions de mon cerveau, mes jambes n'y prêtent pas. Elles sont tellement pressées d'être arrivées ! Comme tout le reste de mon corps d'ailleurs. Je calme le jeu. Je suis une femme mûre, pas une midinette qui va à son premier rendez-vous. Quoique...

J'arrive tout juste à la porte de l'immeuble voisin que mon téléphone sonne. C'est Elio. Je compose le code de sécurité de la porte et décroche.

— Tu m'as déjà oublié ?

— Non, pourquoi ?

— Tu devais m'appeler après avoir couché les garçons.

— Oui, mais je me donnais une marge de sécurité.

— Comment ça ?

— Ces deux chenapans ont le chic pour se lever régulièrement pendant une heure.

— Et bien, moi qui suis pressé d'aller au lit...

— Pourquoi tu n'y vas pas ? Tu n'as pas de contraintes, toi.

— Qui te dit que je n'y suis pas ?

— Parce qu'il y a encore de la lumière chez toi. Tiens, c'est quoi ce bruit ?

— La sonnette. Qui peut bien passer à cette heure-ci ? Ne quitte pas, je chasse vite la personne et je te reprends.

La porte s'ouvre vivement, démontrant bien son agacement à être dérangé.

— Alors ? Tu me chasses ? Ou tu me prends ?

Vite remis de sa surprise, il me prend par la taille, m'embrasse tout en me faisant entrer.

— Et les gamins ? demande-t-il entre deux baisers.

— Nata m'a proposé de les garder pour que je puisse passer te voir. Et te faire un bisou de sa part.

— J'ai envie de toi ! C'est dingue ! Une journée sans toi et je suis complètement en manque. Comment tu fais ça ?

— De la même façon que toi puisque je suis dans le même état.

Tout en continuant de nous embrasser, nous nous dirigeons vers la chambre, semant nos vêtements au passage.

Arrivés dans la pièce, Elio me retourne, me faisant faire face à une magnifique psyché, qui n'était pas là la semaine dernière. Nus, tous les deux, je rougis. Hypnotisée par les mains d'Elio, je ne peux m'empêcher de les suivre du regard, en tout maudissant ce traître de corps qui réagit bien au-delà des espérances de mon amant. La chaleur de ses mains laisse une sensation de fraîcheur sur ma peau après leur passage, me donnant la chair de poule et faisant durcir mes tétons. Il emprisonne mes seins dans ses grandes mains, titille les extrémités du bout de ses doigts tout en me regardant dans le miroir. Ma respiration s'accélère. Il lâche un sein, dirige sa main lentement vers mon intimité plus qu'affamée. Sachant déjà ce qui m'attend, je laisse échapper un léger soupir et pose mes mains sur ses fesses, les attirant vers moi. Délicieusement, je sens son désir se durcir faisant augmenter le mien. La main d'Elio a, enfin, atteint son but et joue merveilleusement bien son rôle de tortionnaire. Voulant me mettre sur un pied d'égalité, je saisis la verge qui trépigne d'impatience contre mes fesses et lui administre le va-et-vient qu'elle attend. Alors que mes yeux commencent à se fermer pour savourer les caresses de cette main experte, je suis ramenée à l'ordre.

— Ouvre les yeux, guapa, laisse-moi voir l'effet que je te procure, laisse-moi profiter de ta jouissance par tous les moyens possibles. Jouissons l'un de l'autre, les yeux dans les yeux.

Je bataille pour garder les yeux ouverts alors qu'il s'évertue à titiller mon bouton de plaisir, mais je savoure tout autant la difficulté qu'il éprouve, lui aussi, à garder les siens ouverts.

Il tente de se cacher en m'embrassant dans la nuque, dessine des arabesques avec sa langue m'excitant davantage, me faisant oublier le reste.

## *Elio*

Sentir les gémissements de ma petite française remonter sa gorge et s'extérioriser si près de mon oreille, me rend fou au point que je ne peux me contenir davantage. Ses mains besognent à merveille, mais j'ai besoin de sentir son corps m'envelopper entièrement. Je la retourne, la pousse jusqu'au lit, l'y bascule et me positionne au-dessus d'elle. Je la pénètre lentement en regardant ses yeux briller de désir. J'entrelace mes doigts aux siens et entreprends des va-et-vient de plus en plus rapides sans me décrocher de son regard. Je veille à l'attendre afin que nos jouissances respectives éclatent en même temps. Malheureusement, les gémissements accompagnés par de petits cris m'approchent de plus en plus dangereusement du précipice. Je me mords la lèvre espérant ressentir suffisamment de douleur pour retarder le moment fatidique.

— Elio... je vais...

Elle lâche mes mains et s'accroche fébrilement aux draps. Ses yeux partent vers l'arrière avant de se fermer. Plus aucun contact visuel ne nous lie, mais nos désirs s'expriment de concert et nous rapprochent davantage.

Essoufflé, je me laisse tomber à côté d'elle. Je reprends un peu de souffle, en caressant son ventre et ses seins tout en la dévorant du regard.

— Tes jambes tremblent.

— À qui la faute !

— Moi ?

— Euh... non en fait, je crois que c'est le voisin.

— Pardon ? Oh ! C'est une blague.

— Je peux aller prendre une douche vite fait ?

— Bien sûr, vas-y.

Elle se rapproche du bord du lit, pose les pieds au sol, mais quand elle essaie de se lever, ses jambes ne veulent rien savoir et refusent de la porter.

— Bon, on va en profiter pour discuter un peu...

— De quoi veux-tu parler ?

— Nous n'avons pas abordé le « problème » des garçons.

— J'y pensais cet après-midi justement.

— Tu as eu une idée ?

— Non. Je ne les connais pas, donc je ne sais pas comment faire ou quoi dire. Il n'y a que toi qui pourras trouver la solution.

— À moins que j'en parle avec Nata.

— Elle ne reprend pas les cours ?

— Si, mais elle ne part que demain en fin de matinée. Alors on a le temps d'en parler ce soir.

— Si tu passais la nuit avec moi ?

— Je ne peux pas laisser les garçons.

— Nata est avec eux, non ?

— Laisse-moi lui envoyer un texto.

Elle envoie un message à Nata qui lui répond aussitôt.

— Je reste avec toi, mais je pars à six heures demain matin.

— Ça nous laisse suffisamment de temps...

## *Amandine*

J'arrive pile à l'heure pour réveiller les garçons et faire mes corvées matinales quotidiennes. Ma journée commence comme d'habitude. Déposer les garçons à l'école, accueillir les enfants que je garde, accompagner Nata à la gare... Un lundi comme les autres. À ceci près que je suis éreintée. Je profite de la sieste des petits pour me reposer un peu, puis, tout s'enchaîne très vite. C'était la partie de la journée que je préfère. Le moment où tout s'emboîte à la minute près ne laissant pas le temps à la réflexion. Et en ce moment, je n'ai vraiment pas la moindre envie de réfléchir. Juste de savourer. Mais pour ça, il nous reste encore un obstacle à franchir. Et pas des moindres !

Je prépare les petits et leurs affaires, prends un goûter pour les garçons, puis nous partons pour l'école. Élixa ne restera pas avec moi. Je lui ai téléphoné cet après-midi pour la tenir au courant de l'avancée des choses et c'est elle qui m'a donnée cette solution.

Puisque le soir après l'école, nous allons au parc, pourquoi ne pas en profiter pour y faire venir Elio quelques minutes ? Les garçons le verraient en ma compagnie, s'y habitueraient tout doucement jusqu'au jour où on pourra leur dire qui il est.

Mathis et Léo sont déjà partis jouer quand Elio arrive. Il me salue amicalement, s'assied à mon côté et nous entamons une discussion légère. De toute façon, on peut bien dire ce qu'on veut, les parents et autres assistantes maternelles présentes sont bien plus occupés à discuter entre eux qu'à essayer de comprendre une discussion qui se déroule dans une autre langue.

— Maman, je peux avoir de l'eau s'il te plaît, j'ai soif.

Je regarde Mathis en lui donnant sa bouteille. Mais celui-ci ne quitte pas Elio du regard, intrigué.

— Tu connais ma maman ? demande-t-il.

Elio le regarde et lui fait un sourire hésitant, puis me regarde, m'appelant au secours. Je fais remarquer son impolitesse à mon fils et traduis pour Elio. Il est vrai que si nous avons trouvé une solution pour l'intégrer au sein de la famille, nous n'avons pas pensé à la barrière de la langue.

— Maman ! Pourquoi tu parles bizarrement ?

— Je ne parle pas bizarrement, chéri.

— Alors pourquoi je comprends pas ce que tu dis ?

— Parce que le monsieur ne parle pas français, alors je lui traduis ce que tu lui dis, comme ça il peut répondre.

— Ah, d'accord. Merci, m'man, dit-il en me rendant la bouteille.

Il repart jouer avec son frère comme si de rien n'était. Comme nous l'avons convenu, Elio part un petit quart d'heure avec nous. Avec ses grandes jambes, si nous avions fait l'inverse, il nous aurait doublés en peu de temps. Ce qui n'aurait pas manqué d'éveiller l'intérêt de mes fouines de fils.

Durant toute la semaine, nous fonctionnons de cette façon. Les garçons sont intrigués par cet homme qui ne parle pas français, mais qui, tous les jours, est au parc et parle avec leur mère. Ils posent quelques questions, s'enhardissant à chaque réponse, jusqu'au moment où Léo pose la question.

— C'est qui ce monsieur, maman ?

Et voilà... Dire la vérité, ne pas mentir et les protéger...

— Eh bien... en fait, c'est un vieil ami.

La réponse a l'air de suffire pour satisfaire la curiosité du petit.

Puis le week-end arrive avec Natalia. Elle est aussitôt mise au courant de l'organisation du week-end. Les choses vont aller très vite, mais après vingt ans, ni Elio ni moi n'avons envie de faire durer les choses plus longtemps, même si nous comptons quand même prendre en compte les sentiments de mes fils.

Les garçons, qui ont traîné les pieds jusqu'à maintenant, accélèrent la cadence lorsque je les traîne au rayon charcuterie pour choisir de quoi faire les sandwiches pour un pique-nique au parc. Subitement, l'ambiance n'est plus la même. Ils ne voient plus les corvées du samedi, mais le temps de partage avec mère et sœur. S'il n'y avait le ménage et les courses, le samedi aurait été la journée la plus attendue pour eux. Mais la « surprise » de cet après-midi serait pour tout le monde.

Enfin ! Les corvées sont finies et nous partons pour le parc, chargés des victuailles pour le repas et le goûter. Le temps est ensoleillé et la chaleur agréable. Natalia a pris de quoi travailler et moi mon bouquin de Rime de Bervuy.

Nous en sommes à la fin de notre repas quand Elio arrive.

Il doit être un peu mal à l'aise d'arriver au milieu de nous, sous l'œil intrigué des deux petits, mais il n'en laisse rien paraître. Il embrasse Natalia et me salue de la même façon que les jours précédents.

Mathis regarde Elio, plus attentivement cherchant à percer le mystère. Ce monsieur, il l'a vu toute la semaine s'asseoir à mon côté, discuter avec moi, me faire sourire. Et s'il y en a bien un pour décortiquer les choses, c'est lui. Le problème étant qu'il restait à savoir de quel côté pencherait la balance. Pour le moment, j'attends, sans impatience, les questions qui ne vont pas tarder à arriver.

Natalia s'est, elle aussi, rendu compte de l'intérêt de son frère pour Elio et, ressentant mon inquiétude, me saisit la main.

Elio nous regarde. Il sent la tension monter, mais comme rien n'est encore verbalisé, il n'intervient pas. De toute façon, s'il intervenait, ce ne serait pas triste. J'imagine la scène et éclate de rire. C'est nerveux. Nata et Elio le comprennent, mais les garçons me regardent comme si j'étais devenue folle. En fait, je ne dois pas en être très loin. Toute cette histoire n'est que pure folie ! Depuis trois semaines, je navigue dans la brume, ballottée tantôt sur les flots du bonheur, tantôt sur ceux du doute, à la recherche de la lueur d'un phare qui tarde à s'allumer.

Péniblement, je retrouve un semblant de calme. Mais il n'est qu'apparence...

## *Elio*

Elles n'ont pas besoin de parler pour communiquer. La complicité que j'ai cru ressentir entre elles deux est bien réelle, j'en ai la preuve sous les yeux. Sans être heureux de n'avoir pas connu ma fille plus tôt et de n'avoir partagé ni sa vie ni son éducation, je suis content qu'au moins elles aient su s'apporter autant d'amour et de confiance. Quelque part, j'ai été étonné qu'Amandine ait parlé de moi, même si peu, qu'elle ne m'ait pas donné le mauvais rôle même si cela aurait été mérité. Après tout, nous ne devions jamais nous revoir... Et pourtant, la vie nous a remis une troisième fois en contact. Le savait-elle d'une façon ou d'une autre, est-ce juste de la bonté d'âme ? Quel que soit le motif, je lui en suis reconnaissant. En tout cas, je ne me suis posé la question que très brièvement. Oui, j'accepte ce poste. Pour un an d'abord. Jusqu'à maintenant, et malgré les surprises auxquelles je ne me suis pas attendu, mon plan s'est déroulé comme je l'espérais, même mieux. Il reste la partie la plus délicate, celle que nous n'avons pas encore appréhendée et qui ne sera probablement pas une promenade de santé, à voir le regard que me lance l'aîné des garçons.

C'est à ce moment qu'elle éclate de rire. Surpris, je me tourne vers Nata. Elle regarde sa mère avec beaucoup de compassion. Comme elle ne fait rien de plus que lui tenir la main, je me dis que c'est nerveux. Vu le condensé d'émotions qu'elle a reçu ces dernières semaines, il semble normal qu'elle finisse par péter un câble. Chose qui ne semble pas courante, si je me fie au regard que lui lancent les garçons.

Voilà, première question. J'en ai compris le sens, mais ne veux répondre. Après tout, elle ne m'est pas destinée. Amandine me traduit la question et au moment où elle va répondre, Natalia lui coupe l'herbe sous le pied.

— Mathis, Léo, je vous présente Elio. Puis se tournant vers moi, me prenant, à moi aussi la main : c'est mon père.

— Si c'est ton père, pourquoi il ne parle pas français ?

— Parce qu'il est espagnol.

— Si c'est le papa de Nata, pourquoi il ne vivait pas avec nous ? demande Léo.

— Parce qu'il vivait en Espagne.

— Mais, puisqu'il a une famille, pourquoi il n'est pas venu avant ?

— Pour deux raisons mon cœur. La première étant qu'il ne le savait pas et la seconde qu'il avait toute sa famille et sa vie là-bas.

— Pourquoi est-il venu en vacances, ici ? reprit Mathis.

— Et pourquoi pas ?

— Il n'y a rien à faire ici. Alors s'il est venu c'est qu'il y a une autre raison.

— Ah ouais, et laquelle, monsieur « Je sais tout » ?

Aïe, je ne comprends pas tout, mais ces deux-là n'ont pas l'air d'accord.

— Ça suffit, les garçons. Pas de disputes. Elio est venu parce qu'on lui proposait un travail.

— Pourquoi ? Il n'y en a pas dans son pays ?

Je suis l'échange grâce à Natalia qui traduit. Jusqu'à maintenant, j'ai gardé le silence. Pour cette question, Amandine va avoir du mal à répondre. J'allais le faire, mais je suis pris de vitesse par ma propre fille :

— Si, bien sûr ! Mais il a accepté ce travail parce qu'il savait que maman habitait cette ville et qu'il voulait reprendre contact avec elle.

— Pourquoi ?

Je ne sais pas ce qu'il lui passe par l'esprit, mais son regard s'attendrit et elle répond :

— Parce qu'ils sont amoureux. Tout simplement.

Ça, j'ai compris. Affolé, je me tourne vers Amandine qui semble l'être tout autant que moi. Heureusement, qu'elle fait psycho ! Qu'est-ce que ce serait sinon ?!

Si Amandine et moi sommes relativement choqués par une réponse aussi directe, comment ses frères vont-ils réagir ?

— Mais, maman est amoureuse de papa.

— Oui, c'est vrai. Elle aimait votre papa. Mais... comment dire sans paraître méchante ?

— Laisse-moi faire, Nata. C'est à moi d'assumer mes responsabilités. Les garçons : Elio, en plus d'être le papa de votre sœur, est quelqu'un qui a beaucoup compté dans ma vie. J'ai aimé votre papa et je lui suis reconnaissante de m'avoir donné deux chenapans de votre espèce. Malheureusement, il nous a quittés.

— Alors tu remplaces notre papa par celui de Nata ?

Aïe, aïe, aïe. Ce gamin a vraiment un sens aigu de la répartie.

— Non, chéri, je ne remplace personne. Ni dans mon cœur ni auprès de vous. Votre papa sera toujours votre papa. Elio restera Elio. Et Nata a raison. J'ai des sentiments pour lui. Il ne prend la place de personne. Seulement, celle qu'il a laissée il y a longtemps.

— Et nous ? Qu'est-ce qu'on va devenir ? demande Léo.

— Comment ça : qu'est-ce que vous allez devenir ?

— Les copains à l'école, quand leurs parents se séparent, ils vont chez leur maman ou chez leur papa, ça dépend. Mais comme notre papa, il est plus là, on

va aller chez qui ?

— Viens là mon cœur, toi aussi Mathis.

Elle pose sa main que tient Nata, par terre, au centre du carré qu'ils forment.

— Quelle est la promesse qu'on s'est faite ?

— Même si papa n'est plus là,

— Une famille on restera.

— Très bien. Et le jour où je ne serais plus là, vous serez toujours une famille.

Tous les trois. Mais que diriez-vous de l'agrandir ?

— Nata ?

Tous se retournent vers moi. C'est tout juste s'ils ne m'ont pas oublié.

— Oui ?

— Je sais que ça ne devait pas se dérouler de cette façon, mais je voudrais intervenir.

— Je pense qu'il n'y aura pas de meilleur moment.

— Les garçons, je ne veux pas prendre la place de votre papa. Je veux juste pouvoir rester auprès des personnes que j'aime.

Mon français était encore approximatif et les garçons n'ont pas tout compris, mais Amandine me dévore du regard.

— Maman. J'ai pas tout compris, chuchote Léo.

Elle éclate de rire, espérant qu'il ne change jamais.

— Il a dit qu'il ne veut pas prendre la place de votre père. Juste pouvoir rester auprès des gens qu'il aime.

— Et si, vous êtes d'accord que je partage votre vie de famille, je ferai en sorte d'apporter aux garçons ce dont ils ont besoin pour s'épanouir comme leur père l'a fait pour ma fille en veillant à ce qu'ils ne l'oublient pas.

Amandine rapporte mes paroles aux garçons. Nous savons que tout ne se réglera pas dans la journée, mais nous devons avouer autant l'un que l'autre que ça se passe relativement bien.

Les garçons se regardent. Elle comprend et les laisse partir. Dès qu'ils sont suffisamment loin, elle me lance :

— Alors, comme ça tu te mets au français !

— Je commence tout juste.

— Tu aurais pu me le dire.

— Je voulais te faire la surprise.

— C'est réussi.

— Tant mieux.

— Quel échange ! ironise Natalia.

— Comment as-tu appris ?

— J'avais commencé avec internet en arrivant. Puis Javier du marché m'aide

en me donnant du vocabulaire. Mais la semaine dernière, un super prof m'a offert ses services.

— Tiens, ce n'est pas Jeff que j'aperçois au loin ? Vous ne m'en voulez pas si je vous abandonne, n'est-ce pas ? Non. Je crois que non. À plus vous deux.

— Traîtresse !

— Lâcheuse !

— Moi aussi, je vous aime !

— Dis-moi, ce ne serait pas un de tes joueurs ?

— Si. Je crois qu'il va falloir que je le surveille de près.

— Tu sais que ta fille a déjà quelqu'un dans sa vie ?

— Tu veux dire... à part moi ?

— Oui, à part toi, grand dadais !

— Je ne sais pas si je vais leur dire.

— Comment ça « leur » ?

— Jeff et Bastien. Tous les deux se disputent les faveurs de notre fille.

— Ah, bravo ! Tu le sais et tu laisses faire !

— Ils n'ont jamais été aussi bons depuis que je les ai séparés.

— Peut-être, mais c'est ta fille.

— D'accord. Je leur parlerai.

— À la bonne heure.

— Alors, tes fils ? Tu en penses quoi ?

— À vrai dire, je ne sais pas. Dans le monde de Léo, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Mathis est plus réaliste. Beaucoup trop d'ailleurs pour son âge. Il a hérité de l'esprit analytique de son père.

Le reste de l'après-midi passe tranquillement. Les garçons ne reviennent que pour goûter et Natalia reste assise sur l'herbe avec Jeff à discuter.

Avec Amandine, nous profitons de l'absence de tous les enfants pour nous retrouver un peu. Des mots doux, de chastes baisers sont échangés, mais jamais nos mains ne se séparent.

À dix-huit heures, Amandine bat le rappel de ses troupes. Nous rangeons et prenons le chemin du retour. Cette fois, je rentre avec eux.

Quand nous arrivons devant le portail de l'immeuble d'Amandine, nous échangeons un ultime baiser pour nous quitter.

— Il pourrait peut-être venir manger avec nous, ce soir ? demande Mathis.

Amandine et Natalia échangent un regard déconcerté.

— Tu es d'accord, maman ?

— Et bien... oui, pourquoi pas. Mais c'est à lui qu'il faut le proposer.

— Qui ? Moi ?

— Oui, toi. L'idée vient de toi, non ?

— Euh... tu veux venir manger avec nous ?

Je lève un sourcil perplexe.

— Il me propose de manger avec vous, c'est ça ?

— Oui.

— Qu'est-ce que je dois répondre ?

— Ce que tu veux. Si tu en as envie, tu dis oui, si tu veux te poser au calme, tu refuses.

— J'ai le droit de lui dire que j'accepte à condition de pouvoir passer la nuit avec toi ?

— Papa !

Le mot est sorti tout seul. Je me retourne vers ma fille.

— C'est la première fois que tu m'appelles papa.

— Tout arrive, tu vois. Par contre, s'il te plaît, les petits ne comprennent peut-être pas, mais moi oui.

— Comment crois-tu avoir été conçue ?

— Tu as déjà imaginé tes parents dans l'acte, toi ?

— Jusqu'à maintenant, non. Mais, merci pour l'image.

— Match nul ! Tu dis oui à Mathis et vous aviserez par la suite.

— J'accepte avec plaisir. Merci.

Je les quitte sous le prétexte de passer à la douche et promets de les rejoindre pour dix-neuf heures.

Pile à l'heure, je sonne à la porte, tenant dans les mains un énorme bouquet.

— C'est pour moi ? demande Amandine émue.

— Oui, cariña.

— Entre. En quel honneur ?

— Il y en a tellement. Par lequel commencer ?

— Celui qui te tient le plus à cœur.

— Tout me tient à cœur quand il s'agit de toi. Mais voilà, merci d'être toi, merci de me laisser t'aimer à nouveau, merci de prendre autant de risques pour qu'on puisse être ensemble tout en me faisant accepter par tes fils, merci de ne pas m'avoir pourri envers ma fille. Et surtout, merci de m'aimer encore.

— Tu m'as pourtant apporté plus de souffrance qu'autre chose, mais le plus important, tu m'as offert le plus beau des cadeaux.

— Même si ça t'a rendu la vie infernale ?

— Je referais le même choix.

— La vie t'a bien vengée, fais-moi confiance.

— Comment ça ?

— Chaque fois que je passais à un endroit où nous avons été, j'étais hanté par mes souvenirs. Je ne suis retourné qu'une seule fois au caliente. Mais je n'ai pas

pu y rester plus de cinq minutes.

— Pourquoi ?

— Il était immanquablement rattaché à toi et ne plus t'y voir... il n'avait plus d'intérêt pour moi.

— Comment en s'aimant autant, on a pu se faire autant de mal ?

— C'est moi qui t'ai fait du mal, cariña.

— Alors, il faudra te faire pardonner.

— Gourmande !

— Tu n'as qu'à pas être aussi appétissant, réplique-t-elle avec un clin d'œil.

— Tiens, j'ai déjà entendu ça quelque part.

— Allez, viens, on va manger.

Le repas se passe dans la bonne humeur et le questionnement. Les garçons savent déjà ce qu'ils veulent, mais ils semblent éprouver un certain plaisir sadique à nous questionner sans trahir leur volonté.

Après le repas, ils prennent juste le temps de se brosser les dents et de se mettre en pyjama, puis ils reviennent au salon où nous prenons le café.

— Au fait, on a oublié de poser une question, intervint Léo.

— Encore une ?

— Promis, c'est la dernière.

— On vous écoute, mais après : oust !

— C'est pour Elio.

— Elio, une dernière question pour toi.

— Ils seront flics plus tard !

— Ça ne m'étonnerait pas. Allez-y les monstres.

— Quand est-ce qu'il va venir s'installer avec nous ?

— Comment doit-on prendre cette question ?

— C'est juste pour savoir. On sera content de donner un coup de main.

— Même si elles sont petites, rajoute Léo en regardant les siennes.

— Laissez-nous en discuter. Vous serez les premiers au courant.

— D'accord.

Ils viennent embrasser leur mère et leur sœur et me souhaitent une bonne nuit. Arrivés à la porte du salon, ils font demi-tour, viennent me faire un bisou et repartent en courant. Amandine et Natalia se regardent et se tapent dans la main, un grand sourire aux lèvres.

— On m'explique ?

— On a gagné, mon cœur.

## *Elio*

Nous avons laissé passer quelques mois durant lesquels je venais prendre mes dîners et mes week-ends en famille. Les garçons n'ont pas d'autres questions à la bouche que : quand est-ce que tu viens habiter avec nous ? Ils sont touchants d'impatience.

Je me sens bien avec eux. Je suis heureux et confiant en l'avenir.

J'ai fait la connaissance d'Élisa et de sa famille et nous passons de drôles de soirées tous ensemble. Des fois, j'ai du mal à tout comprendre, surtout les doubles sens, mais ils font preuve d'indulgence et m'expliquent. Maintenant que tout est réglé de ce côté de la frontière, il me faut m'occuper de l'autre côté. Diego n'en peut plus de me couvrir, je vais enfin pouvoir le relever de ses fonctions.

Heureusement, Julia, ma belle-sœur, et Amandine se sont parlé à plusieurs reprises et le courant est passé dès la première fois. C'est impressionnant qu'elles s'entendent aussi bien sans se connaître autrement que par téléphone. Décidément, j'aurai toujours du mal à comprendre les femmes.

Elle a aussi fait une rencontre téléphonique avec mon frère, qui lui, ne lui a pas fait de cadeaux. Mais elle ne s'est pas démontée et connaissant Diego, elle a passé le test haut la main.

Maintenant, il est temps que je prenne mon courage à deux mains et que j'appelle ma mère.

— Bonjour, maman.

— Tiens, un revenant ! Si je n'avais pas eu de nouvelles par ton frère, je t'aurais cru mort. Où es-tu ? Il est bien long ton déplacement !

— Je suis en France.

— Mais qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Je travaille.

— Tu as quitté ton équipe ?

— Oui. On m'a proposé un poste et je l'ai accepté.

— Mais, tu étais bien ici, avec nous, dans ton pays. En plus, tu ne parles même pas la langue.

— Maintenant, si.

— Quand est-ce que tu rentres ?

— Je viendrais cet hiver.

— Comment ça, tu viendras ? Tu rentres à la maison, j'espère ! Ça fait six

mois que tu es parti et tout ce que tu trouves à me dire c'est que tu viendras !

— Oui maman : je viendrai. Mon chez moi, c'est maintenant ici. Auprès de ma famille.

— Mais qu'est-ce que tu dis ? Ta famille c'est ton frère et moi et on n'est pas en France.

— Non, maman, ma famille c'est la femme que j'aime et ses enfants.

— Comment ça la femme que tu aimes ? Tu as déjà rencontré quelqu'un ? Il faut dire qu'avec ta notoriété, elles ont vite fait de te mettre le grappin dessus. Et toi, cœur tendre, tu te fais avoir.

— Elle s'en fiche de ça.

— C'est ce que tu crois ! Elles sont toutes les mêmes, elles n'en veulent qu'à ton argent.

— Même Nuria ?

— Non, justement. C'est la seule qui s'en moque.

— Si tu savais à quel point tu peux te tromper à son sujet...

— Vu sa naissance, tu ne me feras pas croire qu'elle y prêtait la moindre importance.

— Je vois qu'elle a bien caché son jeu, au point que tu n'as rien remarqué, mais pour ta gouverne, tu apprendras que sa famille a tout perdu.

— Si elle a si bien caché son jeu, comment pourrais-tu le savoir ?

— Tout simplement parce que l'avocat de sa famille a laissé un message sur le répondeur.

— C'est pour ça que tu es parti ?

— Non, je suis parti, pour plusieurs raisons. La première étant que je me suis rendu compte qu'en fait nous nous mentionnons mutuellement. La deuxième parce que je refusais de fonder quoi que ce soit sur un mensonge et la dernière parce que je voulais retrouver celle qui a fait battre mon cœur et qui m'a montré ce qu'était le véritable amour.

— Bien sûr ! Parce qu'une fille de mauvaise vie de fait les yeux doux et te dit qu'elle se fiche de ton argent, tu la crois ! Je ne te pensais pas si naïf.

— Je ne le suis pas. Et la fille de mauvaise, comme tu dis si bien, je l'ai rencontrée il y a vingt ans et nous avons eu une histoire qui fait de toi une grand-mère.

— Je ne suis pas aussi naïve que toi, mon fils. Comment peux-tu croire une idiotie pareille ?

— Pour la simple et bonne raison que j'ai rencontré ma fille et qu'il n'y a aucun doute là-dessus.

— Ça n'empêche pas qu'elle pourrait en vouloir à ton argent.

— Si c'était le cas, elle n'aurait pas élevé notre fille toute seule. Elle serait

venue vers moi dès qu'elle aurait eu connaissance de sa grossesse.

— Il y a vingt ans, tu commençais à peine à sortir de la masse. Tu n'étais pas encore un filon intéressant.

— Bon, ça suffit. Arrête de parler comme ça d'une personne que tu ne connais pas. C'est moi qui l'ai recherchée, qui suis venu m'installer près d'elle dans le but de la reconquérir. Jamais elle n'a tenté quoi que ce soit. Elle m'a obéi et s'est retrouvée seule. Pour me protéger, elle n'a jamais dit à ses parents qui était le père de son bébé et elle a refusé l'avortement. Du coup, ils l'ont bannie de leur vie, la laissant se débrouiller avec la petite et ses études. Elle serait venue me voir, j'aurais tout plaqué pour les rejoindre. Seulement voilà, cette fille de mauvaise vie, comme tu dis, est tombée enceinte de ton salop de fils. Nous avons été deux à concevoir cet enfant et même si c'était un accident, quand elle a été conçue dans le partage de l'amour. Il faut que tu comprennes que si je n'ai jamais réussi à me caser c'est parce que je n'avais qu'elle dans la tête et dans le cœur, alors s'il te plaît, sois indulgente. Elle a assez souffert à cause de moi.

— Comment peux-tu être aussi sûr que l'enfant est de toi ?

— Elle me ressemble beaucoup. Et elle a les yeux de Dorina.

— Tu veux m'émouvoir ?

— Non, je te dis la vérité, c'est tout. Si tu les voyais toutes les deux, tu ne pourrais pas ne pas les aimer. Et je ne te parle même pas de ses fils, deux p'tits bouts adorables.

— Parce qu'elle a d'autres enfants ?! Et pas de mari ? Et après ça, tu me soutiens que ce n'est pas une fille de mauvaise vie !

— Non, maman. Tu as aussi des enfants et pas de mari que je sache.

— Elio, tu sais très bien que j'étais mariée avec ton père quand je vous ai eu Diego et toi.

— Tout comme Amandine était mariée au père des garçons.

— Donc, elle est divorcée. C'est encore pire !

— Elle est veuve. Son mari s'est tué dans un accident de voiture. Je pense que ça doit te rappeler l'histoire de quelqu'un, non ?

— Si reprendre mon histoire est censé me faire avaler la sienne, c'est raté. Si elle ne lui avait pas mené la vie dure peut-être qu'il serait encore là.

— Mais arrête de prendre ton cas pour une généralité ! Elle ne lui a pas mené la vie dure. Elle n'a juste pas réussi à m'oublier totalement et il n'a pas supporté.

— Elle peut te dire ce qu'elle veut, ce n'est pas pour autant la vérité.

— Sauf que ce n'est pas elle qui me l'a dit. Alors maintenant, stop ! Nous venons passer Noël chez Julia et Diego. Si tu changes de point de vue vis-à-vis de Mandy, je serais heureux que tu sois des nôtres et de te la présenter ainsi que les enfants.

— Combien il y en a au total ?

— Trois. Natalia, ma fille qui a vingt ans puis Mathis, huit ans et Léo sept ans.

Ce disant, je la sens se radoucir. Son rêve de devenir grand-mère s'est enfin réalisé. Mais, elle a passé tellement d'années à se méfier de toutes les filles qui croisent notre route qu'on n'est pas au bout de nos peines.

— Tu me laisses combien de temps pour digérer tout ça ?

— Tu as jusqu'à Noël.

En septembre, nous aménageons enfin ensemble. Ni chez l'un, ni chez l'autre, mais chez nous, dans une maison avec jardin en périphérie proche où nous installons un panier de basket et une cage de hand. Nous nous sommes rapprochés de l'université de Natalia, ce qui lui permet de rentrer tous les soirs et de profiter de sa famille.

Les garçons s'habituent très facilement à ma présence. Je cherche encore un peu mes marques avec eux, mais je m'améliore chaque jour. En tout cas, j'arrive à les reprendre à l'ordre sans cri ni heurt et j'en suis ravi. Les petits monstres ne me considèrent pas comme un père, mais ils acceptent mon autorité. Ce qui est déjà énorme.

Les petits sont à l'anniversaire d'un camarade de classe et Natalia est au cinéma avec Jeff. Malgré ma surveillance, ces deux-là se sont rapprochés. Sur le banc de touche le petit copain, entrée en jeu du numéro 23 !

C'est un bon gars, alors je laisse les choses se faire, mais je garde un œil sur lui quand même. De toute façon, il appréhende tellement d'en chier sur le terrain, qu'il préfère se tenir à carreaux. Eh oui, gamin, mauvaise idée de sortir avec la fille de son entraîneur...

C'est la première fois depuis un bon moment que nous sommes seuls, alors nous en profitons pour nous prélasser dans le hamac, à l'ombre du feuillage du vieil érable. Elle est blottie dans mes bras. Nous discutons tendrement. Elle aime m'entendre parler français et j'aime l'entendre parler espagnol. Alors quand nous sommes seuls, comme aujourd'hui, nous parlons chacun la langue de l'autre.

Elle me récite un poème. Ce n'est pas ce que je préfère, alors je l'écoute d'une oreille distraite, me laissant porter par sa voix. Ce sont les trois derniers vers qui m'interpellent. Alors, je la fais répéter et écoute attentivement.

*Las lágrimas vienen a mis ojos  
Y mi corazón se llena de vacío.  
Cuando pienso en esos momentos felices.  
Pasado acurrucado en tus codiciosos brazos.  
De caricias, dulzura y amor.  
Tu país es el de mis esperanzas.  
El que para siempre  
Los momentos de destierro serán desterrados.  
Cuando me duermo, solo,  
En mi camita  
Y eso a pesar de la noche.  
No puedo quedarme dormido,  
Pienso en ti, pequeña estrella,  
Rey de mi imperio.  
Me atraes hacia ti  
Tus brazos toman mi cuerpo  
Y nuestras dos almas se mezclan sin esfuerzo.  
Mi cuerpo tiembla de emoción  
Pero cada vez que extiendo mis brazos.  
Me doy cuenta de que no estás aquí.  
Quiero estar cerca de ti  
Pero estás recluido en otro lado, lejos de mí.  
¿Porque no estas aquí  
Abrazarme  
Cuando te necesito ?*

*Les larmes me montent aux yeux  
Et mon cœur s'emplit de vide  
Quand je repense à ces moments heureux  
Passés blottie dans tes bras avides  
De caresses, de douceur et d'amour.  
Ton pays est celui de mes espoirs.  
Celui où pour toujours  
Seront bannis les moments de cafard.  
Quand je m'endors, seule,  
Dans mon petit lit,  
Et que malgré la nuit  
Je n'arrive pas à m'endormir,  
Je pense à toi, petite étoile,  
Roi de mon empire.  
Tu m'attires auprès de toi  
Tes bras prennent mon corps  
Et nos deux âmes se mêlent sans efforts.  
Mon corps tremble d'émoi  
Mais chaque fois que je tends les bras  
Je m'aperçois que tu n'es pas là.  
Je veux être près de toi  
Mais tu es retenu ailleurs, loin de moi.  
Pourquoi n'es-tu pas là  
Pour me serrer dans tes bras  
Chaque fois que j'ai besoin de toi ?*

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandé-je intrigué.  
— Un des poèmes que j'ai écrit à mon second retour.  
— Il y a beaucoup d'émotions dedans.  
— C'est ce que je ressentais.  
— Je suis désolé d'avoir été la cause de tant de chagrin, cariña. Mais il est magnifique.  
— Merci. Au fait, tant qu'on parle d'émotions...  
— Oui ?  
— Ça te dirait d'être papa ?  
— Ne le suis-je pas déjà ?  
— Si. Mais une fois de plus ? Une fois où tu pourrais vivre la grossesse, profiter de l'enfant, l'éduquer, assister à ses premières fois...  
— Pourquoi pas. Par contre, il faudrait faire vite. Sans vouloir être méchant, on ne rajeunit pas.  
— Et si je te disais qu'il était déjà en route ?  
— Pardon ??  
— Tu vas être papa.  
Que répondre à ça ? Le bonheur me rend muet. La chance que j'ai eue jusqu'à ce jour est d'une insolence sans borne. Et je l'en remercie.

Le vingt décembre arrive. Avec lui, notre départ pour mon village où mon frère et ma belle-sœur nous attendent avec impatience pour passer les fêtes, en espérant que ma mère ait changé d'avis.

Je suis heureux de revoir Amandine dans le contexte dans lequel nous nous sommes connus et je bous tellement d'impatience que la route me semble interminable. Heureusement que nous sommes partis de nuit pour éviter que les garçons ne s'agitent trop pendant le trajet, mais c'est sans compter sur Natalia qui ne cesse de poser des questions. À côté de moi, Amandine reste silencieuse, absente. Elle est positionnée comme si elle dormait, mais je sais que ce n'est pas le cas.

J'arrive à sentir son angoisse mêlée à son empressement. Je les partage. La rencontre avec Diego et Julia va être une véritable fête. Je croise les doigts concernant ma chère mère...

Je pose ma main sur son ventre. Ça me rassure. Ce bébé est la plus belle chose que j'ai faite dans ma vie après Natalia, la chose qui va consolider nos liens. Amandine pose sa main sur la mienne et se tourne vers moi, le regard hésitant. Nous puisons chacun notre courage auprès de l'autre, toujours stupéfaits de

l'amour que nous partageons et qui ne semble pas avoir été atteint malgré les années de séparation.

Enfin nous arrivons. Il est encore tôt, mais le Teotihuacan est en train d'ouvrir. Amandine regarde la devanture avant de me jeter un regard interrogateur. Je sais ce qui lui traverse la tête à ce moment, et je la rassure.

Nous pénétrons dans le restaurant et nous nous installons. Les enfants, le nez en l'air, s'imprègnent de leur nouvel environnement, Amandine reprend peu à peu ses repères et moi, je suis, malgré tout, content d'être chez moi.

## *Amandine*

Je sens que je ne suis pas au bout de mes peines... Si déjà le Teotihuacan me met dans cet état qu'est-ce que ça va être dans le reste de la ville où nous avons semé des souvenirs un peu partout.

Après avoir pris un copieux petit déjeuner, nous partons chez Diego et Julia. Je suis impatiente. Nous nous sommes parlé à plusieurs reprises par téléphone et le contact est bien passé. Julia toute douce, mais ferme me plaît beaucoup. Diego, protecteur autant envers son grand-frère que sa chérie, aussi. Heureusement, la matrone ne sera pas là aujourd'hui, parce que ça ferait beaucoup.

Elio a refusé de prévenir son frère de ma grossesse, voulant lui en faire la surprise.

Plus nous avançons, plus mes souvenirs remontent, mais cette rue, que nous prenons ne me dit rien. Les enfants découvrent une atmosphère totalement différente de chez nous et ne savent plus où poser les yeux.

Tout à coup, Elio s'arrête et déclare.

— Nous y sommes.

Surprise par le ton employé, je le regarde puis tourne le regard dans la direction où se porte le sien.

— Non...

— Je suis désolé, cariña, j'avais oublié.

L'émotion me fait serrer le poing, mais j'oublie que ma main est dans la sienne. Cependant, il ne dit rien, ne montre rien. Si j'ai bonne mémoire, son frère habite l'immeuble qu'il occupait lui-même quand il m'a plaquée et nous nous trouvons à l'endroit exact où j'étais la toute dernière fois que je l'ai vu... je prends une grande inspiration que je relâche doucement.

— Il va bien falloir faire avec. Et puis, on est là pour se faire de nouveaux souvenirs. Faisons en sorte qu'ils soient meilleurs que le tout dernier.

Il pose un baiser sur le dos de ma main et donne le signal. Nous pénétrons dans l'immeuble et montons les deux étages avant d'appuyer sur la sonnette.

Julia et Diego viennent ouvrir la porte ensemble. Ils n'ont peut-être pas le poids du nombre, et hormis Elio, nous restons tous intimidés. Les garçons se resserrent contre moi et Nata n'en mène pas large non plus.

Ils nous font entrer à la suite de Julia et les hommes ferment la marche. Juste devant eux, j'entends la remarque de Diego.

— Tu n’as pas perdu de temps, à ce que je vois.

Je me retourne, plante mes yeux dans les siens et lui rétorque :

— Si, vingt ans !

Nous arrivons au salon et Julia en profite pour me prendre dans ses bras. Elle a beau être un peu plus jeune que moi, elle se montre maternelle au point que les garçons en sourient.

— Tu rayannes, Mandy. Tu es vraiment belle.

— Je te remercie, mais pas autant que toi.

— Peut-être, pourtant je ne suis toujours pas enceinte.

— J’en suis navrée. Sincèrement. Des fois ça prend du temps, c’est peut-être que ce n’est pas le bon moment pour vous.

Devenir parents est leur rêve à tous les deux. Toutefois, la vie leur fait passer de rudes épreuves sans même leur faire le moindre cadeau en retour. Ce n’est vraiment pas juste !

Pendant que je présente les enfants à Julia et que nous discutons, les hommes restent à l’écart et parlent, eux aussi, mais à voix basse et avec de grands gestes.

— Tu sais ce qu’il leur arrive à ces deux-là ? demandé-je à Julia.

Pour toute réponse, un grand silence s’installe. Tous se regardent, les enfants un peu inquiets. Ce qui n’est pas fait pour me rassurer.

Nata et sa tante partent sous couvert d’aller préparer du café et du chocolat chaud pour les petits, mais en me penchant, je les vois s’arrêter parler avec les hommes, jeter un coup d’œil vers nous, puis Diego me rejoint alors qu’Elio suit les filles. J’essaie de comprendre ce qu’il se passe, mais cet homme ne veut rien lâcher et son petit sourire narquois commence sérieusement à m’agacer. Pour une première rencontre, ça démarre sur les chapeaux de roues ! Par téléphone, j’ai plus discuté avec Julia qu’avec lui, et pour cause... à chaque fois qu’il m’a parlé, il m’a cherché querelle. Ça va être compliqué d’éviter la discussion durant les prochains jours et surtout très impoli !

Un coup de sonnette, sec et impérieux, retentit, intimant le silence dans l’appartement. Même Mathis et Léo n’osent plus parler.

Diego se lève comme s’il était monté sur ressort et dit en passant devant la cuisine qu’il va ouvrir. C’est ce moment que choisit Elio pour me rejoindre sur le canapé. Il prend ma main qu’il serre entre les siennes. J’ai la très nette impression que la personne qui arrive est le dernier membre de la famille. Décidément, je suis déjà éreintée par la route et ma grossesse, mais apparemment, rien ne me sera épargné aujourd’hui.

Bingo ! Diego revient dans la pièce, suivi de sa mère. Celle-ci jette un œil froid sur mes fils avant de me regarder, les yeux emplis de colère. Un frisson me remonte le long de la colonne vertébrale. Elio perçoit lui aussi les sentiments de

sa mère à mon égard, mais lui comme moi, nous laissons faire les choses. Nous nous levons pour la saluer, mais à peine suis-je sur pied qu'elle avise mon ventre déjà bien rond.

— Tu ne peux vraiment pas t'empêcher de l'engrosser !

Il va falloir qu'elle se calme la matrone, parce que je ne suis vraiment pas d'humeur à supporter ce genre de commentaires, ni même les regards venimeux qu'elle lance à mes enfants.

— Nous ne sommes pas des animaux. Votre fils ne m'a pas « engrossée » comme vous dites si bien. Nous avons fait un enfant, nuance. Ensemble et par amour.

— Et pour le premier aussi vous avez fait un enfant ? demande-t-elle dédaigneusement.

— Oui. Par accident, certes, mais en partageant de l'amour.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit au téléphone, la dernière fois ?

— En tout cas, je vois que toi, tu n'as pas oublié.

— Ça ne risque pas, non !

— Dire que tu préfères prendre le parti de cette femme plutôt que celui de ta mère... Je suppose que je dois m'estimer heureuse que tu ne me demandes pas de lui présenter des excuses ?

— Justement ! Qui que vous soyez, rien ne vous autorise à parler ainsi à ma mère. C'est pas parce que vous êtes plus âgée que vous valez mieux. Alors oui, vous pourriez lui en faire !

L'intervention de Natalia nous a, tous les trois, surpris. La mère d'Elio se tourne vers elle, sûrement pour la remettre en place, mais s'arrête nette en la voyant, bouche bée.

— C'est toi, ma petite fille ? demande-t-elle radoucie.

— Sûrement pas ! Je suis la fille de mes parents et si vous êtes la mère de mon père, alors je déplore d'être parente avec une personne aussi vacharde.

— Elio, tu vas la laisser me parler ainsi ?

— Et pourquoi pas ?

— C'est ta fille !

— Ah bon ? Maintenant, tu la reconnais comme ma fille ? Elle protège sa mère, tout comme je l'aurais fait si elle n'était pas intervenue.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Tu demandes le respect, commence donc pour en faire preuve. Nous ne nous connaissons peut-être pas depuis très longtemps, mais nous sommes vite devenus une famille très soudée. D'ailleurs, en parlant de famille...

Il tourne la tête vers son frère qui lui répond d'un hochement. Qu'est-ce qu'ils

mijotent ces deux-là ? Elio se retourne vers moi et me prend les mains en me faisant face.

— Ma belle étrangère, je me suis montré le pire des salops il y a vingt, en pensant faire au mieux pour nous deux. Crois-moi, la vie t'a bien vengée. Quand je t'ai chassée, tu es partie avec mon cœur et personne n'a réussi à le remettre en marche. Depuis, je n'ai cherché qu'une chose à chacun de mes déplacements : ton regard dans la foule. J'ai toujours donné le meilleur de moi en espérant que tu me vois sur le terrain et que tu sois fière de moi. Je t'ai volé ton bien le plus précieux et en échange tu réalises mon plus grand rêve : une famille. J'ai été cruel envers toi et aujourd'hui, non seulement tu m'as pardonné, mais en plus tu m'offres cet enfant à venir. Nous avons passé vingt ans séparés et pourtant, nos retrouvailles se sont presque déroulées comme chacune de nos rencontres. Si je te dis tout ça cariña, c'est pour une simple raison. Je n'avais pas prévu de faire maintenant, surtout que tu dois être très fatiguée, mais comme toute la famille est là... Mandy, après ces vingt années de souffrance, acceptes-tu de me laisser prendre soin de toi et de t'aimer pour au moins les quarante à venir ? Acceptes-tu de me supporter jusqu'à la fin, d'unir nos cœurs et nos vies et de former une vraie famille dans tous les sens du terme ?

Les larmes aux yeux, comblée de bonheur de voir mon rêve d'adolescente approcher de sa réalisation, je l'embrasse tendrement.

— Oui, mon cœur. Je t'aime si fort que je ne m'imagine pas survivre si je devais te perdre encore une fois.

— Par contre, je n'ai pas encore la bague, je pensais aller l'acheter pendant que tu te reposerai, mais j'ai été pris de court.

— Je n'ai pas besoin de bague. Seuls toi et ton amour me suffisent.

## *Elio*

Je sens qu'on tapote sur mon épaule.

— En fait, si, tu en as une.

Diego me glisse un écrin dans la main. Je n'ai pas besoin de l'ouvrir pour savoir de quoi il s'agit. Du regard, j'interroge ma belle-sœur qui me répond d'un signe de tête.

— Tu ne vas pas faire ça ! s'indigne ma mère en me voyant sortir la bague.

— Et pourquoi pas ?

— C'est la bague de ma mère ! Elle devait revenir au premier qui se marierait.

— Justement, Mercedes. Diego et moi ne nous marions que l'été prochain et puis je vous rappelle, que même si vous ne le saviez pas, Amandine fait partie de votre famille depuis vingt ans maintenant, alors il me semble que la bague lui revient.

— Euh, excusez-moi de mettre les deux pieds dans le plat, mais si vous vous mariez cet été, je ne vois pas comment on pourrait le faire avant vous.

— Parce qu'en plus, elle n'est pas au courant ?

— Non, c'était une surprise.

Amandine me regarde sans comprendre.

— Tu m'expliques, s'il te plaît ?

— On se marie dans deux jours.

— Pardon ! Parce que tu crois qu'on a le temps de préparer un mariage en si peu de temps ?

— Tout est déjà prêt.

— Comment ça tout est déjà prêts ?

Un peu gênée, Julia intervient pour tenter d'apaiser la situation.

— Quand Elio nous a parlé de te faire sa demande et qu'il voulait que la cérémonie se fasse rapidement, je lui ai proposé de m'en charger. Ne nous en veux pas. Je sais que c'est tout une fête pour la future mariée que de s'occuper des préparatifs, mais je t'assure que ce n'était pas par méchanceté. On voulait juste vous apporter notre soutien.

Elle saisit l'écrin de ma main et se tourne vers Julia.

— Je ne t'en veux pas le moins du monde, Julia, et je sais très bien que tu l'as fait avec tout l'amour du monde. Dès notre premier entretien, nous avons accroché, toutes les deux et mariées ou pas à ces deux-là, tu es pour moi ce qui ressemble le plus à une sœur. Cette bague, je n'en veux pas. Elle est à toi. Nous

avons peut-être un lien de sang qui nous réunit, cependant mes enfants et moi ne faisons pas partie de la famille Martinez. Vous deux, je vous ai choisis par le cœur, c'est pas pour autant que j'accepte d'avoir une personne aussi acariâtre dans mon entourage. J'en ai eu assez comme ça. Prends-là Julia, fais-moi plaisir. Si ça peut aider, considère-la comme un cadeau de remerciement pour ce que tu as fait pour Elio et moi.

— C'est moi la personne acariâtre ? demande ma mère.

— Pourquoi ? Vous voyez quelqu'un d'autre qui soit aussi amer dans la pièce ? Excusez-moi, il faut que j'aie pris l'air avant de ne plus pouvoir mesurer mes paroles et devenir malpolie devant les garçons.

Elle quitte la pièce. On entend la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer aussitôt. Décidément, cette adresse ne nous apportera toujours que de la peine ! Natalia esquisse un geste pour rejoindre sa mère, mais je l'arrête. Je commence à connaître ma petite française et son tempérament passionné.

— Elle a vraiment un sale caractère !

Aïe, là, maman, tu vas vraiment trop loin.

— Non, maman, elle a du caractère et est fidèle à elle-même.

— Et puis, je vous rappelle, au cas où vous auriez la mémoire courte, qu'elle est enceinte, qu'on vient de se taper cinq heures de voiture et qu'elle n'a pas dormi depuis avant-hier. Sans compter que vous venez de gâcher ce qui doit être le plus beau jour de sa vie. Mais vous avez raison, elle a vraiment un caractère de merde ! Vieille peau, va, rajoute Natalia.

Sous la colère, elle s'est exprimée dans sa langue maternelle et n'a pas pris conscience que personne d'autre que ses frères et moi l'avons compris. Julia prend Natalia par les épaules et la guide vers la chambre qu'elle lui a réservé avec ses frères. Toutes les deux disparaissent, laissant les deux petits garçons en panique de n'avoir pas tout compris hormis que leur mère était partie fâchée ainsi que leur sœur. Pour les apaiser, je les amène dans la cuisine où je prépare trois chocolats chauds. Pour adoucir un peu l'atmosphère, je l'agrémenté d'une crème fouettée saupoudrée de cacao, de vermicelles colorés et de deux cubes de chamallows. Autant dire que la recette est toujours aussi magique. Emmerveillés par leur boisson, ils ne font plus attention à ce qu'il s'est passé dans le salon.

— Toi aussi, tu en bois ? demande Mathis.

— Oui, pourquoi ? Je n'ai pas le droit ?

— Bah, notre papa disait que le chocolat au lait c'est pour les enfants.

— Tu veux que je te dise un secret ?

— Oui, répond-il à voix basse en se penchant vers moi.

— Moi aussi, je veux savoir, ajoute Léo.

— En fait, je suis un peu comme Peter Pan, j'ai pas grandi.

— Ah c'est ici que vous vous cachez !

Surpris en flagrant délit de gourmandise par Julia, les garçons se font tout petits alors que j'éclate de rire.

— Comment va Nata ?

— C'est hallucinant le lien qu'elle a avec sa mère. Elle s'inquiète pour elle. Mais pour le moment elle se repose dans sa chambre.

— Très bien. Merci Julia. Je peux te laisser les garçons ?

— Avec grand plaisir.

— Super. Les garçons, je vous laisse avec tante Julia. Si vous avez encore faim, demandez-lui qu'elle vous prépare un gâteau, vous ne serez pas déçus !

Je dépose un baiser sur la tête de Mathis et Léo et un autre sur la joue de Julia, puis je file en attrapant ma veste au passage. Connaissant Amandine, j'ai quelques idées sur les endroits où elle pourrait se trouver. Mais je vais devoir réfléchir vite. Ça fait un moment déjà qu'elle est partie et en sortant moi-même, j'ai attrapé sa veste restée accrochée à la patère.

En faisant un parcours organisé, j'arrive à passer par tous les endroits où je m'attendais à la trouver, pour, finalement, la voir confortablement installée au Teotihuacan, devant un chocolat chaud accompagné d'une gaufre. Je pousse la porte du restaurant et m'approche d'elle en commandant un café en passant. Elle est tellement prise dans ses pensées qu'elle ne réagit pas quand la banquette s'affaisse sous mon poids. Elle semble si triste, si malheureuse que ça me fend le cœur. Moi qui m'étais promis de ne plus la faire souffrir...

— Je suis désolée, dit-elle.

— De quoi, cariña ?

— De cet esclandre.

— Tu n'as fait que te défendre. Si quelqu'un doit faire des excuses, c'est ma mère, pas toi. Elle a toujours cru que nous étions une famille, et bien j'aime mieux te dire qu'elle voit, maintenant, ce qu'est une vraie famille.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Natalia a pris ta défense, Julia a pris le parti de Natalia, je me suis occupé des garçons et quand je suis parti, elle passait encore un mauvais quart d'heure avec Diego.

— Oh zut ! J'ai complètement oublié les gamins !

— Ne t'inquiète pas. Nata se repose et les garçons ont eu droit à mon bon gros chocolat réconfort et à l'heure qu'il est, je suppose que Julia est même en train de leur faire un gâteau. Viens là, guapa, dis-je en la serrant contre moi. C'est moi qui te dois des excuses pour cette agression en bonne et due forme. Mais crois bien qu'à la vue de Nata, elle a compris son erreur et fera tout pour se racheter.

— Connaissant Nata, elle va avoir du boulot.

— Nous connaissant tous les quatre, elle va en avoir. Les garçons n'ont pas apprécié et moi encore moi. Je pense aussi que Julia et surtout Diego vont en avoir gros contre elle.

— Je peux te poser une question ? demande-t-elle en se redressant.

— Bien sûr.

— Ta demande de tout à l'heure, c'était sérieux ou juste pour faire enrager ta mère ?

— Totalement sérieux. Il peut se passer n'importe quoi avec ma mère, je ne jouerais jamais avec ce genre de chose. Les sentiments que j'ai pour toi pour réels et sincères. Diego et Julia sont au courant pour ma demande depuis des mois et Julia s'est entourée de ses amies pour tout préparer pour le mariage.

— Tu étais donc sûr que j'accepterais ?

— Amor, il ne pouvait en être autrement ! dis-je en lui faisant un clin d'œil. Blague à part, je ne veux pas que tu acceptes juste parce que tout est déjà prêt, mais parce que tu en as envie.

— Elio, est-ce vraiment nécessaire que je te répète mon amour pour toi ?

Pour faire monter un peu la pression, je la regarde comme si je me posais réellement la question. Si son amour pour moi représente au moins le quart de celui que j'ai pour elle, je serais le plus heureux des hommes.

— Elio ? Arrête de te poser la question. Même moi qui n'ai aucune confiance en moi, je crois totalement en tes sentiments pour moi. Jamais je n'en ai douté. Alors, ne doute jamais des miens pour toi.

— D'accord. Alors ? On se marie ?

— Soyons fous !

## *Amandine*

Vingt-trois décembre. Le jour du mariage est arrivé. Étrangement, Julia a mis le doigt où il fallait. Honnêtement, je n'aurais pas fait mieux. Elle a même choisi un éventail de tenue parmi lequel il ne me restait plus qu'à choisir. Et je dois reconnaître que chacune me plaît. Je soupçonne quand même la complicité de Nata et d'Elio. Bon, il a fallu modifier un peu les choses à cause de mon ventre, mais nous avons réussi à bidouiller la tenue finale grâce à une copine couturière de Julia. Qui soit dit en passant, n'a pas caché son intérêt en sachant que j'allais épouser Elio.

Pour pallier au manque de l'église, la mairie a été joliment décorée. Côté photographe, il y en avait tellement que Julia n'a pas eu besoin d'en réserver un. J'oublie toujours que mon futur mari est une star ici et plusieurs paparazzis ont fait le déplacement tout spécialement pour l'évènement de l'année. Allez imaginer. Le célibataire le plus en vue convole enfin en justes noces. Autant dire que lorsqu'ils ont découvert que j'étais enceinte, les commentaires sont allés de bon train. S'ils savaient que le bébé à naître n'était pas notre premier...

Pour la suite de la journée, un joli restaurant a été réservé et je n'étais pas au bout de mes surprises. Lors du vin d'honneur, je me suis retrouvée face à des personnes dont le visage ne me disait rien. Mon tuteur de stage ainsi que toute l'équipe avec qui j'ai travaillé lors de mon stage sont venus. Ils ont vu passer tellement de stagiaires, que jamais, je n'aurais imaginé qu'ils puissent se souvenir de moi et si j'en crois leurs dires, j'avais fait forte impression. Hortensia, la mère supérieure est là aussi, malheureusement, le curé est décédé quelques années plus tôt de maladie. Carlos et Rafael, de notre pub fétiche, sont, eux aussi, venus avec femme et enfants. J'ai beau ne pas avoir beaucoup de connaissances dans le village, ils sont tous venus. La surprise est d'autant plus grande que je n'aurais jamais pensé qu'on puisse se souvenir de moi après aussi longtemps, surtout que je ne suis restée que quelques semaines dans leur vie, et d'autant plus émue, qu'ils ne sont venus que pour me saluer. Et la dernière personne que je découvre. Alors, elle, je ne sais même pas comment réagir. Après notre dernier départ, je voulais tellement oublier mon chagrin que j'ai coupé les ponts avec tout ce qui risquait de faire remonter les souvenirs. Même avec la famille d'Anita. Honteusement, je reconnais m'être comportée comme la pire des ingrates. Et pourtant, aujourd'hui, je la retrouve devant moi, aussi empotée que moi face à elle. Elle n'a pas changé. Nous prenons le temps de

discuter un peu en tête à tête, puis elle me présente son mari et ses enfants. Pour couronner le tout, j'apprends avec plaisir qu'ils restent avec nous jusqu'à la fin.

Sur toute la longueur, cette journée est une réussite totale. Jusque dans les moindres détails, tout a été pensé ou presque. Même la mère d'Elio est venue. Les larmes aux yeux, elle s'est cachée dans son mouchoir la majeure partie du temps, mais au moins, elle n'a pas fait de scandale. Chose que j'appréhendais, car à notre retour à l'appartement, avant-hier, elle n'y était plus et Diego a refusé de nous révéler ce qu'il lui avait dit. En fait, les seules personnes qui manquaient étaient les parents de Nico. Mais je suis entourée de tellement d'amour, que j'arrive à ne pas trop y penser. J'espère juste qu'ils ne m'en voudront pas.

La soirée se termine aux petites heures du matin. Dire que ce soir, il va falloir préparer le réveillon de Noël ! Rien que de penser à faire la cuisine, j'ai envie de vomir tellement nous avons mangé hier soir.

Heureusement, nous sommes tous dans le même état et le repas a été diminué de moitié, ce qui est encore trop pour moi.

Demain, c'est le déballage des cadeaux et ça, mes petits monstres ne l'ont pas oublié.

## *Elio*

Vingt-cinq décembre. Malgré la fatigue, les garçons, impatients d'ouvrir leurs cadeaux, se lèvent sans la moindre pitié pour les aînés qui seraient bien restés au lit plus longtemps.

Une fois les cadeaux déballés, ils nous accordent, enfin, un peu de calme pour ouvrir les nôtres. Et dire que ma belle-sœur est prévoyante est un euphémisme. Notre cadeau, en plus d'avoir géré le mariage, est une lune de miel. Nous allons passer quatre jours dans un hôtel de luxe à Barcelone. Quatre jours sans enfants, que nous deux, on en rêve depuis des semaines. Non pas que nous ne les aimons pas, juste que nous n'avons pas passé beaucoup de temps seuls, tous les deux.

Dès le lendemain, nous prenons la route pour la gare. Parce que Julia a jugé plus romantique de commencer notre voyage de noces ainsi. En même temps, je reconnais que ne pas conduire me permet de profiter entièrement de mon épouse. Mon épouse... Je n'en reviens pas d'être enfin marié ! Et à la femme qui m'a accompagné durant toutes ces années sans même en avoir conscience, celle pour qui, inconsciemment j'ai mené une vie professionnelle sans dérapage. Discuter, la serrer contre moi, l'embrasser, la câliner. Ces trois heures en train passent à une rapidité déconcertante. Même le transport de la gare à l'hôtel a été prévu en taxi ainsi que le retour. À notre arrivée, nous nous enregistrons, suivons notre hôtesse qui nous explique les différentes activités qui nous ont été réservées. Nous nous regardons avec Mandy, nous interrogeant sur le temps qu'il va nous rester pour nous-même. Une fois dans notre chambre, la jeune femme s'en retourne avec un sourire entendu...

Maintenant que le souhait qui m'était le plus cher s'est réalisé, que demander de plus ?

J'ai fait le métier dont je rêvais et j'ai mené une carrière exemplaire. J'ai retrouvé l'amour de ma vie qui ne m'a pas tenu rigueur de mon comportement de salop et elle m'a même offert une famille, qui aujourd'hui s'agrandit. Cette fois, j'assiste à la grossesse, je serai présent pour sa naissance et je compte bien m'investir dans son éducation. Sa venue au monde fera de nous une véritable famille. La boucle sera bouclée. L'histoire suit le cours qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Depuis le temps qu'elle m'appelle papa, j'ai fini par demander à Natalia, après

en avoir discuté avec sa mère, si elle acceptait de porter mon nom.

J'ai rencontré plusieurs fois les parents de Nicolas, et je dois avouer avoir été très surpris par leur accueil. Ils m'ont ouvert la porte de leur maison et de leur famille. Le jour où j'ai eu le culot de leur demander l'autorisation d'adopter les garçons, j'ai bien cru me faire jeter à la rue par le col de ma chemise, mais la seule condition qu'ils y aient posée est de pouvoir continuer à les voir. Vu que pour moi, il était hors de question de les faire disparaître de la vie des garçons, je leur ai proposé d'associer les deux noms, tout comme nous allons faire pour Natalia. Emus, ils m'ont remercié, les larmes aux yeux et en m'appelant fils.

Dans trois mois, nous avons rendez-vous au tribunal pour effectuer ces derniers changements à nos vies.

— Cariña, aujourd'hui, j'ai tout ce dont j'avais besoin dans ma vie pour être heureux. Te quiero amor.

— Te quiero tambien, ahora et para siempre.

## *À propos de l'auteur*

### Biographie

Née dans l'Oise, en 1976, mariée et maman de trois monstres, Alex H.S. transmet le goût de l'écriture à deux de ses enfants.

Adorant la lecture depuis toute petite et dotée d'une imagination fertile, elle commence à jouer avec les mots à l'âge de huit ans en écrivant des petits poèmes.

Adolescente, le papier et le stylo l'aide à extérioriser et exorciser ses émotions et la prose succède à la rime.

Romantique et romanesque, elle saisit des petits moments de la vie qu'elle imagine à sa sauce, les incluant dans une histoire ou en faisant sa base de départ.

Sa volonté : la lectrice est l'héroïne

Son adage : Make it happen !

### Bibliographie

#### Collectif, nouvelles

2018 - Noël sous la romance,

Retrouvailles à Noël

2019 - 20 flèches pour Cupidon,

Danse en deux temps

#### Romans

2017 - Quand les sens s'(en)mêlent

2019 – Je suis né dans ses bras

### Où la contacter



[www.facebook.com/alex.h.s.auteur/](http://www.facebook.com/alex.h.s.auteur/)



[alexhsecrivain.wordpress.com/](https://alexhsecrivain.wordpress.com/)



<https://twitter.com/auteurAlexHS>



[www.instagram.com/auteur\\_alex\\_h.s/](https://www.instagram.com/auteur_alex_h.s/)



- [1] Idiot, bêta
- [2] Beauté
- [3] Besoin d'une traduction ? Bon d'accord : waouh !
- [4] Chaude
- [5] Poulet
- [6] amour